

Rose, par Mme Charles Reybaud (H. Arnaud)



ROSE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD.
(H. ARNAUD.)

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844

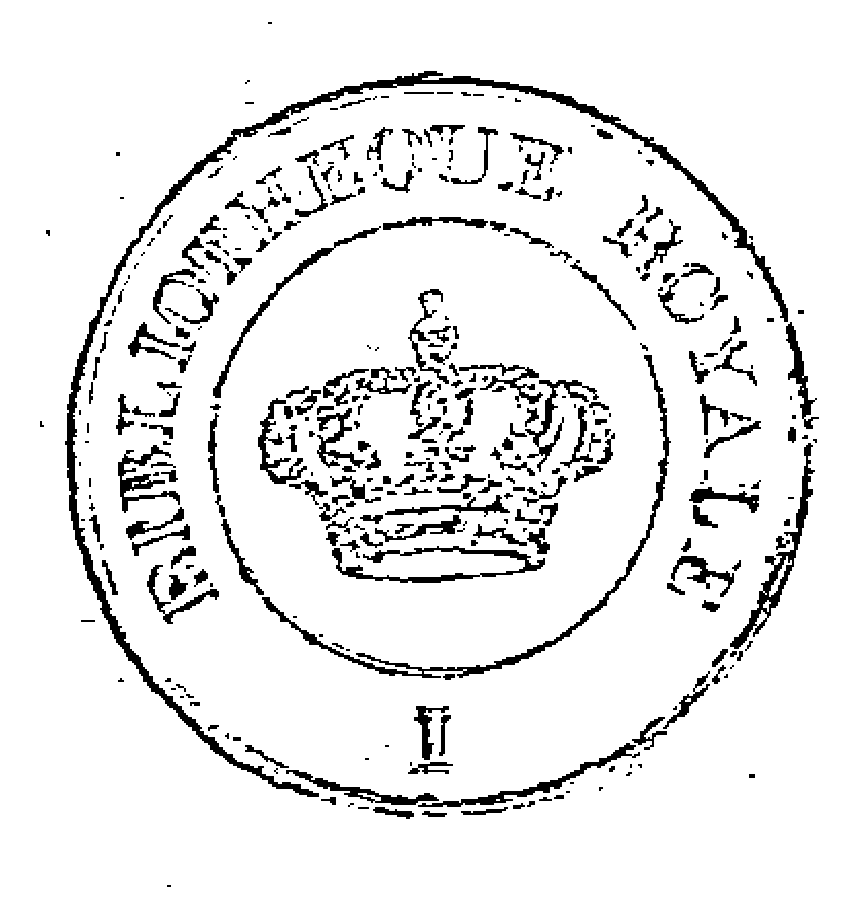
ROSE.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

ROSE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD.
(H. ARNAUD.)



PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.
1844

I.

La veille de la Fête-Dieu, en l'année **1780**, toutes les maisons de la ville d'Aix étaient, selon l'ancien usage, splendidement illuminées et décorées. Des pots à feu, bariolés de fleurs de lis et d'écussons aux armes de Pro-

vence, étaient alignés sur toutes les fenê-tres, et projetaient une lumière rougeâtre et fumeuse qui, se combinant avec les douces clartés de la lune, effaçait toutes les ombres et répandait jusqu'au fond des plus étroites ruelles une sorte de crépuscule. Les bourgeois et les gens de boutique se tenaient au balcon ou sur la porte de leur logis, tandis qu'une multitude curieuse se promenait par les beaux quartiers où l'on allait représenter la première scène du drame original et pieux inventé par le roi René. La foule se pressait aux carrefours et s'alignait le long des rues pour voir passer la fantastique cavalcade, où figuraient tout ensemble les divinités de l'Olympe, les saints personnages de l'ancien testament, et la caricature des ennemis politiques de René d'Anjou. Le cortège qui allait sortir aux flambeaux de l'hôtel-de-ville

avait tout-à-fait le caractère d'une représentation du moyen-âge : les costumes étaient ceux de la cour de René ; les chevaux, harnachés comme dans les anciens tournois, étaient montés par des chevaliers armés de pied en cap, et les musiciens jouaient encore sur leurs galoubets les airs notés par le roi troubadour.

Les rues qui aboutissent à l'hôtel-de-ville étaient envahies par le petit peuple, qui témoignait son impatience et sa joie par ces acclamations aiguës particulières à la race provençale. Cette partie de la ville était alors, comme aujourd'hui, habitée par les marchands et les gens de métier. Aussi, dans la foule un peu bruyante qui garnissait les fenêtres et faisait la haie le long des maisons, n'entendait-on guère parler français. La toilette des femmes était aussi fort modeste ; on

n'apercevait dans leur coiffure ni plumes, ni fleurs, ni clinquant; les plus élégantes se permettaient seulement de mettre un œil de poudre sur leurs cheveux rattachés en chignon. La distinction des rangs était alors si rigoureusement marquée par le costume, qu'il suffisait de jeter un regard sur cette multitude pour s'assurer qu'il n'y avait là que des bourgeois et des artisans endimanchés.

Cependant, lorsque les fanfares annoncèrent que la cavalcade allait défiler sur la place de l'hôtel-de-ville, un groupe de quatre ou cinq jeunes gentilshommnes fit bruyamment irruption parmi cette foule plébéienne, et s'arrêta au coin de la rue des Orfèvres, où quelques curieux avaient déjà pris place. Les derniers venus se hâtèrent de prendre, comme on dit, le haut du pavé, et on les laissa faire sans opposition; car la plupart étaient

bien connus dans la bonne ville d'Aix, où ils avaient déjà causé plus d'un scandale. Les petits bourgeois, les gens de la classe moyenne, étaient en général d'une pureté de mœurs qu'alarmaient les habitudes de ces mauvais sujets de haute condition, dont le type, entièrement perdu de nos jours, remontait aux roués de la régence ; mais nul ne se fût avisé de leur témoigner le mécontentement qu'excitait leur présence. Une sorte de crainte se mêlait à l'éloignement qu'ils inspiraient ; bien que chacun fût choqué de leurs façons insolentes, on les laissait faire, et le plus hardi parmi les gros bonnets du quartier marchand n'eût osé s'attaquer à eux de paroles, encore moins de faits. On se rangea silencieusement pour leur faire place, et ils restèrent à peu près séparés des groupes qui les environnaient. Un seul individu, qui de-

puis la tombée de la nuit s'était établi à l'endroit qu'ils venaient d'envahir, n'abandonna point son poste et resta près d'eux, à demi caché dans l'embrasure d'une porte murée. Ces messieurs, le jarret tendu, la parole haute, se placèrent en avant le plus possible, et firent étalage de leurs personnes avec toute sorte de grâces arrogantes. Quand même la lumière des pots à feu n'eût pas éclairé en plein le visage légèrement fardé de ces fashionables d'autrefois, on les eût reconnus rien qu'au parfum de poudre à la maréchale qu'exhalait leur perruque et à leur manière de coudoyer les gens.

L'un d'eux, qu'à son allure il était aisé de reconnaître pour un étranger, un Parisien, dit à un autre freluquet qui lui donnait le bras : — Ah çà ! mon cher Nieuselle, je ne vois pas ce que nous faisons ici. Retournons au Cours, je vous prie.

— Non pas, répliqua l'autre, je vous demande encore un quart d'heure.

— Alors je vais, pour passer le temps, conter fleurette à cette petite brune qui nous regarde du coin de l'œil. Une jolie femme, ma foi !

— Il ne vous sera pas aisé de lier conversation, je vous avertis, dit un troisième.

— Bah ! il y a toujours moyen. Je lui débiterai quelque fadeur qui lui paraîtra la fine fleur de l'esprit et de la galanterie; par exemple : vos yeux ont des flammes qui incendient les cœurs ; le mien brûle pour vous, madame...

— Madame ! Elle croira que vous vous moquez d'elle, si vous l'appelez madame; dites tout simplement mademoiselle, ou *misé*, c'est l'usage chez ces petites gens.

— Messieurs, interrompit celui que l'é-

tranger avait appelé Nieuselle, veuillez m'écouter un moment ; ce n'est pas sans dessein que je vous ai arrêtés ici. J'espère pouvoir vous montrer l'héroïne d'une de mes dernières aventures, une aventure unique et que je vais vous raconter.

— Comment ! Nieuselle, tu te vantes aussi de celle-là ! s'écria un petit jeune homme vêtu à la dernière mode d'une culotte vert-d'eau et d'un habit de velours printanier à mille raies.

— Pourquoi pas? répliqua-t-il en secouant son jabot de dentelles d'un air de fatuité magnifique ; l'invention était des meilleures, et je m'en fais honneur. D'ailleurs, je ne suis pas comme tant d'autres, je raconte mes défaites comme mes triomphes. Je sais des gens plus discrets qui ne parlent que de leurs bonnes fortunes, et Dieu sait s'ils ont jamais grand

chose à raconter ! Je ne dis pas ceci pour toi, Malvalat. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses deux autres interlocuteurs, je vais vous confier toute cette histoire ; mais tout d'abord regardez devant vous, là, au coin de la rue.

— Je regarde et ne vois rien qu'une boutique d'orfèvre d'assez médiocre apparence, répondit le gentilhomme parisien, et dans cette boutique un gros garçon rougeaud et myope, qui, le nez sur le cadran de sa montre d'argent, a l'air de regarder l'heure et de compter les minutes.

— Et qui se tourne de temps en temps vers l'arrière-boutique, comme s'il parlait à quelqu'un, ajouta le vicomte.

— Eh bien ! reprit Nieuselle, pendant un mois je me suis donné chaque soir la satisfaction de contempler d'ici ce tableau d'inté-

rieur. Je faisais arrêter mon carrosse à la place où nous sommes, et je passais des heures entières les yeux fixés sur cette boutique. C'était une manière commode, et dont je réclame l'invention, de faire le pied de grue. Ordinairement j'en étais pour mes frais, et je me retirais sans avoir aperçu d'autre figure que celle que vous voyez, la figure bouffie de Bruno Brun.

— Ce courtaud-là s'appelle Bruno Brun? interrompit le vicomte en jetant un regard sur l'espèce de crinière d'un roux pâle qui, crêpée sur les faces et nouée par derrière avec un ruban, retombait sur les épaules de l'orfèvre comme une perruque de conseiller; quel nom pour un individu de cette nuance! Le pauvre homme ressemble à un tournesol avec sa tête plate et ses crins jaunes. Tu disais donc?

— Je disais qu'au grand scandale de tout le quartier, je venais, chaque soir, me mettre ici en observation. J'agissais avec tant de prudence, qu'on ne savait au juste pour qui j'étais là, et à l'intention de quelle grisette je faisais de si longues factions. Bruno Brun lui-même ne se douta pas que c'était pour sa femme. Au fait, qui diable aurait pu deviner que j'étais amoureux de misé Brun, une femme que j'avais à peine aperçue, à la quelle je n'avais jamais parlé ?

— C'est donc une de ces beautés foudroyantes qui vous frappent comme l'éclair? demanda le Parisien avec un léger sourire.

— Foudroyante, c'est le mot, répondit Nieuselle; j'en devins éperdument amoureux seulement pour l'avoir aperçue de profil. Ce violent caprice me ramenait donc ici chaque soir, et personne ne comprenait rien à cette

façon d'agir. D'un bout à l'autre de la rue. les maris ouvraient de grands yeux méfiants, et les mères de famille empêchaient leurs fillettes de sortir le soir. Sur mon âme! femmes et filles auraient pu passer près de moi sans rien craindre, je ne songeais qu'à la belle Rose.

— La femme de Bruno Brun s'appelle Rose? interrompit encore le vicomte; autre antithèse! Continuc le récit de tes contemplations; c'est très langoureux. Dieu me damne! j'aurais voulu te voir dans cette attitude d'amoureux transi.

— Qu'appelles-tu amoureux transi? répliqua Nieuselle; crois-tu que je faisais de si longues factions dans le seul espoir d'apercevoir une seconde fois le profil de ma divinité? J'avais bien autre chose en tête. J'attendais qu'elle sortît un soir de son logis,

seule ou accompagnée, n'importe, je l'aurais suivie ; à cent pas d'ici, j'aurais mis pied à terre, je lui aurais parlé, je l'aurais entraînée, enlevée; cela n'était pas si difficile. Nous étions alors en plein hiver ; personne dans les rues ; le guet ne sort qu'à neuf heures. Certainement je serais venu à bout de mon dessein. Mais il y a dans la maison de ce damné Bruno Brun des habitudes qui déjouèrent tous mes calculs. Sa femme ne sort jamais, si ce n'est le dimanche matin, pour aller entendre une messe basse à Saint-Sauveur ; or, il ne fallait pas songer à faire mon coup de main en plein jour.

— Ah çà ! mon cher Nieuselle, je n'entends rien à tout ce que vous me dites là, interrompit le jeune Parisien. Que signifie cette façon de faire l'amour à main armée ? Il me semble qu'avant d'en venir au rapt, il

fallait user d'abord des moyens ordinaires, les visites, les billets doux, etc. Il vaut mieux, ce me semble, séduire une femme que de l'obtenir à la manière de Tarquin. On fait tout simplement sa cour, c'est vulgaire, mais c'est facile.

— Si c'eût été facile ou seulement possible, je l'aurais fait, répondit Nieuselle ; on voit bien que vous ne vous faites pas une idée des habitudes de ces petites bourgeoises ; il est plus difficile de les aborder que de se faire présenter à une princesse du sang. J'ai bien essayé d'entrer dans la maison de l'orfèvre en passant par sa boutique, j'ai fait plusieurs emplettes chez lui ; mais sa femme n'est jamais au comptoir, et j'aurais acheté, je crois, toutes les montres d'argent, toutes les bagues de strass, toutes les horloges de son magasin, sans avoir le bonheur de parler

une fois à ma déesse. Quant aux billets doux, je n'avais nul moyen de les lui faire tenir, personne n'ayant accès dans cette maison, dont les abords sont gardés par deux effroyables demons femelles, lesquels, sous la forme d'une vieille tante et d'une vieille servante, aident l'orfèvre à desservir la boutique, font tout le ménage et ne perdent jamais de vue la jeune femme. Après un mois d'observation, je demeurai bien convaincu qu'il fallait renoncer aux moyens ordinaires et extraordinaires que je m'étais proposés. Toutes ces difficultés m'aiguillonnaient de plus en plus; j'y rêvais nuit et jour, j'enrageais, je désespérais. Enfin, il me vint une idée, une idée diabolique. A force d'aller aux renseignements par l'entremise discrète d'un de mes gens, j'avais appris toute sorte de détails sur les affaires et la parenté de

Bruno Brun. Je savais que le vieux Brun, une des fortes têtes de l'honorable corporation des orfèvres, avait abandonné le métier et laissé la boutique à son fils, et que le dit Brun père habitait la campagne à trois lieues d'ici, justement aux environs de Nieuselle, sur la route de Manosque. Tu connais cette contrée, vicomte?

— Je vois cela d'ici, un pays de loups dans lequel l'on ne s'aventure guère après le coucher du soleil, attendu qu'il y a par là certains défilés où, de temps immémorial, on détrousse les passants.

— C'est cela même. L'endroit me parut tout-à-fait convenable pour une embuscade; tant de larrons y avaient impunément rançonné les voyageurs: moi, je résolus de m'y mettre à l'affût pour voler à Bruno Brun non pas sa bourse, mais sa femme. Or, voici

la ruse que j'imaginai pour attirer sur la route peu fréquentée dont nous venons de parler cette belle recluse qui ne prenait pas même l'air à la fenêtre, et qui ne connaissait guère d'autre chemin que celui de son logis à l'église. Un jour Vascongado, mon coureur, bien dressé et endoctriné par moi, quitta sa livrée pour la veste de drap brun, les guêtres de peau et les gros souliers ferrés d'un paysan. Le drôle ainsi déguisé se présenta chez l'orfèvre et lui raconta d'un air tout effaré que le père Brun avait fait une chute et qu'il était au plus mal. — Je suis ici de sa part, ajouta-t-il ; le pauvre homme dit qu'il est à l'article de la mort. Comme c'est jour ouvrable, il vous recommande de ne pas quitter la boutique ; mais il demande sa belle-fille, il crie à ceux qui l'assistent de l'aller chercher. Étant son proche voisin, je

me suis volontiers chargé de la commission, et j'ai amené notre âne. Entre braves gens il faut bien se secourir quand on peut. Nous partirons quand vous voudrez : le temps est à la pluie et il se fait tard.

Bruno Brun donna en plein dans le panneau : une heure après, ma tourterelle quittait son nid de hibou et s'envolait doucement vers les parages où l'adroit chasseur avait tendu ses pièges. Oui, mes amis, un peu avant le coucher du soleil, misé Brun, sous la conduite de Vascongado, et accompagnée de sa vieille servante, cheminait vers Nieuselle. Tu connais bien le pays, vicomte ; tu te souviens sans doute qu'avant d'arriver à cette auberge mal famée qu'on appelle le logis du *Cheval rouge*, la route serpente entre de grands rochers qui ressemblent à des murailles ruinées. Cet endroit est un vrai coupe-

gorge où l'on ne saurait voir à vingt pas devant ou derrière soi. C'est là que je m'étais mis en embuscade avec Siffroi, mon heiduque, un géant capable d'enlever la fée Urgèle : je l'avais chargé d'enlever la servante, ce qui était à peu près la même chose.

— Le coup de main me paraît bien imprudent, observa le vicomte ; sais-tu, Nieuselle, que tout cela pouvait te mener loin? La justice se mêle parfois des galanteries de ce genre-là.

—La justice n'aurait vu goutte en toute cette affaire, répondit Nieuselle avec un sourire suffisant ; crois-tu qu'en une pareille équipée j'eusse décliné mes noms et qualités? J'avais bien un autre projet; tu verras. — J'étais donc posté comme un bandit entre les rochers, à un quart de lieue environ de l'auberge du *Cheval rouge ;* j'avais mis un man-

teau de roulier par-dessus ma veste de chasse ; un mouchoir me couvrait le bas du visage ; mon chapeau à bords rabattus s'avançait en gouttière sur mon front et ne laissait apercevoir que mes yeux. Siffroi portait exactement le même costume : nous avions tout à fait l'air de deux larrons. Cependant la nuit était déjà venue, et, je l'avoue, certaines idées lugubres se présentaient à mon esprit. J'avais vu passer plusieurs hommes à cheval, des gens de mauvaise mine ; ces mêmes hommes étaient retournés sur leurs pas ; ils avaient l'air de rôder aux environs. Enfin, je me souvenais que la bande du fameux Gaspard de Besse exploitait depuis quelque temps la contrée, et je me disais qu'au lieu de faire tomber ma colombe dans le piége que j'avais tendu, je pourrais bien tomber moi-même dans une embuscade de voleurs, enfin, j'étais mal à l'aise.

— Allons ! dis tout simplement que tu avais peur, murmura Malavat.

— Mon inquiétude cessa bientôt, continua Nieuselle ; je ne pensai plus à la bande de Gaspard de Besse lorsque j'entendis au loin le piaulement d'une chouette ; c'était le signal convenu avec Vascongado. J'avançai hardiment, et, parvenu à un certain endroit d'où je pouvais reconnaître le terrain, j'attendis. La nuit était tout-à-fait venue ; mais la lune, qui se levait à l'horizon, éclairait suffisamment le chemin pour que je pusse distinguer ma proie. Vascongado et la servante marchaient devant ; mon infante les suivait, montée sur le baudet. Jamais palefroi n'a porté une beauté comparable à celle qui chevauchait sur cette vile bourrique. Elle ressemblait à la vierge Marie dans les tableaux de la fuite en Égypte. Quand elle fut à

dix pas de moi, je me levai de derrière un rocher comme si je fusse sorti de dessous terre, et je lui barrai le passage. La pauvrette jeta un grand cri. — Ne craignez rien, ma reine, lui dis-je avec beaucoup de sang-froid; je n'en veux ni à votre bourse, ni à votre vie. — En ce cas, monsieur, laissez-moi passer, je vous prie, répondit-elle toute tremblante et en cherchant des yeux Vascongado, qui avait disparu. La vieille servante se serrait éperdue contre sa maîtresse et murmurait ses *oremus*. Siffroi lui mit une main sur l'épaule, tandis que j'avançais le bras pour saisir la taille déliée de misé Brun; mais la farouche petite bourgeoise, sautant lestement à terre, me dit d'un ton résolu : — N'approchez pas! — Et je vis luire dans sa main quelque chose comme la lame d'un couteau. Elle voulait, parbleu, se défendre. Je la terrifiai

d'un seul mot.—Silence! m'écriai-je d'un ton terrible. Quiconque tombe entre mes mains ne m'échappe jamais : je suis Gaspard de Besse.

— L'invention est merveilleuse, Dieu me damne ! s'écria Malvalat en haussant les épaules; tu prétendais te faire aimer sous le nom de ce bandit?

— Allons donc! est-ce que je prétendais être aimé de misé Brun ? est-ce que je voulais la séduire? est-ce que j'en avais le temps? répliqua Nieuselle avec une sincérité cynique; je voulais tout simplement la garder un jour ou deux dans l'auberge du *Cheval rouge*, dont le maître est un homme qui, moyennant un écu de six livres, ne voit rien de ce qui se passe chez lui et ne reconnaît personne; ensuite je l'aurais rendue à son époux désolé auquel elle se serait bien gardée de conter en

tout point son aventure. Vous allez voir comment échoua ce plan si bien conçu. A ce nom de Gaspard de Besse, misé Brun faillit s'évanouir, et la servante, jugeant que sa dernière heure était arrivée, recommanda tout haut son âme à Dieu. — Monsieur, me dit misé Brun d'une voix éteinte et en fouillant dans ses poches, voici mon argent. — Gardez-le et marchez devant moi! interrompis-je avec une grosse voix.

Elle obéit. La vieille servante nous suivait traînée par Siffroi. Misé Brun essaya de m'attendrir. — Dieu du ciel! où voulez-vous nous conduire? me dit-elle en pleurant; je vous assure que vous risquez beaucoup en faisant ceci. Laissez-nous aller; je vous jure sur mon salut éternel que je ne vous dénoncerai pas. Tenez, voilà ma croix d'or, voilà mon argent; je n'ai pas davantage. — Silence! répétai-je d'un air qui la fit frémir.

Nous approchions de l'auberge du *Cheval rouge*, lorsque tout à coup j'entendis du bruit dans le chemin : un cavalier venait au grand trot derrière nous. Nécessairement il devait nous atteindre avant que nous fussions à l'auberge. Ceci m'inquiéta ; je craignis une mauvaise rencontre ; quelque voleur ou quelque homme de la maréchaussée pouvait être sur nos traces. Je fus rassuré en apercevant le cavalier : c'était un bon gentilhomme campagnard dont l'allure semblait annoncer des intentions toutes pacifiques. Assurément cette rencontre lui causait aussi quelque inquiétude, car il enfonça son chapeau sur ses yeux et piqua des deux en passant près de nous ; mais alors misé Brun, avec une présence d'esprit que je ne lui aurais pas soupçonnée, se précipita devant lui, et s'écria, en mettant la main à la bride du cheval au ris-

que d'être renversée : — Monsieur, au nom du ciel, protégez-moi ! sauvez-moi !

Il fit volte face et s'arrêta.—Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il d'un ton brusque et en portant la main à ses fontes. Je m'arrêtai aussi. — Défendez-vous , monsieur, ou vous êtes perdu ainsi que moi, lui cria misé Brun. Cet homme est Gaspard de Besse ! .... .

A ces mots, mon gentilhomme ne me laissa pas le temps de répondre ; il lâcha son coup de pistolet, et ma foi, sans un nuage qui passait sur la lune , j'étais mort. Il tira presque au hasard dans l'obscurité. La balle rasa mon chapeau. Je ne jugeai pas à propos d'attendre une nouvelle décharge...

— Et tu lâchas pied, interrompit Malvalat ; pour ton honneur, tu devais vaincre ou mourir sur le champ de bataille.

— Mon cher, répliqua Nieuselle, ceci n'en-

trait pas dans mon plan ; je n'avais jamais prétendu conquérir misé Brun en combat singulier. D'ailleurs, c'était impossible ; son champion, me prenant pour Gaspard de Besse, aurait tiré sur moi comme sur une bête fauve avant que je fusse entré en explication ; je battis donc en retraite.

— C'est-à-dire que tu te mis à courir, comme un lièvre à travers champs, jusqu'au château de Nieuselle. Cependant vous étiez trois contre un dans cette rencontre mémorable.

— Est-ce que tu crois que Vascongado et Siffroi s'étaient bravement rangés à mes côtés ? Les deux drôles s'en seraient bien gardés : l'un resta caché derrière les rochers, l'autre lâcha la vieille servante et s'enfuit à toutes jambes. C'était une déroute générale. Ils auraient mérité vingt coups de canne ;

mais je leur fis grâce à condition qu'ils se conduiraient mieux pendant le reste de l'expédition.

— Comment! tu poursuivis l'entreprise après ce premier échec? dit Malvalat d'un ton goguenard.

— A ma place, tu y aurais renoncé, n'est-ce pas? répliqua dédaigneusement Nieuselle: moi, j'eus plus de persévérance et d'audace. En arrivant à Nieuselle, je quittai ma défroque de bandit pour mettre un habit de chasse, puis je tournai bride vers l'auberge du *Cheval rouge;* Vascongado et Siffroi me suivaient en livrée de campagne. La métamorphose était complète. Au lieu de ressembler à un brigand, je paraissais un Amadis, avec ma veste galonnée d'argent et mon feutre orné de rubans verts. Mon heiduque, habillé à la hongroise, était aussi méconnaissable. Quant

à mon coureur, ce n'était plus le même homme depuis qu'il avait jeté bas ses gros habits et ses cheveux postiches. Environ une heure après la scène du chemin, j'arrivai donc à l'auberge du *Cheval rouge*. Ainsi que je l'avais prévu, misé Brun s'y était arrêtée.

— Elle était venue d'elle-même se jeter dans le piége? s'écria le vicomte; tu n'avais qu'à étendre la main pour t'en saisir? Bravo! bien joué Nieuselle!

— Je mis pied à terre, continua-t-il, et, avant d'entrer dans cet affreux cabaret, je regardai à travers les fenêtres délabrées du rez-de-chaussée ce qui s'y passait. C'était un tableau unique. Figurez-vous une grande chambre enfumée qui servait tout à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine; puis, dans cette chambre où un grand feu de broussailles répandait des lueurs bizarres,

deux horribles sorcières, deux vieilles femmes accroupies devant l'âtre, et, entre ces figures jaunes et ridées, l'adorable visage de misé Brun, qui, encore toute saisie, toute pâle, écoutait sans mot dire le caquetage de sa servante et de la cabaretière. Il fallut parlementer pour pénétrer dans l'auberge à cette heure indue; les portes étaient déjà barricadées. Enfin j'entrai avec ma suite, et l'hôte, qui m'avait reconnu, m'introduisit avec toute sorte de respect dans sa cuisine. Mon apparition ne frappa guère misé Brun, je l'avoue en toute humilité : après avoir un peu détourné la tête et jeté un coup d'œil de mon côté, elle se rangea pour me faire place près du feu et retomba dans ses réflexions et son immobilité. — Ah ! monsieur le marquis, me dit l'hôte, voilà des gens qui viennent d'avoir une chaude alerte; la bande de Gaspard de

Besse rôde dans ces quartiers, lui-même était près d'ici il n'y a pas plus d'une heure. Il me fallut alors entendre le récit de mes propres prouesses et de la vaillante conduite de ce bon gentilhomme qui voyageait pour sa sûreté et celle d'autrui avec des pistolets à l'arçon de sa selle. — Puisque les chemins sont si peu sûrs, je ne pousse pas jusqu'à Nieuselle, dis-je au cabaretier ; je passerai la nuit ici. Prépare-moi à souper avec tout ce qu'il y a dans ton garde-manger, et monte tout le bon vin que tu as dans ta cave : je veux faire bombance jusqu'à demain.

L'hôte et sa femme se regardaient ébahis.

— N'y-a-il pas ici une chambre? continuai-je, une chambre où je puisse souper, servi par mes gens et en compagnie de qui bon me semble? L'hôte courut ouvrir une pièce attenante à la cuisine, et me montra l'ameu-

blement d'un air glorieux. Il y avait six chaises de paille et un lit dont les rideaux de bougran gros vert ressemblaient à des tentures mortuaires. En jetant les yeux sur les murs récemment blanchis à la chaux, j'aperçus sous la transparence du badigeonnage des taches brunes et irrégulières qui me donnèrent à penser. — Qu'est-ce que cela? dis-je au cabaretier ; je soupçonne que tu as remis à neuf ce taudis parce qu'il y est arrivé quelque malheur. — Dieu du ciel ! ne m'en parlez pas ! répondit-il à voix basse ; deux hommes qui se prirent de querelle la nuit ; l'un tua l'autre. Heureusement cela n'a pas eu de suites. Ils étaient seuls dans la maison, et ce n'est pas moi qui serais allé bavarder devant la justice pour faire tort aux gens qui s'arrêtent chez moi. Une fois que ma porte est fermée, ce qui se passe au *Cheval rouge* ne regarde personne.

—Je le sais, lui dis-je; allume ici un grand feu, dresse la table, et, quand tout sera prêt pour le souper, va te coucher ainsi que ta femme.

Le vieux scélérat cligna de l'œil en regardant misé Brun à travers la porte et courut à ses fourneaux.

Je retournai près de ma déesse, et, m'asseyant à ses côtés, je tâchai de lier conversation. Je la félicitai d'avoir échappé à la terrible rencontre de Gaspard de Besse, et j'assaisonnai mon discours des compliments les mieux tournés; mais ces petites bourgeoises ont une sorte de modestie sauvage dont il n'est pas aisé de triompher. Celle-ci m'écouta sans lever les yeux et ne me répondit que par un humble salut; puis, se tournant vers sa servante, elle lui dit à demi-voix : —Allons, Madelon, il se fait tard. —Eh quoi ! lui dis-je, déjà vous voulez me quitter, ma charmante?

je vous en prie, restez encore un moment. Où voulez-vous aller? Là-haut, dans quelque galetas où vous grelotterez jusqu'à demain? Faisons plutôt joyeusement la veillée ici, autour du feu.

Elle s'arrêta interdite, ne sachant comment elle devait prendre mon invitation, et, comme j'insistais, elle me répondit avec un air adorable de confusion et de simplicité :

— Monsieur, je vous remercie; c'est trop d'honneur pour moi; je ne saurais accepter.

Je lui barrai le passage en riant et en lui disant toutes les folies qui me passèrent par la tête. Cette fois elle recula, et m'écouta avec un maintien qui ne me présageait pas à la vérité une facile victoire. Mes amis, méfiez-vous de ces femmes qui, lorsqu'on leur dit certaines choses, n'éclatent pas en paroles courroucées et ne daignent pas même répli-

quer. Elles ont une façon sournoise de se défendre qui déroute les plus habiles. J'en fis l'expérience. Mes ordres étaient exécutés; le cabaretier et sa femme avaient disparu; mes gens achevaient d'arranger le couvert. Je me rapprochai de misé Brun et lui dis d'un air moitié impérieux, moitié galant : — Ma toute belle, j'ai résolu que nous souperions ensemble aujourd'hui, accordez-moi cette faveur de bonne grâce. Autrement je suis homme à vous y contraindre, je vous jure! Je ne perdrai certainement pas cette unique occasion que m'offre le destin, de souper dans un charmant tête-à-tête avec la plus jolie femme du royaume. Allons, point de façons, et permettez-moi de vous offrir la main.

A ces mots, je saisis sa main mignonne et voulus l'entraîner; mais la vieille servante, s'avançant vers moi avec une grimace de gue-

non irritée, me dit résolument : — Halte-là ! monsieur ! Laissez en paix ma maîtresse ; c'est une honnête femme ; elle n'est pas faite pour entendre les propos d'un débauché. La vieille mégère joignit le geste à la parole, et se mit entre sa maîtresse et moi. J'appelai mon heiduque. — Fais taire cette femme, lui dis-je ; si elle s'obstine à parler, enferme-là dans le cellier, dans la cave, où tu voudras, pourvu que je ne l'entende plus. Ensuite, me tournant vers misé Brun, je lui dis avec le plus grand sang-froid du monde : — Vous le voyez, ma reine, vos refus sont inutiles. Faites-moi la faveur de me donner la main, et allons souper. Au lieu de me répondre, la revêche beauté courut vers une porte que je n'avais pas remarquée, l'ouvrit brusquement, et se mit à crier, sans oser entrer toutefois : — Monsieur, venez, je vous en supplie, venez à

mon secours ! — Qu'est-ce? qu'arrive-t-il? demanda une voix que je reconnus sur-le-champ, car c'était celle de mon damné gentillâtre.

— De l'homme aux pistolets? La rencontre était unique! s'écria en riant Malvalat; mais que pouvais-tu craindre? Vous étiez trois contre un cette fois, et l'honnête cabaretier t'eût bien prêté main-forte au besoin. Tu devais faire tout simplement jeter par la fenêtre ce chevalier errant.

— Eh! sans doute, répondit Nieuselle; par malheur, je n'en eus pas le temps. Avant que mon don Quichotte eût ouvert sa porte et dégaîné sa rapière, un bruit de gens à cheval coupa la parole à tout le monde; presque aussitôt on frappa au portail, en ordonnant d'ouvrir de par le roi. C'était une escouade de la maréchaussée qui venait prendre gîte

pour la nuit au *Cheval rouge*. Ces messieurs étaient à la poursuite de Gaspard de Besse, dont on leur avait signalé la présence aux environs de ce logis mal famé. En un moment, l'hôte et sa femme furent sur pied pour recevoir tout ce monde-là. Mon gentilhomme ouvrit alors sa porte et vint s'asseoir au coin de la cheminée, en invitant du geste misé Brun à prendre place près de lui, comme pour la protéger envers et contre tous.

Bientôt les gens de la maréchaussée vinrent sécher leurs bottes autour du feu et s'attabler dans la cuisine. Pour le coup, je compris qu'il fallait démonter mes batteries et terminer la campagne. Sur mon âme! j'aurais volontiers donné cent louis pour que la bande tout entière de Gaspard de Besse vînt cette nuit-là saccager l'hôtellerie, mettre à mort tous ces marauds et em-

mener misé Brun dans les gorges du Lübe-ron. La rage me suffoquait; je ne pus souper. Pourtant j'eus dans la soirée une scène divertissante, celle du procès verbal que dressèrent messieurs de la maréchaussée, lorsque misé Brun leur eut déclaré comment le bandit qu'ils cherchaient avait voulu l'en-lever, ainsi que sa servante. Je ris encore quand je songe que j'ai fait tous les frais de cette aventure, qui comptera au nombre des exploits de Gaspard de Besse. Enfin, je me retirai dans ma chambre, harassé, dépité, furieux, me vouant à tous les diables. Toute la nuit, j'eus de mauvais rêves. Je m'éveillais en sursaut à chaque instant, et je regardais, malgré moi, les taches de la muraille, que la lueur du feu faisait paraître rougeâtres. Je finis par m'endormir profondément au milieu de ce cauchemar. Quand je me ré-

veillai, sur le tard, j'appris que Misé Brun était partie au point du jour, sous la conduite et protection de son défenseur officieux, qui lui avait promis de la ramener saine et sauve aux portes de la ville d'Aix. Voilà, mes chers amis, le dénouement de l'aventure. Mes fatigues, mes combinaisons, tous mes stratagêmes n'aboutirent à rien, il est vrai ; mais, quoi qu'en dise Malvalat, on peut se vanter de pareilles défaites.

— Eh ! mon cher, qui songe à rabaisser tes mérites ? s'écria Malvalat avec son sourire le plus ironique ; ce n'est pas moi certainement. Je trouve, au contraire, que tu ne te rends pas justice quand tu prétends que toutes tes ruses n'ont abouti à rien ; je vois clairement le contraire : elles ont abouti à procurer au charmant objet de ta flamme quelques heures de tête-à-tête avec un cavalier qui devait

lui inspirer déjà de la reconnaissance, et qui avait toutes sortes de chances de lui plaire, pour peu qu'il fût jeune, aimable, bien de visage et galamment habillé.

— Laisse là tes suppositions, interrompit Nieuselle en haussant les épaules ; le personnage en question portait un habit de ratine verte, et il m'a paru doté de toutes les grâces campagnardes de ces hobereaux qui n'ont jamais perdu de vue le pigeonnier héréditaire au pied duquel ils sont nés. Quant à sa figure, je n'en puis rien dire, attendu que la cuisine du *Cheval rouge* n'était pas éclairée comme une salle de bal, et que mon homme, assis dans un recoin, n'avait pas quitté son chapeau, un grand feutre gris qui lui tombait sur le nez et faisait ombre autour de lui. Ma tourterelle n'a pu se laisser prendre au ramage et encore moins au plumage d'un si vilain oiseau.

— Sais-tu que le retour de Misé Brun et le récit de son aventure ont dû faire jaser huit jours durant toute la ville d'Aix ! observa le vicomte.

— Point du tout, répondit Nieuselle ; cela ne s'est pas même ébruité dans le quartier. La discrète personne ne jugea pas à propos de dire en quel péril s'était trouvé son honneur, et elle s'est avisée d'une ruse fort simple pour donner le change à tout le monde. C'était le 1er avril que j'avais choisi, par hasard, pour mon entreprise, et Bruno Brun raconte à qui veut l'entendre qu'un mauvais plaisant lui a joué ce jour-là l'abominable tour de mener promener sa femme et sa vieille servante jusqu'à l'auberge du *Cheval rouge*. L'aventure a passé pour un poisson d'avril. Quant au rapport de la maréchaussée, c'est chose secrète et dont on n'a parlé

que dans le cabinet du lieutenant-criminel.

— Et tu crois que nous apercevrons ce soir cette merveille, cette perle, ce rare joyau enfoui dans l'arrière boutique de Bruno Brun? demanda le vicomte en jetant un coup-d'œil vers le vitrage opaque derrière lequel on distinguait le profil camard de l'orfèvre, qui travaillait encore à la lueur d'une lampe posée sur l'établi.

— J'espère qu'elle se montrera, répondit Nieuselle; toutes les fois qu'il y a par la rue quelque divertissement, elle vient s'asseoir sur sa porte. Je me figure que ce sont là ses jours de récréation et de grande fête.

Cependant les trompettes qui précédaient la cavalcade sonnaient à l'entrée de la rue, et déjà la lueur des torches resplendissait dans l'éloignement; la foule impatiente et

joyeuse ondulait en avant du cortège et le saluait de bruyantes acclamations. Le petit peuple débordait dans la rue des Orfèvres ; pourtant les jeunes gentilshommes avaient conservé leur position au milieu de ce pêle-mêle et formaient toujours un groupe isolé en face de la boutique de Bruno Brun.

— Allons-nous en, Messieurs, dit Malvalat ; voilà une grande heure que nous sommes en péril d'être coudoyés par ces manants. Et pourquoi, je vous prie ? pour écouter l'histoire des infortunes amoureuses de Nieuselle et nous morfondre à attendre l'apparition de sa déesse, quelque minois chiffoné dont il exagère fort les charmes, j'en suis sûr.

— Tais-toi, interrompit Nieuselle, tais-toi ! on vient de pousser la porte de l'arrière-boutique. C'est elle ; la voilà !

— Charmante ! — adorable ! — divine !

s'écrièrent à la fois les roués. — Elle est belle en effet, murmura Malvalat, vaincu par l'évidence ; oui, elle est belle.

La jeune femme dont l'aspect avait provoqué ces témoignages d'admiration pouvait avoir environ vingt ans ; mais à la délicatesse de ses traits, à la finesse incomparable de son teint, on lui eût donné moins d'âge encore. Elle avait de grands yeux d'un bleu mourant et de longs sourcils noirs semblables à deux traits déliés et presque droits. Son ajustement était des plus simples : elle portait un déshabillé de cotonnade rayée dont l'ample jupon était plissé sur les hanches ; un fichu de grosse mousseline couvrait modestement sa poitrine et laissait deviner pourtant le contour souple et grâcieux de son corsage. Ses cheveux, d'un brun doré, étaient légèrement crêpés sur le front, mais sans un atome

de cette poussière blanche et parfumée dont les dames d'autrefois saupoudraient leur coiffure. Un petit bonnet, rattaché autour de la tête par un ruban couleur de feu, cachait son chignon et descendait sur ses joues en plis raides et droits. Bien que la profession de son mari dût lui permettre la possession de quelques joyaux, elle ne portait ni bagues, ni pendeloques, ni aucun autre bijou de prix; seulement elle avait au cou une petite croix d'or, et à la ceinture une chaîne d'argent qui, suspendue à un large crochet, retombait jusqu'au bas de sa jupe et soutenait ses clefs et ses ciseaux. Ces modestes ornements étaient en quelque sorte les insignes de sa condition; l'un révélait la foi naïve de la jeune femme élevée dans de pieuses croyances, l'autre les habitudes vigilantes et laborieuses de l'humble ménagère.

Bruno Brun avait tourné la tête en entendant sa femme ; puis il s'était mis à arranger lentement et minutieusement ses outils sur l'établi. Quand cette opération fut terminée, il vint fermer les vantaux de sa boutique, dont on n'aperçut plus alors l'intérieur qu'à travers la petite porte qui servait de passage. Misé Brun, debout près du comptoir, jouait d'un air distrait avec la chaînette d'argent suspendue à son côté, et semblait attendre que son mari eût fini, sans impatience et sans curiosité d'aller voir ce qui se passait dehors. Pourtant la cavalcade commençait à défiler dans la rue.

— Quelle patience de femme ! s'écria Nieuselle. Dieu me pardonne ! elle attend le bon plaisir de son bélître de mari pour s'avancer jusqu'à la porte.

— Elle n'ose se montrer sans lui dans la

rue, dit le vicomte ; elle redoute les regards du monde, et jusqu'à l'admiration que doit exciter sa présence : ces honnêtes femmes sont toutes comme cela !

— Elle ne sortira pas ! murmura Nieuselle avec un redoublement d'impatience et de dépit.

— Tiens, en revanche, voici les deux duègnes, s'écria Malvalat ; deux monstres femelles, ma parole d'honneur !

En effet, misé Marianne Brun, où, comme on l'appelait dans le quartier, la tante Marianne, et Madeloun, la servante, étaient deux types qui résumaient tout ce qu'il y a de plus laid dans la nature humaine ; toutes deux avaient le caractère de physionomie particulière aux individus dont l'épine dorsale forme une ligne plus ou moins anguleuse, et leurs traits pointus se refusaient, pour ainsi

dire, à exprimer la bonne humeur et la bonté. La tante Marianne avait, du reste, des signes de race qui manifestaient qu'elle était du même sang que l'orfèvre ; la ressemblance était des plus frappantes ; c'étaient les mêmes cheveux roux, le même teint blafard, les mêmes yeux ronds et saillants comme ceux de certains scarabées. Mais il y avait dans le visage de misé Marianne plus de finesse, plus de malice et quelque chose d'intelligent, de résolu, qu'on eût en vain cherché sur l'épaisse figure de Bruno Brun.

La vieille fille et la servante s'étaient assises aux extrémités du banc disposé devant la porte, et il restait entre elles deux places vides.

— Corbleu ! il me vient une idée ! s'écria Malvalat ; je veux voir de près misé Brun, et pour cela je vais m'asseoir entre ces horribles bossues.

A ces mots, profitant de quelque interruption dans la marche de la cavalcade, il sauta de l'autre côté de la rue, et alla tomber justement en face de Bruno-Brun, qui sortait pour prendre place, avec sa femme, entre misé Marianne et la servante. Il y eut un moment de confusion, car toute la bande des roués avait suivi Malvalat. Cette fois encore la foule se rangea patiemment pour leur faire place. Comme l'ordre de la marche les empêcha de retourner à leur premier poste, ils restèrent adossés contre la maison de l'orfèvre. Pendant ces évolutions, le personnage qui, caché dans l'embrasure d'une porte, écoutait depuis une heure le colloque de Nieuselle avec ses compagnons, traversa aussi la rue et parvint à se glisser jusqu'à la porte de la boutique, où il demeura appuyé contre les vantaux. Personne ne prit garde à

cette manœuvre, pas même Nieuselle, qui de son côté tâchait d'en faire une semblable.

Bruno Brun avait à peine vu les écervelés qui s'étaient jetés au-devant de lui, et il ne se doutait pas de leurs intentions. Le pauvre homme clignait ses gros yeux et tâchait de reconnaître les attributs des grotesques divinités qui chevauchaient par la rue, pêle-mêle avec le roi Salomon, les apôtres et saint Christophe, le géant du paradis. La jeune femme n'avait pas pris garde, non plus, à ce qui s'était passé, et elle ne se doutait pas de l'attention dont elle était l'objet. Cependant Malvalat, fatigué de son rôle de confident, et peu soucieux de seconder les intentions amoureuses de Nieuselle, dit à ses compagnons :

— Messieurs, ceci commence à devenir mortellement ennuyeux ; je n'y tiens plus.

Notre présence gêne d'ailleurs les manœuvres de Nieuselle. Allons-nous-en.

— Oui, nous pourrons l'attendre au Cours, ajouta le vicomte.

Ils s'en allèrent discrètement. Nieuselle, favorisé par ce mouvement qui fit place à quelques spectateurs, parvint jusque derrière le banc où misé Brun était assise. La jeune femme ne s'aperçut de rien ; mais la servante, jetant un coup d'œil oblique de ce côté, poussa légèrement le coude de sa maîtresse et lui dit à voix basse :

— Dieu nous assiste ! ce marjolet qui voulait vous faire souper avec lui au *Cheval Rouge* est là, derrière vous. Prenez garde, ne vous retournez pas.

Misé Brun tressaillit ; une teinte rosée se répandit sur son beau visage. Elle baissa les yeux, saisie de confusion et de crainte.

— Bonne sainte Vierge ! s'il osait vous parler! continua Madeloun , s'il osait dire qu'il vous a déjà vue! s'il osait recommencer ses insolences! cela nous ferait de beaux embarras avec le maître.

— Mais il n'osera pas, il ne dira rien, murmura misé Brun plus morte que vive, car elle avait reconnu Nieuselle à l'odeur d'ambre qu'exhalait sa perruque, et elle comprenait qu'il n'était plus qu'à deux pas d'elle, de façon qu'en se baissant il aurait pu lui parler à l'oreille. Un obstacle restait entre eux pourtant, c'était ce curieux obstiné qui avait suivi les mouvements de Nieuselle et qui était maintenant si près de la jeune femme, qu'on ne pouvait arriver jusqu'à elle sans le toucher. Ce personnage était vêtu comme un villageois aisé. Une veste étroite et courte dessinait son buste vigoureux, et laissait voir

la ceinture qui serrait ses reins nerveux et souples. Son tricorne, avancé sur le front, contenait à peine les boucles d'une chevelure brune, onduleuse et drue. Il avait la tête petite, le teint pâle, et ses traits peu saillants étaient d'une régularité sévère.

Nieuselle jeta à peine un regard sur ce fâcheux qui lui barrait le passage, et, sans daigner le prier de lui faire place; il le repoussa du coude et se pencha comme pour saluer à voix basse misé Brun; mais l'étranger ne lui en laissa pas le temps; car, le saisissant au bras, il le releva par un brusque mouvement et lui dit à demi-voix :

—Je vous défends de parler à cette femme!

A ces mots prononcés avec une froide énergie, Nieuselle re retourna et toisa d'un œil irrité celui qui osait lui parler ainsi. L'accent de ce personnage lui revint alors à la mémoire,

et, malgré son changement de costume, il le reconnut à sa taille et à sa tournure ; c'était l'honnête gentilhomme qu'il avait déjà vu à l'auberge du *Cheval Rouge*.

— Qu'est-ce que ceci? pensa-t-il tout étourdi de la rencontre : mon don Quichotte en habit de pastoureau ? Est-ce qu'il voudrait faire sa cour sous ce déguisement rustique ?

Puis, s'adressant à l'étranger, il lui dit d'un ton moitié fâché, moitié badin :

— Ceci passe la plaisanterie. Eh ! de quel droit, l'ami, m'empêcheriez-vous de parler à qui bon me semble ! Allez à vos affaires, s'il vous plait, et laissez-moi faire les miennes. Si par hasard nous chassons à travers les mêmes buissons, comme j'ai tout lieu de le croire d'après votre propos, eh bien ! ne nous barrons pas mutuellement le chemin ; que chacun avance de son côté, et tant mieux

pour celui qui entrera le premier dans les bonnes grâces de la belle qui nous a tous deux charmés.

—Je vous défends de parler à cette femme, de la regarder seulement ! dit l'etranger en serrant le bras de Nieuselle avec un sorte de fureur et en le forçant à reculer de quelques pas.

Les deux rivaux restèrent un moment en présence, l'un menaçant encore du geste et du regard, l'autre la tête haute et l'œil animé d'une dédaigneuse colère. Nieuselle n'était point un lâche, quoiqu'en eût dit Malvalat, et sur tout autre terrain il n'aurait point souffert une pareille insulte ; mais, comme il avait pour le moins autant de prudence que de bravoure, il ne jugea pas à propos d'engager une querelle, seul au milieu de cette plèbe, qui aurait applaudi en voyant aux pri-

ses le grand seigneur en habit de velours avec l'homme en veste de camelot. Il recula donc de lui-même, et dit à son adversaire d'un air de menace arrogante et railleuse : — Je vous cède la place. Nous nous retrouverons, je l'espère, en un lieu plus propice pour certaines explications. Alors je vous demanderai peut-être raison, comme à un gentilhomme. En attendant, je vous tiens pour ce que vous paraissez être, pour un homme avec lequel une personne de ma sorte ne peut pas se commettre.

Et sur ce propos, il traversa fièrement la foule et s'en alla. Le bruit de cette espèce de scène s'était perdu à travers les cris et les rires étourdissants qui accueillaient le char où la reine de Cythère, représentée par un jeune drôle, était assise au milieu d'une foule d'amours fardés, frisés et poudrés

comme des marquis. Les sons vibrants des tambourins et des galoubets avaient étouffé les paroles de Nieuselle et les menaces de l'étranger ; personne ne les avait entendues. Pourtant, lorsque le jeune gentilhomme se fut éloigné, misé Brun se retourna furtivement, et son regard rencontra les yeux de celui qui venait encore une fois de la soustraire à d'insolentes tentatives. Ce mouvement fut rapide comme la pensée. La jeune femme baissa la tête ; une pâleur subite s'était répandue sur son front ; son cœur avait bondi dans sa poitrine ; une sorte de vertige troublait sa vue et faisait bourdonner à son oreilles des sons confus. Elle demeura ainsi un moment, sans souffle, sans idée, défaillante et succombant corps et âme à la violence de cette émotion inconnue. Quand elle fut un peu revenue du trouble où l'avait je-

tée l'aspect de cet homme, dont elle gardait, depuis trois mois, un si constant souvenir sans que son esprit se fût arrêté à de mauvaises pensées, sans qu'aucun désir coupable s'éveillât en son âme, elle fut saisie de confusion et d'effroi; car elle sentit que son cœur s'était laissé surprendre à des mouvements défendus. Loin de s'y abandonner, elle s'efforça de les vaincre ou du moins de les dissimuler, et, calme en apparence, elle ne détourna plus les yeux du spectacle bizarre auquel elle assistait.

Bruno Brun, la tante Marianne et la vieille servante regardaient toujours la cavalcade qui achevait de défiler. Lorsque les trois Parques qui suivent le char des divinités olympiennes et ferment la marche du cortége montrèrent leur face blême, lorsque Atropos, saisissant la ficelle qui pendait à la

quenouille de sa sœur, eut tranché le cours des destinées humaines avec des ciseaux de tondeur, l'orfèvre se leva satisfait et fit signe à sa femme de rentrer. Misé Brun se dressa tremblante, et, sans se permettre de jeter un seul regard sur l'étranger, elle se retira lentement; la tante Marianne et Madeloun se hâtèrent d'enlever le banc et de barricader la porte, tandis que la foule s'écoulait dans la rue, encore illuminée et bruyante.

Quelques heures plus tard, la fête était finie; le repos succédait au tumulte, les ténèbres au jour factice de lampions et des torches et aux pâles clartés de la lune, qui avait disparu derrière les lointains horizons. De temps en temps, des sons confus, des refrains de chansons et des éclats de rire troublaient le silence de la ville endormie; c'était le bruit de l'orgie: Nieuselle et ses compagnons sou-

paient encore et attendaient à table la fin de leur joyeuse nuit.

Tout était calme dans la rue des Orfèvres; pas une lumière ne vacillait derrière les fenêtres closes, pas une voix, pas un souffle ne troublait le repos universel; il semblait que le sommeil eût secoué ses ailes grises sur toutes les têtes et fermé de son doigt de plomb toutes les paupières. Pourtant deux personnes veillaient dans ce silence et cette nuit profonde : l'étranger attendait le jour, assis sur un banc de pierre, en face de la maison de l'orfèvre, et misé Brun, pensive, agitée, en proie à l'insomnie, demeurait immobile et les yeux ouverts, dans son grand lit de serge jaune, à côté de son mari, qui dormait et rêvait que les Parques livides se promenaient en filant autour de la chambre.

II.

Quand l'aube parut, toutes les cloches s'éveillèrent à la fois dans les quatre églises paroissiales et dans les nombreux couvents de la ville d'Aix. D'abord elles tintèrent lentement pour annoncer l'*Angelus;* puis, après

avoir fait silence un moment, elles recommencèrent à bourdonner dans leur cage de pierre et sonnèrent la première messe.

A cet appel matinal, misé Brun se leva sans bruit et se mit à genoux, devant le crucifix attaché au chevet du lit, pour faire sa prière. Ensuite, au lieu de se vêtir diligemment, selon sa coutume, afin d'être prête avant que la voix nasillarde de la tante Marianne retentît dans toute la maison, elle entr'ouvrit doucement la croisée de sa chambre, et se prit à rêver en regardant le ciel. La croisée donnait sur une cour intérieure dont l'aspect était à peu près celui d'une citerne sans eau. Nul regard étranger ne pouvait plonger dans cette enceinte étroite, obscure, et dont le sol humide était pavé de dalles verdâtres. Dans l'angle opposé à la porte d'entrée, il y avait un puits, et, à l'entour de la margelle, quel-

ques vases ébréchés où, depuis bien des années, la tante Marianne essayait de faire croître du cerfeuil, du persil et d'autres plantes culinaires. Quelques giroflées, semées entre ces herbes par misé Brun, mêlaient leurs petites fleurs dorées aux tiges grêles qui tapissaient le bord du puits. Jamais un rayon de soleil ne pénétrait dans cette espèce d'abîme qui donnait du jour à l'arrière-boutique et aux trois étages de la maison de Bruno Brun, laquelle n'avait point de fenêtre sur la rue. L'ombre éternelle qui y régnait avait donné des tons noirs aux boiseries et tapissé les murs de crevasses moussues. Les bruits de la rue n'y pénétraient point. On n'y entendait que les cloches de la paroisse et le Jacquemart de l'hôtel-de-ville, qui frappait les heures avec son marteau d'airain. En ce moment, les premières clar-

tés du jour rayonnaient au faîte de la vieille maison, les passereaux jasaient au bord du toit, et l'air était tout embaumé des parfums d'un pot de réséda oublié sur la fenêtre de quelque grenier du voisinage.

Misé Brun défit sa cornette, dénoua ses longs cheveux, et se pencha sur la croisée comme pour baigner sa tête brûlante dans l'humide fraîcheur que la nuit avait laissée dans l'atmosphère. L'insomnie avait pâli le rose incarnat de son teint et donné à son regard une expression de langueur souffrante. Elle était triste, inquiète, et parfois cependant un sentiment confus de bonheur, d'ineffable joie, faisait tressaillir tout son être. Lasse de lutter contre l'idée fixe qui l'obsédait, elle s'y laissait aller, non sans un reste de scrupule et d'effroi, mais avec les élans d'une âme ardente, avide de tendresse et

d'amour, et pourtant encore pure, encore ignorante de ses propres mouvements et de ses propres instincts. Même aux pieds de son confesseur, avec la contrition de sa faute et le ferme propos de s'en accuser, la pauvre femme n'aurait pu dire en quoi et comment elle avait péché. Inhabile à juger ses impressions, elle savait seulement que depuis plusieurs mois un objet unique occupait sa pensée, qu'un seul jour comptait dans sa vie, le jour où elle avait rencontré cet homme qu'elle ne croyait jamais revoir, et dont l'aspect inattendu avait rempli son cœur de trouble, de joie, de frayeur, de remords et d'indicibles félicités! Recueillie dans une vague méditation, attentive aux voix nouvelles qui lui parlaient intérieurement, elle n'entendait pas l'aigre fausset de misé Marianne, laquelle, du fond de sa chambrette,

querellait déjà la servante ; elle oubliait jusqu'à la présence de Bruno Brun, dont la respiration bruyante retentissait derrière les rideaux baissés, comme le souffle de quelque monstre marin endormi sur les grèves de la mer Glaciale. Pour une autre femme, c'eût été chose toute simple que ce moment d'inaction, ce retard à recommencer les occupations de chaque jour ; mais les habitudes de misé Brun étaient si invariablement réglées, elle était soumise à une discipline domestique si exacte, que jamais rien de semblable ne lui était arrivé; jamais elle n'était restée un quart-d'heure à sa fenêtre, oubliant de se coiffer, et ne se souvenant plus que les jours de fête la messe est d'obligation.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait l'arracha brusquement à sa rêverie; elle se releva toute confuse et ne sachant quelle cause donner

au désordre dans lequel elle se laissait surprendre. C'était misé Marianne qui entrait, son coqueluchon de soie noire sur la tête et son missel à la main.

— Jésus Maria ! est-ce que vous êtes malade? dit-elle en fixant sur la jeune femme ses gros yeux étonnés; je vous croyais prête depuis longtemps. C'est une mauvaise habitude de se lever tard : la matinée fait la journée.

— Vous avez raison, ma tante, répondit doucement misé Brun; mais dans un moment je serai prête.

— Comme vous voilà faite! continua la vieille fille d'un ton aigre-doux et en touchant du bout de ses longs doigts blêmes la splendide chevelure qui ruisselait sur les épaules de misé Brun. Si vous étiez une petite fille, nous vous enverrions à la proces-

sion de la paroisse habillée en Madeleine, avec vos cheveux ainsi défaits et traînant jusque sur les talons; mais pour une femme de vingt ans, il n'y a rien de si laid que de quitter ses coiffes : c'est contraire à la modestie. Il n'y a que les grandes dames qui puissent se permettre d'aller la tête découverte. Le perruquier les accommode tous les jours, et, quand elles sont frisottées et poudrées, elles n'ont plus besoin de coiffe ni de coqueluchon : c'est pour cela qu'elles prisent tant une longue chevelure; mais les beaux cheveux sont bien inutiles aux personnes de notre condition, et, quand votre chignon ne serait pas plus gros qu'une noix, vous n'en seriez que mieux coiffée. Ainsi, croyez-moi, mettez les ciseaux là-dedans et coupez ras; il vous restera toujours bien assez de cheveux.

Pendant cette mercuriale, la jeune femme s'était hâtée de rouler ses cheveux sous une coiffe et de mettre un déshabillé fond blanc à grands ramages bleus, qu'elle ne tirait de l'armoire que pour les grandes bonnes fêtes; ensuite elle couvrit ses épaules d'un mantelet qui laissait à peine deviner la perfection de sa taille. — Allons, ma tante, me voilà prête, dit-elle en se rangeant pour donner le pas à misé Marianne. Madeloun attendait au bas de l'escalier, les mains croisées sous les bouts de son fichu et son rosaire dans la poche. — Voilà le dernier coup qui sonne, dit-elle ; mais c'est égal, nous arriverons avant le premier évangile, et la messe sera encore bonne.

Les trois femmes sortirent ensemble. Il n'y avait absolument personne aux environs de la maison, et les rues qui conduisent à la

cathédrale étaient à peu près désertes. Misé Brun ne remarqua pas que quelqu'un la suivait de loin. Il n'y avait pas grand monde non plus dans la vaste église de Saint-Sauveur; quelques femmes dévotes, quelques servantes matinales, étaient agenouillées dans la nef de *corpus Domini*, à l'entrée d'une chapelle sombre où un capucin disait la première messe. Misé Brun se prosterna sur les dalles et tâcha de lire son missel avec recueillement et dévotion; mais un souvenir rebelle restait au fond de sa pensée, troublait sa prière, et la rejetait dans les ardentes rêveries qui avaient tenu ses yeux ouverts toute la nuit. L'insomnie, les émotions inaccoutumées auxquelles elle était en proie depuis la veille, avaient agi profondément sur sa délicate organisation; elle était sous l'influence d'une singulière excitation morale et

d'un accablement physique contre lequel sa volonté luttait en vain. Ses sens émoussés ne transmettaient plus à son esprit que des perceptions imparfaites ; tout s'effaçait de sa mémoire, tout disparaissait à ses regards ; elle oubliait que le prêtre était à l'autel et misé Marianne à son côté. Pourtant l'exercice de toutes ses facultés n'était pas entièrement suspendu comme dans le sommeil ; elle respirait avec une sorte de ravissement le parfum d'encens et de fleurs répandu dans l'atmosphère, et les bruits harmonieux qui résonnaient par moments sous les voûtes sonores de la vieille église la faisaient tressaillir ; elle ne dormait ni ne veillait, elle était dans une disposition qui participait à la fois du rêve et de l'extase.

Bientôt ses paupières brûlantes s'abaissèrent, le livre d'heures tomba de ses mains,

son front s'inclina; elle regardait intérieurement les visions qui passaient devant ses yeux fermés. C'était toujours la même image, l'image mélancolique et fière de cet homme dont elle ne savait rien, pas même le nom, qui traversait ses songes. Son imagination l'avait ramenée vers les lieux qu'ils parcouraient naguère ensemble; elle s'en allait encore avec lui dans le chemin désert, le long des haies d'épine blanche dont les fleurettes répandaient au loin de si douces senteurs.

Lorsque les assistants se levèrent au dernier évangile, misé Brun ne s'aperçut pas que la messe était finie, et elle resta à genoux, les mains jointes et la tête baissée. Personne ne remarqua cette preuve évidente d'inattention, personne excepté la tante Marianne, qui de son côté s'était laissée aller à de grandes distractions. La vieille fille, de-

puis qu'elle était agenouillée à côté de sa nièce, n'avait cessé de rouler ses grosses prunelles vertes d'un air indigné. Au lieu de prier, elle avait observé l'attitude, la physionomie de misé Brun et formé une foule de conjectures qui n'approchaient pas de la vérité. Ce ne fut qu'au moment où le prêtre quitta l'autel qu'elle s'aperçut que son missel était encore ouvert à la première page. Alors un certain scrupule s'éleva dans son esprit; elle se remit à genoux et poussa du coude, assez rudement, la belle songeuse, qui tressaillit et se retourna avec un faible cri.

— A quoi pensiez-vous donc? lui dit aigrement la tante Marianne; c'est un scandale. Vous êtes cause que j'ai manqué mes dévotions, et qu'il me faut rester pour entendre une autre messe. Quant à vous, je le vois

bien, vous n'êtes pas disposée à observer aujourd'hui le second commandement de l'église : *les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement.* Adorez Dieu et retournez sur-le-champ à la maison avec Madeloun.

Misé Brun crut tout d'abord n'avoir pas bien entendu ces derniers mots. Depuis trois ans qu'elle était mariée, elle n'avait jamais fait un seul pas dans la rue sans la tante Marianne ; il fallut que celle-ci renouvelât son injonction pour que la jeune femme la comprît et se décidât à lui obéir. Après avoir un moment prié, elle se releva, encore toute tremblante, et marcha, suivie de Madeloun, vers la petite porte. La plupart des assistants s'étaient déjà retirés ; il n'y avait plus aux abords de l'église que quelques mendiants assis sur les marches usées, qu'ils avaient le privilége d'occuper les jours de

fête. Les moins favorisés se tenaient en dehors de la petite porte, à l'entrée du cloître qu'il fallait traverser pour gagner la rue.

Alors comme aujourd'hui, le cloître de Saint-Sauveur était une enceinte solitaire et dévastée, où depuis longtemps les chanoines ne venaient plus se promener et lire leur bréviaire. Les fidèles passaient sans s'arrêter sous les arceaux élégants qui soutiennent la galerie, et ne descendaient jamais dans le préau dont le terrain était envahi par des mauves et des orties de la plus belle végétation. Ordinairement une vieille pauvresse se tenait accroupie à l'entrée du cloître, contre un sarcophage antique qui servait de bénitier, et sa voix lamentable, s'élevant à intervalles égaux, résonnait dans ce mélancolique séjour comme le son des cloches et le timbre de l'horloge.

En ce moment, tout se taisait dans le cloître, hormis cette voix dont le fausset plaintif retentissait comme une clameur soudaine et mettait en fuite les bandes de passereaux qui venaient hardiment sautiller jusqu'au bord du bénitier. Misé Brun s'en allait les yeux baissés, les bras modestement croisés sur son mantelet noir, et son missel à la main. Ses pas légers touchaient sans bruit les dalles sonores; l'on eût dit une ombre fuyant à travers les sveltes colonnes du cloître. Madeloun suivait sa maîtresse en tâchant d'imiter la tenue sévère et l'air gourmé de misé Marianne. La jeune femme était si absorbée dans ses pensées, qu'elle ne vit pas la mendiante qui s'était levée pour lui tendre la main comme de coutume, et qu'elle oublia de prendre en passant de l'eau bénite. Sa situation l'épouvantait; comme toutes les femmes

dont le cœur encore innocent s'ouvre aux fatales passions, elle ne se laissait aller à ce doux et terrible entraînement qu'avec des alternatives de faiblesse et de résistance. En ce moment, elle prenait la résolution de ne plus s'abandonner aux dangereuses pensées qui avaient si profondément troublé sa tranquillité, et qui commençaient à inquiéter sa conscience. Mais un nouvel incident vint rompre ce ferme propos et la rejeter bien loin des calmes régions où son âme essayait de rentrer. Avant qu'elle eût gagné la porte du cloître, Madeloun la tira vivement par la manche et la força de s'arrêter :

— Regardez, lui dit-elle en désignant un homme qui se promenait de l'autre côté du préau; regardez donc ! n'est-ce pas là cet honnête monsieur qui s'est si bien comporté envers nous le jour que nous avons eu tant de mauvaises rencontres ?

Misé Brun n'osa lever la tête; ses genoux tremblants ne la soutenaient plus, la respiration lui manquait; elle fut près de s'évanouir à la seule pensée de se retrouver encore une fois en face de celui dont la présence avait laissé dans son cœur de si longs troubles et de si profonds souvenirs.

— Mais regardez donc! répéta Madeloun ; c'est ce bon monsieur. Est-ce que vous ne le remettez pas ?

— Oui, c'est lui, balbutia misé Brun; allons-nous-en.

— Non pas, avec votre permission; il nous a reconnues, et il a l'air de vouloir nous parler, répondit Madeloun, dont l'instinct curieux et babillard l'emporta en ce moment sur les habitudes de réserve farouche qu'elle avait contractées dans la maison de Bruno Brun.

— Allons-nous-en, répéta la jeune femme d'une voix éteinte et en faisant un mouvement comme pour s'enfuir.

— Dans un moment, répliqua l'obstinée servante ; ce serait honnête, vraiment, de passer devant quelqu'un auquel on a de si grandes obligations, en détournant la tête comme pour ne pas le voir ! Si Misé Marianne était là, ce serait différent ; mais, puisque nous voilà seules, par miracle, nous pouvons bien saluer les gens. Tenez, le voilà qui vient, ce brave monsieur.

En effet, l'étranger traversait lentement le préau et se dirigeait vers les deux femmes avec l'intention évidente de les aborder. Son costume, qui la veille était celui d'un bon villageois, annonçait maintenant l'homme de condition, et il avait une fort belle tournure avec son habit à grandes basques et son

gilet brodé. Dans ce péril inévitable, misé Brun recouvra tout à coup une apparence de sang-froid; elle n'essaya plus de dominer les émotions de son cœur, elle tâcha seulement de les dissimuler. S'efforçant de reprendre un calme maintien, elle répondit par une révérence modeste au salut de l'étranger et garda le silence, tandis que Madeloun s'écriait avec la familiarité respectueuse et naïve que les inférieurs se permettaient autrefois, même avec les gens qui leur imposaient le plus :

— C'est donc vous, mon bon monsieur? Quelle satisfaction de vous voir ici ! Je ne m'y attendais guère, ni ma maîtresse non plus ; vous nous aviez dit, en nous laissant à la porte Notre-Dame, que pour rien au monde vous ne mettriez les pieds dans la ville d'Aix.

— C'est vrai; mais j'ai changé d'idée, répondit simplement l'étranger.

— Est-ce que vous êtes venu vous établir dans la ville ?

— Non pas. Je n'y viendrai même jamais qu'à de rares intervalles, les jours de grande fête seulement, lorsqu'il y aura quelque procession, quelque réjouissance publique, comme hier soir.

— Vous avez vu la cavalcade? dit Madeloun avec feu; c'est un beau coup d'œil ! il y a bien des gens qui viennent de loin pour en avoir le plaisir. On en parle jusque dans les pays étrangers. Mais, certainement, vous aviez déjà assisté aux cérémonies qu'on fait ici pour la Fête-Dieu ?

— Non, c'est la première fois.

— Alors, vous n'êtes pas Provençal ? observa la vieille servante avec une inflexion

de voix interrogative qui équivalait à une question directe.

— Je le suis; mais j'ai vécu longtemps hors du pays, répondit l'étranger d'un ton bref.

Pendant ce colloque, misé Brun n'avait pas levé les yeux, et pourtant elle s'était aperçue que l'étranger arrêtait sur elle un regard qui exprimait mieux que les plus tendres paroles le prix qu'il attachait à cette rencontre inespérée, à cet entretien d'un moment. La pauvre femme se sentait pâlir et défaillir sous cette muette influence. Confuse de ses propres impressions, le cœur plein d'une amère félicité, l'esprit troublé par cette situation unique jusque-là dans sa vie, elle se taisait et gardait une contenance immobile, comme si elle eût craint de trahir par un seul mot, par un simple geste, ses secrètes agitations.

L'étranger la contemplait avec une sorte de ravissement, et ne répondait plus que par monosyllabes à Madeloun, qui continuait à lui tenir des discours entremêlés de beaucoup de points d'interrogation.

Pendant cet entretien, dont les deux principaux interlocuteurs restaient à peu près muets, la mendiante rôdait dans le cloître d'un pied boiteux et observait à distance ce qui se passait. D'abord elle s'était approchée la main tendue, mais au lieu d'insister selon sa coutume, jusqu'à l'importunité, et de faire retentir le cloître de ses lamentations, elle marmottait ses *oremus* et considérait l'étranger d'un œil curieux et effaré.

— Que veut la Monarde? dit tout à coup Madeloun impatientée de ce manége. Je la croyais paralytique, mais il paraît que, quand

elle le veut, elle se sert bien de ses vieilles jambes.

La mendiante, troublée par cette apostrophe, retourna bien vite s'accroupir à sa place ordinaire, près du bénitier.

— Nous ne lui avons rien donné, dit misé Brun d'une voix douce et en fouillant dans sa poche. Mais l'étranger la prévint, et, tirant de sa poche une poignée d'or, il fit le geste de la jeter sans compter à la pauvresse.

— Donnez, mon bon monsieur, s'écria Madeloun surprise et émerveillée d'un telle générosité, donnez, je vais lui remettre cela, en lui recommandant de ne pas vous oublier dans ses prières.

Elle prit l'or et courut le porter à la Monarde d'un air triomphant; l'étranger et misé Brun restèrent comme seuls en face l'un de l'autre. Pendant quelques minutes, ils ne se

parlèrent pas. La jeune femme détournait les yeux sans songer que son embarras, la rougeur de son front et son silence même trahissaient son émotion; l'étranger, non moins troublé, la regardait avec une tendresse passionnée, une mélancolique joie. Enfin, sans rien lui dire, il avança la main vers le missel qu'elle tenait et le retira doucement. Elle le lui laissa prendre sans résistance, et, tandis qu'il se hâtait de le cacher, elle murmura, entraînée par un irrésistible mouvement : Je vous le donne. Il n'eut pas le temps de répondre; Madeloun revenait. Elle avait un certain air mystérieux et grave qui eût frappé des gens moins absorbés dans leurs propres impressions.

— Mon charitable monsieur, dit-elle avec une sorte d'emphase et en regardant fixement l'étranger, la Monarde vous remercie

bien humblement de votre générosité; elle ne manquera pas de prier Dieu tous les jours pour qu'il vous fasse vivre long-temps.

— Allons, Madeloun, dit faiblement misé Brun, il est temps de rentrer.

— Jésus! Maria! je le crois bien, s'écria la servante, la messe est finie; voici misé Marianne... Soyez tranquille, elle ne vous voit pas; mais vite, à la maison... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer; que Dieu vous préserve des mauvaises rencontres et de tout malheur!

La jeune femme jeta sur l'étranger un seul regard, le premier qu'elle eût osé lever vers lui; puis, prenant le bras de Madeloun, elle l'entraîna vivement. Misé Marianne s'était arrêtée pour donner un rouge liard à la Monarde; les deux femmes eurent tout le temps de regagner le logis avant elle. Au moment

d'arriver, la servante ralentit le pas et dit mystérieusement à sa maîtresse :

— Vous ne savez pas, j'ai appris sans le vouloir un secret. Figurez-vous que ce digne monsieur a risqué sa vie pour venir voir la fête d'hier soir !

— Sa vie ! répéta misé Brun en tressaillant de surprise et de crainte, sa vie ! Et comment ?

— Ah ! voilà le secret. La Monarde me l'a confié; voici comment. Tantôt, lorsque je lui ai remis cette grosse aumôme, elle a levé les mains au ciel en souhaitant à ce brave monsieur toute sorte de bénédictions; puis elle m'a dit, la larme à l'œil : Je sais son nom; je le reconnais bien. quoiqu'il y ait peut-être douze ou quinze ans que je l'ai perdu de vue. Nous sommes du même endroit; ses parents étaient seigneurs du pays; il reçut une gran-

de éducation, et il devait entrer dans les ordres. Quand il fut grandelet, il voulut voir le monde, au lieu de se laisser mettre au séminaire; sa famille essaya de le contraindre, et alors il s'engagea. Mais il eut du malheur : étant soldat, il fit la faute de lever la main sur son capitaine, et il fut condamné à mort. Comme on allait le fusiller, il s'échappa, et depuis lors personne n'a plus entendu parler de lui. Si la justice le découvrait, ce serait un homme perdu; mais ce ne sera pas moi qui irai le dénoncer et lui faire tort. — Voilà ce que m'a dit la Monarde, en me recommandant bien le secret, et il n'y a pas de danger que j'en parle à personne autre que vous.

— Et son nom, le sais-tu! Comment s'appelle-t-il? demanda misé Brun, respirant à peine.

— Son nom! elle a précisément oublié de me le dire, répondit Madeloun. C'est égal, je le saurai; dimanche prochain, après la messe, je resterai en arrière, tandis que vous vous en irez avec misé Marianne, et je le demanderai à la Monarde.

— Pourvu qu'elle ne répète à personne ce qu'elle t'a dit, murmura misé Brun saisie d'une mortelle inquiétude; pourvu qu'elle seule l'ait reconnu...

— Eh vite! vite! rentrons, interrompit Madeloun; voilà misé Marianne au bout de la rue. Par bonheur, elle ne distinguerait pas à dix pas de distance, un bedeau d'un archevêque.

Les deux femmes rentrèrent précipitamment. Misé Brun regagna sa chambre sans bruit et se hâta de quitter son mantelet et ses coiffes pour mettre le tablier et le bé-

guin qu'elle avait coutume de porter dans la maison, puis elle s'assit, encore toute tremblante et troublée, près de la fenêtre. Bruno Brun dormait toujours, mais sa respiration, moins bruyante et entrecoupée de légers bâillements annonçait qu'il était près de se réveiller. En effet, à peine misé Brun venait-elle de s'asseoir, qu'il cria, en secouant sa chevelure rousse et en se mettant sur son séant :

— Ma femme !

— Me voici, répondit-elle en s'approchant.

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu es rentrée ? reprit l'orfèvre.

— Un peu de temps, répondit la jeune femme, dont le front candide se couvrit de rougeur à cette espèce de mensonge.

— Il est donc tard déjà ? Mais d'où vient que je n'ai pas encore entendu ma tante ?

— Elle ne fait que de rentrer.

— Oh! oh! murmura l'orfèvre avec une expression de surprise et de mécontentement, mais sans manifester sa pensée autrement que par cette exclamation. Il y eut un long silence; la jeune femme était allée se rasseoir près de la fenêtre et regardait machinalement dehors ; Bruno Brun s'habillait lentement et procédait à sa toilette du dimanche avec les soins minutieux qu'il apportait dans tous les actes de sa vulgaire existence. Son épaisse figure, qui était habituellement comme un masque bouffi et fané, sans aucune physionomie, exprimait en ce moment sa mauvaise humeur soucieuse. Deux ou trois fois il tourna à la dérobée vers sa femme ses gros yeux clignotants, et fit en soupirant, un geste imperceptible de défiance et d'inquiétude. Lorsqu'enfin il eut passé son habit cannelle, serré

son col de mousseline et pris son tricorne sous le bras, il alla vers le lit et retira de dessous l'oreiller un objet qui, en glissant entre ses doigts, rendit un son métallique ; c'était un gros chapelet qu'il avait gardé toute la nuit au chevet de sa couchette. Misé Brun tréssaillit à ce bruit et laissa échapper une exclamation, puis elle détourna la tête avec un mouvement de surprise et d'épouvante ; mais Bruno Brun ne vit ni le geste ni l'expression de terreur qui s'était peinte tout à coup sur le visage de sa femme : il entendit seulement le faible cri qu'elle n'avait pu retenir.

— Eh bien ! qu'est-ce ? Qu'as-tu donc ? dit-il en roulant son chapelet d'une main à l'autre.

— Rien, je ne dis rien, répondit-elle en rougissant, car pour rien au monde elle ne

lui eût déclaré le motif de la frayeur qu'elle éprouvait à l'aspect de cette espèce de relique.

—Je vais à la confrérie, reprit l'orfèvre; nous avons aujourd'hui la grand'messe; ce sera long, je ne reviendrai que pour dîner.

— A midi? demanda la jeune femme.

— A midi, comme d'habitude, répondit-il; nous avons aussi vêpres et complies avant la procession.

Il descendit à ces mots; la tante Marianne l'attendait au passage.

—Eh bien! lui dit-il brusquement, vous qui répétez sans cesse qu'il ne faut pas perdre de vue les jeunes femmes, vous avez laissé Rose revenir seule à la maison.

J'avais mes raisons pour cela, et je n'ai besoin que tu me fasses la leçon, répliqua sèchement la tante Marianne; mais toi, prends

garde, je te le dis : ta femme à la tête je ne sais où, et elle ne pense à je ne sais quoi depuis hier.

— Si je ne vous avais pas écoutée, je n'aurais pas tous ces soucis ! s'écria-t-il avec une explosion de colère ; à qui la faute, si j'ai épousé Rose ? A vous et à mon père. Je ne suis pas une bête, quoique j'en aie l'air. Je savais bien que c'était un malheur d'avoir une si belle femme. Je voulais me marier avec la fille aînée de misé Magnan, une personne de trente ans qui a un visage comme tout le monde ; mais vous avez trouvé qu'elle n'était pas assez riche, et vous vous êtes entêtée pour que j'épousasse Rose, parce qu'elle avait deux mille écus de dot. Vous n'avez pas considére sa grande jeunesse, sa beauté ; l'argent vous a fait passer par-des-

sus tout. Allez, il n'y avait pas de bon sens à me faire faire ce mariage.

Pendant que l'orfèvre exposait ainsi ses étranges récriminations, la tante Marianne haussait les épaules d'un air de commisération moqueuse.

— De quoi te plains-tu ? dit-elle d'un ton goguenard, de ce que ta femme est trop belle? Ne va pas dire cela hors de la maison, on se moquerait de toi, mon neveu.

— Mais je puis bien vous le dire, à vous qui êtes la cause de mon malheur.

— De ton malheur ! Mais ne dirait-on pas que la beauté de ta femme t'a déjà donné quelque désagrément ! Je suis là pour témoigner du contraire. Jusqu'à présent nous l'avons bien gardée, et il ne t'arrivera jamais rien de fâcheux, s'il plaît à Dieu. Gouverne-la seulement d'après mes avis, comme tu as

fait jusqu'à ce jour, et je te réponds de tout.

— Je sais qu'avec les précautions qu'on prend il n'y a rien à craindre. Rose est toujours sous vos yeux, elle ne paraît pas quatre fois par an sur la porte, elle n'entre presque jamais dans la boutique, personne ne la voit; mais c'est très gênant de la garder ainsi. Quand je suis à mon établi, çà me désennuierait si elle venait avec son ouvrage à la main me tenir compagnie. Je voudrais qu'elle pût répondre aux pratiques, afin de ne pas me déranger quand je travaille...

— C'est cela! c'est cela! interrompit ironiquement la tante Marianne, mets-la au comptoir, afin que les godelureaux de la ville viennent lui lancer des œillades à travers les vitres. Montre-la pour qu'on la convoite, et tâche ensuite de la garder contre les entre-

prises de tous ces beaux galants. Moi, je ne m'en mêlerai plus.

— Si j'eusse épousé la fille de misé Magnan, personne ne l'aurait convoitée, dit Bruno Brun avec une conviction pleine de regrets; j'aurais pu la montrer sans aucun risque, nous serions deux à la boutique, et nos affaires en iraient mieux. Enfin patience! je vais à la confrérie.

— Pauvre tête! murmura la tante Marianne.

Misé Brun était encore à la place où son mari l'avait laissée. En ce moment, un jour clair pénétrait dans l'appartement, et la douce chaleur d'une belle matinée de juin attiédissait l'air qu'on y respirait. Pourtant ces influences qui réjouissent les plus humbles réduits n'égayaient point l'aspect de ce triste séjour. L'ameublement, qui était d'une

simplicité tout-à-fait bourgeoise, avait servi déjà à plusieurs générations; un ordre parfait, une propreté minutieuse, en dissimulaient la vétusté, mais ne pouvaient changer les tons rembrunis que le temps avait donné à chaque objet. La grande armoire de noyer, qui renfermait tout le linge confectionné depuis un demi-siècle par les femmes de la famille, faisait pendant au lit dont la défunte misé Brun avait filé les rideaux. Un peu plus loin, il y avait une petite table surmontée d'un miroir grand comme la main et encadré dans des baguettes d'ébène. Près de la fenêtre, à l'endroit le plus apparent, était précieusement déposée une de ces niches qui se fabriquaient dans les couvents et où l'on voyait la figure de cire de l'enfant Jésus, au milieu du plus fantastique paysage qu'il soit possible de représenter avec du papier

vert et des coquillages de toutes couleurs. Quelques chaises de paille, rangées le long des murs blanchis à la chaux, miraient leurs pieds vermoulus dans le carreau soigneusement frotté et luisant comme une glace.

Misé Brun parcourut d'un regard l'intérieur de cette chambre où elle avait déjà passé tant de jours mornes, languissants, inutiles, et tout à coup elle se sentit comme écrasée par un horrible ennui, par un sombre dégoût de tout ce qui l'environnait. Elle se prit à pleurer amèrement, car son âme était pleine d'une douleur sans consolation, sans remède. La pauvre femme n'eut pas même la pensée de se révolter contre son sort et d'essayer de s'y soustraire; elle savait qu'elle devait vivre et mourir où la volonté de Dieu l'avait mise. Son cœur se sentait soulagé par cette explosion de larmes;

mais elles n'osa s'abandonner long-temps à la triste consolation de pleurer sans contrainte. Il fallait au moins une apparence de sérénité avant de descendre pour déjeuner avec la tante Marianne. La pauvre enfant essuya ses yeux, se leva avec effort et se mit à ranger machinalement sa chambre. Alors, en s'approchant du lit elle aperçut le chapelet que Bruno Brun avait oublié en sortant. A cette vue, elle recula d'épouvante; puis, dominant cette première impression, elle se rapprocha lentement et considéra la fatale relique avec une sorte de curiosité mêlée de peur. Cet emblême pieux n'avait pourtant rien par lui-même d'étrange ou d'effrayant. C'était un rosaire de quinze dizaines, orné de médailles de laiton et de têtes de mort en miniature, comme ceux qu'on voyait dans les collections d'images saintes et de reliques

étalées à la porte des églises. Après un moment d'hésitation, misé Brun le prit d'une main tremblante, et le jeta au fond d'un tiroir qu'elle referma à double tour comme pour s'assurer que cet objet, qui lui faisait horreur ne s'offrirait plus à ses regards.

Et ce moment, la voix nasillarde de misé Marianne se fit entendre ; elle querellait Madeloun, qui lui tenait tête, selon sa coutume.

— Vous êtes la maîtresse, et moi la servante, c'est vrai, disait-elle ; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire ce que je pense. Vous avez tort de prendre tant à cœur les fautes d'autrui, puisque ce n'est pas vous qui en ferez pénitence dans ce monde ni dans l'autre. Pourquoi êtes-vous dans une si grande indignation ? parce que misé Brun a eu des distractions à l'église ? mais, de votre temps, vous aussi, je m'en souviens, sou-

vent vous regardiez en l'air, au lieu de suivre la messe dans votre livre d'heures, et votre défunte mère ne faisait pas tant de bruit pour si peu de chose : la digne femme n'allait pas parler à votre confesseur de ces misères-là. Je suis sûre que vous êtes allée trouver le père Théotiste?

— Certainement, répondit la tante Marianne; j'ai été trouver sa révérence à la sacristie, et l'ai priée de venir déjeûner : l'on a besoin de ses conseils ici.

Madeloun se hâta de dresser la table dans l'arrière boutique et de mettre le couvert avec les plus belles assiettes du buffet. La petite bourgeoisie de cette époque n'étalait aucun luxe dans son intérieur, mais elle se permettait certaines recherches modestes et jouissait de cette sorte de bien-être qui résulte infailliblement de l'ordre et de l'assi-

duité aux occupations domestiques. Six chaises de paille, un buffet et une table de noyer formaient tout l'ameublement de l'arrière-boutique, qui servait de salon à la famille de l'orfèvre. La cheminée, au-dessus de laquelle figurait, en guise de glace, un simple papier vert, avait pour unique décoration une douzaine de tasses alignées aux côtés d'un sucrier de terre jaune. Mais le linge que Madeloun étalait sur la table était d'une blancheur incomparable, et tous les ustensiles, reluisants et polis, annonçaient une propreté soigneuse. L'arrangement même du couvert décelait des habitudes plus élégantes et plus délicates que celles qu'on se serait attendu à trouver dans un si humble ménage; le fruit servi pour le déjeûner aurait été digne de figurer sur la table d'un roi; les figues verdâtres, les blonds abricots,

étaient à demi cachés dans des pampres dont les larges festons débordaient sur la nappe, et une légère corbeille d'osier contenait les galettes dorées qui devaient remplacer le pain.

Un coup presque insensible frappé à la porte, et un bruit de sandales dans le corridor qui servait de vestibule, annoncèrent l'arrivée du convive qu'on attendait.

— Mon révérend père, je vous salue très humblement, dit misé Marianne en s'empressant d'avancer une chaise.

— Que Dieu soit avec vous, ma chère sœur! répondit le moine d'un ton de bonhomie et de placide gaîté; puis, jetant un coup d'œil sur la table, il ajouta : — Vous allez encore me faire commettre un péché de gourmandise; votre café est si bon, que je m'accuse de le prendre avec trop de plaisir :

la règle nous défend ces sensualités, elle nous ordonne même de retrancher quelque chose à la nourriture nécessaire. Lorsque notre institution était dans sa première ferveur, les religieux de Saint-François ne rompaient le jeûne qu'à midi avec une soupe de racines, sans huile ni sel.

— Ce qui est bon pour la santé du corps ne nuit pas au salut de l'âme, observa sentencieusement la tante Marianne; d'ailleurs, mon père, vous ne pourriez pas supporter à la fois un jeûne rigoureux et les fatigues de votre ministère.

— C'est ce qui rassure ma conscience, dit le moine avec simplicité; pour que j'aie la force d'exhorter les pauvres condamnés et de les soutenir jusqu'à la fin, il faut que mon corps ne soit pas exténué par l'abstinence et mon esprit abattu par les macérations. Les

pratiques de dévotion n'ont de mérite devant Dieu qu'autant qu'elles ne nuisent pas aux bonnes œuvres envers le prochain.

Ces derniers mots résumaient les sentiments qui avaient dirigé la vie entière du vieux capucin. C'était une de ces âmes simples et sublimes qui accomplissent instinctivement les actes les plus rares de courage et de dévouement. Chez lui, la charité allait jusqu'à l'abnégation ; avant de faire profession, il avait donné aux pauvres tout son patrimoine, et depuis qu'ayant fait vœu de pauvreté, il ne possédait plus rien en propre et ne pouvait même avoir de l'argent pour ses aumônes, on l'avait vu, dans les temps rigoureux, donner jusqu'à ses sandales et rentrer nu-pieds au couvent.

Le père Théotiste était le confesseur de misé Brun depuis qu'elle avait atteint l'âge

de discrétion, et il avait, à ce titre, un libre accès chez l'orfèvre; c'était le seul visage étranger qu'on eût vu dans la maison, de mémoire d'homme, à ce que prétendait Madeloun. Sa présence répandait toujours le contentement dans la famille; la tante Marianne elle-même adoucissait son humeur pour le bien accueillir.

Misé Brun, entendant la voix du père Théotiste, se hâta de descendre. Le bon religieux avait déjà pris place à table; il arrêta d'un coup d'œil la tante Marianne qui allait probablement accueillir la jeune femme avec quelque sévère remontrance, et dit en désignant la place vide de l'autre côté de la table : — Dieu vous garde, ma chère fille! venez vous asseoir près de votre tante et servez le café. Je goûterai volontiers au déjeûner que la Providence m'envoie, car hier

soir je n'ai pas eu le temps de faire collation.

— Sainte Vierge ! vous n'avez rien mangé depuis hier ? s'écria la tante Marianne ; ainsi, mon père, si je ne vous eusse point prié de venir prendre une tasse de café en passant devant notre porte. vous n'auriez pas déjeûné ?

— Je serais allé, à midi, manger la soupe du couvent, répondit-il ; certainement ce n'était pas une grande privation d'attendre jusqu'à cette heure-là. Combien de pauvres gens ont supporté de plus longs jeûnes quand le pain manquait chez eux ! J'ai vu, pendant les mauvais hivers, des familles qui passaient tout un jour avec quelques poignées de féveroles.

— Béni soit Dieu qui nous a donné le nécessaire ! dit Misé Brun les larmes aux yeux.

Après le déjeûner, misé Marianne se retira sur un signe du père Théotiste, qui demeura seul avec la jeune femme.

— Ma fille, dit-il en souriant d'un air de reproche indulgent, j'ai prié Dieu pour vous en disant ma messe, car je voyais bien que vous oubliyez vous-même de vous recommander à lui. Ce matin, vous avez péché par omission, mon enfant.

— Il est vrai, mon père, répondit-elle avec humilité; mais je me repens de ma faute et je tâcherai de n'y plus retomber.

— C'est bien, ma fille, les bonnes résolutions sont aussi agréables à Dieu que les bonnes actions. Il faudra dire à votre tante Marianne que vous êtes fâchée du scandale que vous lui avez donné involontairement, et l'assurer que vous vous conduirez toujours d'après ses bons exemples. C'est bien là votre pensée, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, mon père, répondit-elle en hésitant : mais je tâcherai de penser au fond du cœur ce que vous voulez que je dise à ma tante Marianne.

Le vieux moine secoua sa tête chauve et se prit à réfléchir ; puis il dit en regardant fixement misé Brun : — Ma chère fille, quand vous êtes venue me demander l'absolution aux dernières fêtes de Pâques, vous m'avez avoué vos péchés, mais vous ne m'avez pas confié vos chagrins ; vous ne vous trouvez pas heureuse dans la famille où vous êtes entrée ?

Pour toute réponse, la pauvre femme se prit à pleurer.

— Ma chère fille, parlez-moi de vos peines, reprit le moine avec onction ; à qui devrez-vous les confier, si ce n'est à moi, votre directeur, votre père spirituel ? Dites-moi tout

ce qui vous pèse sur le cœur : que s'est-il passé céans dont vous ayez sujet de vous affliger? Est-ce l'humeur de votre tante Marianne qui vous rend malheureuse?

— Non mon père, j'y suis accoutumée, répondit-elle avec une naïve résignation.

Le père Théotiste demeura pensif un moment, puis il reprit en suivant tout haut le fil de ses idées : — Votre mari est un homme de bien, et je suis sûr qu'il n'a jamais manqué aux sentiments qu'il vous doit. Je sais que son caractère est mélancolique et taciturne; mais votre humeur agréable, votre douceur, pourront changer son naturel. Ayez pour lui une grande soumission, une bonne volonté continuelle, témoignez-lui en toute occasion que vous désirez par dessus tout son approbation, et que son bonheur est le

but unique de vos soins ; aimez-le enfin, c'est votre devoir.

— Oh ! mon père ! murmura misé Brun en cachant son visage dans ses mains avec un geste de répulsion et de douleur qui dévoila sa pensée et éclaira le père Théotiste mieux que l'aveu le plus sincère.

— Ma fille, s'écria-t-il, au nom de votre tranquillité, de votre bonheur, de votre salut éternel, achevez de me faire connaître l'état de votre âme, dites-moi quels sont vos sentiments envers votre mari.

— Quand je le vois, j'ai peur, répondit-elle à voix basse.

— Vous êtes une enfant, dit le moine un peu rassuré. Eh ! quelle crainte peut vous inspirer un homme paisible et débonnaire comme Bruno Brun ? S'est-il jamais livré devant vous au moindre emportement ? Vous

a-t-il seulement parlé d'une façon sévère?

— Non, mon père, non, se hâta de répondre la jeune femme.

— Eh bien! alors, d'où vient qu'il vous fait peur? Parce qu'il est un peu roux et que vous vous rappelez le proverbe : « Méfie-toi du chien blanc, du chat noir et de l'homme rouge, » dit le moine d'un ton de moquerie.

— Ce n'est pas cela, murmura misé Brun.

— Allons, ma fille, achevez, reprit le père Théotiste avec une insistance affectueuse et pleine de patience; je ne vous quitterai que quand vous m'aurez déclaré toute votre pensée.

— Mon père, je vais vous avouer la vérité, dit-elle avec effort; peut-être croirez-vous que je suis folle... Moi-même par mo-

ments je ne me comprends pas..... il me semble que j'ai une maladie d'esprit.

— C'est possible, nous la guérirons. Continuez, mon enfant.

— Oh! mon père, comment vous exprimer toutes ces angoisses?... Pendant le jour, j'ai l'esprit tranquille : les visions qui troublent mon imagination s'effacent, j'éprouve un grand soulagement; mais quand le soir vient, quand je me trouve seule avec mon mari et que je le vois à la clarté de cette petite lampe qui le rend encore plus blême... alors...

Elle s'arrêta comme épouvantée à ce souvenir et passa son mouchoir sur ses lèvres tremblantes.

— Eh bien! alors? demanda le bon moine avec anxiété.

— Alors il me semble voir un fantôme ha-

billé en pénitent bleu... l'échafaud... le supplicié dans sa bière... et j'ai peur...

Le père Théotiste comprit sur-le-champ le motif de cette terreur puérile, mais vraie et profonde, qui frappait l'esprit de la jeune femme. Au lieu de blâmer avec sévérité sa faiblesse ou de la prendre en dérision, il lui dit doucement :

— Vous avez peur de votre mari parce qu'il est de la confrérie des pénitents bleus, et que vous vous le figurez avec sa cagoule et son grand chapelet à la ceinture.

Elle fit un signe affirmatif et reprit d'une voix altérée :

— La nuit dernière, il s'est endormi avec son chapelet sous l'oreiller... Ce matin, il l'a oublié, et je l'ai vu..... Il y avait des taches comme des gouttes de sang desséché.

— Ceci est une pure imagination, mon

enfant, dit le père Théotiste; vous pouvez vous en convaincre en y regardant de nouveau. Maintenant, raisonnez un peu, je vous prie, sur les choses que vous venez de m'avouer. Quoi! vous ressentez à l'aspect de votre mari des mouvements de crainte, presque d'horreur, parcequ'il accomplit une bonne œuvre, parce qu'après avoir enseveli les pauvres suppliciés, il aide à leur donner une sépulture chrétienne et se joint aux prières qu'on fait pour le repos de leur âme! mais moi aussi je devrais vous faire peur, car je les accompagne à l'échafaud, je les exhorte sur la roue, et je reçois dans mes bras leurs corps sanglants et défigurés.

— Ah! mon père, je le sais, et pourtant je n'éprouve à votre aspect aucun effroi; votre présence est, au contraire, toute ma consolation.

— Vous comprenez donc bien, mon enfant, que ceci est une faiblesse, une infirmité d'esprit dont vous guérirez bientôt, j'en suis certain. D'abord, ma fille, quand vous sentirez ces vaines frayeurs, ces défaillances de votre raison, il faudra prier Dieu mentalement; ensuite, je vous recommande de faire, chaque soir, quelque lecture pieuse, à laquelle vous appliquerez toute votre attention; mais ce que je vous ordonne par-dessus tout, c'est de réprimer soigneusement toutes les marques qui pourraient éclairer votre mari sur la terreur et l'éloignement qu'il vous inspire : il y a des cas où l'on pèche mortellement en manifestant la vérité.

Misé Brun inclina la tête en signe de soumission.

— Ainsi donc c'étaient toutes ces pensées

qui vous troublaient ce matin? poursuivit le père Théotiste en souriant, c'étaient ces visions qui vous jetaient dans les distractions que vous reproche votre tante Marianne?

Le front pâle de misé Brun devint d'un rose vif à cette question; après un moment d'hésitation et de silence, elle répondit avec sincérité ;

— Non, mon père.

— Ah! fit le moine en hochant la tête d'un air surpris, vous avez un autre sujet d'inquiétude et de trouble?

— Mon père, dit-elle d'une voix temblante, c'est en confession que je devrais vous répondre.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas soulager sur l'heure votre cœur? observa-t-il, de plus en plus étonné; vous viendrez demain au confessionnal pour me demander l'abso-

lution ; mais, aujourd'hui, pourquoi ne me parleriez-vous pas comme à votre ami et père en Dieu ? Vous baissez la vue et n'osez me répondre... Oh ! ma fille, vous avez donc quelque chose à vous reprocher ? vous n'êtes donc pas tout à fait innocente de votre malheur !

Misé Brun, pour toute réponse, baissa la tête d'un air confus et désespéré.

Le père Théotiste demeura un moment comme confondu de cet aveu tacite : non-seulement il n'était jamais entré dans sa pensée que la jeune femme eût failli, mais encore il lui semblait matériellement impossible qu'elle eût été induite en tentation ; tant il la savait étroitement surveillée et gardée.

— Ma fille, dit-il enfin avec cet accent plein d'onction et de miséricorde qui touchait même les plus grands criminels ; ma fille, je

suis ici non pour épouvanter votre conscience, mais pour consoler et fortifier votre âme : de quelle mauvaise action vous êtes-vous rendue coupable ?

Elle joignit les mains, et, rassemblant toutes ses forces, elle dit à voix basse :

— Mon père, j'ai grièvement péché par pensée...

— Par pensée seulement, murmura le bon moine d'un air indulgent et soulagé ; achevez, ma fille.

Alors misé Brun raconta d'une voix entrecoupée et souvent arrêtée par ses pleurs, sa rencontre avec l'étranger, et l'impression que cet homme laissa d'abord dans son âme, comment elle l'avait revu la veille, ses angoisses pendant la dernière nuit ; enfin elle avoua l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec lui dans le cloître. Exaltée par ses souvenirs,

émue par l'analyse de ses propres impressions, elle trouva pour peindre la situation de son âme, des accents, des paroles qui durent résonner étrangement dans cette austère demeure, où jamais peut-être le mot d'amour n'avait été prononcé. Le père Théotiste l'écoutait consterné et stupéfait. Le digne homme, habitué à sonder la conscience des plus déterminés scélérats, à recevoir les confessions les plus effroyables, était d'ailleurs d'une singulière innocence d'esprit. Certaines questions dépassaient sa compétence; il ne concevait rien à toute cette métaphysique des passions que la jeune femme lui dévoilait à sa manière, et se trouvait fort embarrassé pour y répondre. Il avait bien confessé dans sa vie quelques dévotes; mais aucune ne lui avait découvert les secrets abîmes que renferme le cœur des femmes, et c'était la

première fois que sa vue plongeait dans ces profondeurs inconnues que nul regard humain n'explora jamais entièrement. Lorsque sa jeune pénitente eut achevé ses aveux, il n'essaya pas de raisonner sur la faute qu'elle avait commise et dont il n'apercevait pas toute l'étendue, il se contenta de lui dire :

— Dieu soit loué ! ma chère enfant, il n'y a pas grand mal dans tout ce que vous venez de me raconter, ce sont des rêveries qui vous ont troublé l'esprit, voilà tout. Dorénavant ne vous laissez plus aller à ces mauvaises pensées ; travaillez, et priez Dieu pour vous en distraire. Quand vous serez hors du logis, ne vous éloignez pas un seul moment de votre tante Marianne. Si, par malheur, vous trouviez encore une fois cet homme sur votre chemin, passez sans le regarder, et faites une oraison mentale à votre

sainte patronne et à votre saint ange gardien, pour qu'ils veillent sur vous en ce moment de tentation et de péril.

Ces paroles calmèrent à demi la jeune femme; les scrupules de sa conscience s'apaisèrent; elle n'éprouva plus que l'abattement, l'amère tristesse, qui succèdent aux violentes secousses de l'âme. Par une étrange conséquence de ses nouvelles impressions, cette journée de trouble et d'angoisses lui paraissait moins longue que ses journées les plus sereines.

On observait rigoureusement le premier commandement de l'église dans la maison de Bruno Brun, et pour rien au monde personne n'y eût fait œuvre de ses mains les dimanches et fêtes. Pendant ces heures d'oisiveté forcée, misé Brun séchait ordinairement d'ennui et de langueur. Assise à sa place

accoutumée près de la fenêtre, elle se balançait sur sa chaise, les bras croisés, et les yeux tournés vers la petite cour. De ce côté, elle avait en perspective une grande muraille sombre qui interceptait l'air et la lumière, et, si ses regards se reportaient sur l'intérieur de la salle, ils rencontraient le profil anguleux de misé Marianne, laquelle, installée dans sa chaise à bras devant l'autre fenêtre et un livre ouvert sur ses genoux, lisait du bout des lèvres et avec un chuchottement monotone des prières qu'elle savait par cœur depuis quarante ans. L'après-midi s'écoulait ainsi. Après vêpres, l'orfèvre venait rompre ce tête-à-tête. Pour passer le temps jusqu'à l'heure du souper, il tirait de l'armoire un vieux jeu de cartes, et jouait au piquet avec misé Marianne. Depuis trois ans, la jeune femme assistait chaque dimanche à cette

partie ; accoudée au coin de la table, elle suivait avec le plus profond ennui les combinaisons monotones du jeu, et marquait machinalement les points que faisait son mari. Ce jour-là, assise près des deux joueurs, dans son attitude ordinaire, elle se sentait des envies de pleurer qui l'étouffaient, mais elle ne s'ennuyait plus.

Lorsque le soir vint, elle se rappela les recommandations du père Théotiste, et, voulant y obéir scrupuleusement, elle demanda un livre à la tante Marianne. La vieille fille choisit entre les cinq ou six volumes qui composaient sa bibliothèque, et lui remit un petit livre dont elle n'avait pas l'air de faire grand cas, car la couverture, toute neuve, annonçait qu'elle le lisait rarement. Comme de coutume, Bruno Brun monta de bonne heure, avec sa femme, pour se coucher.

Quand il eut fermé la porte de sa chambre, il posa sa lampe sur le prie-Dieu, quitta silencieusement ses habits et se mit à genoux pour dire ses prières. C'était le moment où misé Brun ne pouvait le regarder sans effroi. En effet, il y avait réellement quelque chose de sinistre dans le visage de ce pauvre homme, quand on le voyait ainsi à la blême lueur de la lampe. Ses gros yeux transparents étaient d'une fixité étrange, et l'immobilité de sa physionomie, la blancheur inanimée de son teint lui donnaient un aspect funèbre. Mais cette fois misé Brun le considéra sans le moindre saisissement; elle remarqua seulement qu'il était fort laid de profil, et qu'il avait une façon d'arranger ses cheveux tout-à-fait ridicule. Les puériles frayeurs auxquelles elle était en proie naguère venaient de s'évanouir à jamais sous l'influence d'autres

impressions plus violentes et plus profondes ; l'inquiétude, l'agitation, les troubles du cœur, avaient tout à coup chassé les fantômes de l'imagination.

La jeune femme s'assit à côté du prie-Dieu, et ouvrit le volume que lui avait prêté misé Marianne. C'était l'homélie sur le L^{e} psaume et le recueil de prières composé par le père Calabre. L'amour divin emprunte dans ce livre les formules passionnées de l'amour profane ; c'est l'élan d'une âme tendre et exaltée vers l'idéal qu'elle implore et cherche sans cesse ; c'est la prière ardente et continuelle qu'elle adresse à l'objet de toutes ses espérances et de tous ses vœux. Ces accents retentirent jusqu'au fond du cœur de misé Brun ; elle apprit dans le livre mystique du pieux oratorien un langage qui rendait ses propres impressions, et dont chaque mot

éclairait son esprit comme un trait de flamme. Cette lecture lui ouvrit subitement tout un monde d'idées et de nouvelles émotions et développa tout à coup en elle les plus belles et les plus dangereuses facultés.

Misé Brun était un de ces êtres que la nature créa dans un jour de munificence, et auxquels elle prodigue ses plus rares et ses plus redoutables dons, un cœur naïf et tendre, une imagination puissante, l'instinct des nobles choses, l'aptitude aux délicates jouissances de l'esprit, et, par-dessus tout, des passions fougueuses et un besoin effréné d'émotions. Une telle organisation, placée dans des conditions favorables à son développement, serait sortie à coup sûr des sentiers ordinaires de la vie ; une telle femme, élevée dans un certain monde, aurait eu probablement une orageuse destinée ; mais le sort

semblait avoir garanti misé Brun contre ses propres penchants, en la faisant naître dans une condition obscure et en la renfermant dans le cercle étroit de la vie bourgeoise. La plus humble éducation avait comprimé l'essor de son intelligence et refoulé ses instincts. L'air et le soleil avaient manqué à cette splendide fleur : elle s'était épanouie dans l'ombre avec des couleurs moins brillantes, de plus faibles parfums ; mais l'obscurité même où elle végétait l'avait préservée, et elle ne s'était pas flétrie aux orages d'une autre atmosphère. Il y avait dans l'âme de misé Brun comme un trésor lentement amassé de tendresse, de dévouement et d'amour qu'elle n'avait pu déverser sur personne, car elle était au berceau quand son père mourut, et elle se souvenait à peine de sa pauvre mère, qui, sur le lit de mort, l'avait recommandée

aux soins et à la vigilance du vieux Brun, lequel devint son tuteur, et, quelques années plus tard, son beau-père.

L'orfèvre dormait depuis longtemps, et minuit était près de sonner lorsque misé Brun ferma le livre ou elle avait trouvé un enseignement que le père Calabre ne soupçonna jamais y avoir mis. Elle se coucha pensive, préoccupée d'un souvenir qu'elle s'efforçait en vain de repousser, et le jour n'était pas loin lorsque le sommeil interrompit enfin ses rêves et ses vagues méditations.

III.

Le dimanche suivant, en sortant de l'église après la première messe, misé Brun s'aperçut avec une involontaire et secrète joie que, tandis qu'elle s'en allait avec la tante Marianne par la grande porte, Madeloun avait furtive-

ment disparu du côté du cloître. C'était évidemment pour interroger la mendiante et savoir le nom de l'étranger que la curieuse servante se hasardait ainsi à prendre, sans permission, un autre chemin et à tromper la surveillance de sa redoutable maîtresse. La jeune femme, tâchant de dissimuler le trouble extrême où la jetait cette démarche, ralentit le pas afin de donner à Madeloun le temps d'interroger la Monarde ; elle chemina cette fois plus posément que misé Marianne, laquelle, étonnée de son allure nonchalante, l'observait sournoisement. La vieille fille n'avait pas le physique de son rôle d'Argus : loin d'être pourvue des cent yeux du gardien de la blonde Io, elle n'en avait pas même deux bons à son service ; mais son esprit défiant et rusé suppléait au sens qui lui manquait et lui donnait une seconde vue plus

perçante et plus nette que celle de l'aigle ou du lynx, car elle pénétrait avec une effrayante lucidité les replis occultes de la pensée humaine. Elle reconnut à de légers indices, à d'imperceptibles symptômes, que misé Brun n'était pas dans une situation d'esprit ordinaire, et qu'il se passait autour d'elle des choses dont elle ne pouvait se rendre compte. A moitié chemin elle s'arrêta brusquement et posa la main sur le bras de sa nièce comme pour se soutenir, mais c'était en réalité afin de constater le trouble et l'émotion de la jeune femme.

— Que vous est-il arrivé? dit-elle en la regardant en face; qu'avez-vous donc? la respiration vous manque, vous tremblez, vous êtes toute pâle, et je crois, Dieu me pardonne, que le cœur vous bat. A présent, voilà comme une flamme qui vous monte au visage. Qu'est-ce que cela signifie?

Misé Brun, surprise et déconcertée, rougit davantage encore, en balbutiant quelques mots d'excuse et de dénégation.

— C'est bon, je sais à quoi m'en tenir, interrompit la malicieuse vieille en pinçant les lèvres; j'y vois clair malgré mes mauvais yeux, et je vais vous dire mon idée en deux mots : le grand air ne vous vaut rien; la tête vous tourne quand vous êtes dans la rue; vous auriez besoin de passer six mois sans mettre le pied hors de la maison.

Cependant Madeloun ne reparaissait pas, et misé Marianne s'aperçut enfin de son absence. Distraite alors par cet incident, elle poursuivit son chemin en grommelant contre la servante, et en secouant le bras de sa nièce pour l'obliger à presser le pas. Les deux femmes rentraient au logis lorsque Madeloun les rejoignit tout effarée.

— Bonne misé Marianne, ne me querellez pas, s'écria-t-elle en se plaçant intrépidement en face de la vieille fille ; je ne suis pas en faute...

— Je ne me sens pas d'humeur à écouter vos excuses, interrompit la tante Marianne avec une sourde défiance et en regardant la servante de travers.

— Sainte Vierge, laissez-moi donc achever ! s'écria Madeloun en levant les mains au ciel ; vous allez voir si je pouvais faire autrement que de m'arrêter un petit quart d'heure derrière vous. Tantôt je m'en allais par la petite porte afin de donner en passant deux liards à la Monarde. Elle n'était pas à sa place ordinaire. Je m'étonne, je m'informe au premier venu qui me répond : — D'où sortez-vous donc que vous ne savez pas une chose dont on parle dans toute la ville ? Le soir de

la Fête-Dieu, au moment de fermer l'église, le bedeau, en faisant sa ronde, a trouvé la Monarde raide morte à l'entrée du cloître.

— Morte! comment? s'écria misé Brun.

— Morte d'un coup de couteau; celui qui l'a tuée avait la main sûre; elle n'a pas jeté un cri; personne n'a rien entendu ni rien vu. Seulement le bedeau s'est rappelé que vers la tombée de la nuit il avait aperçu deux hommes rôdant autour du cloître. Certainement ils guettaient la Monarde, et attendaient le moment où tout le monde serait sorti de l'église pour venir à bout de leur mauvais dessein.

— C'est bien extraordinaire, observa froidement misé Marianne; pourquoi des voleurs se seraient-ils attaqués à cette mendiante? Il n'y avait rien à prendre sous ses guenilles.

— Qui sait? reprit Madeloun en regardant sa jeune maîtresse; la Monarde recevait parfois de grosses aumônes. Elle avait peut-être au fond de ses poches rapiécées quelques louis d'or que ces malfaiteurs auront vu reluire de loin. Mon idée est qu'on l'a assassinée pour lui prendre son argent.

— Et les meurtriers sont-ils arrêtés?

— Non, par malheur; la terreur est dans le quartier: il y a des gens qui disent que la Monarde a été assassinée par des hommes de la bande de Gaspard de Besse.

Misé Brun écoutait ces détails avec un muet saisissement. Son esprit était frappé des circonstances qui avaient accompagné ce sinistre évènement; elle éprouvait une sorte de remords en songeant que c'étaient les fatales largesses de l'étranger qui avaient causé la déplorable fin de la Monarde. Dans

l'après-midi, Madeloun, se trouvant seule avec elle un moment, lui dit à voix basse :

— Certainement ces bandits ont tué la Monarde pour avoir son argent : figurez-vous qu'on n'a trouvé dans ses poches que quelques rouges liards ; pourtant vous et moi nous savons bien qu'il y avait six beaux louis d'or.

— Mais qu'est-ce qui prouve qu'elle les eût gardés sur elle? observa miséBrun, peut-être les avait-elle mis dans quelque cachette où il sera impossible de les retrouver.

— Non pas, j'en suis certaine, répondit Madeloun ; la pauvre femme n'avait manié de sa vie un louis d'or ni possédé seulement trois écus. Quand je lui mis dans la main cette belle monnaie que vous savez, elle la regarda d'un œil ravi, ensuite elle la cacha au fond d'une de ses poches en me disant : — Çà restera là nuit et jour. — Apparemment

quelqu'un de ces traîne-potences qui rôdent jusque dans les églises avec l'espoir de faire un mauvais coup, était derrière nous quand nous nous sommes arrêtées dans le cloître le jour de la Fête-Dieu. Si l'on osait parler, tout cela s'éclaircirait peut-être.

— Non, non, taisons-nous, interrompit la jeune femme effrayée; nous ne pouvons rien dire, rien.

— Je le sais bien, Seigneur mon Dieu! Aussi, j'ai retenu ma langue ce matin, et je puis dire n'avoir ouvert la bouche que pour faire parler les autres. Cela m'a assez bien réussi : en me faisant raconter de fil en aiguille tout ce qu'on savait de la Monarde, j'ai appris une chose que nous courions risque d'ignorer toujours.

A ces mots, prononcés par Madeloun d'un ton important et mystérieux, misé Brun re-

leva la tête avec un tressaillement intérieur; mais, réprimant aussitôt son émotion, elle dit en affectant une curiosité indifférente :

— Qu'est-ce donc que nous courions risque d'ignorer ?

— Ce que j'avais justement oublié de demander à la pauvre Monarde, ce qu'elle ne peut plus me dire à présent, le nom de ce brave monsieur.

— Son nom! s'écria misé Brun; eh! qui a pu te l'apprendre?

— Personne : je l'ai deviné, répondit Madeloun d'un air de pénétration triomphante; la Monarde ne m'avait-elle pas dit, l'autre jour, qu'elle l'avait vu enfant, et que son père était seigneur de l'endroit où elle est née? Or, cet endroit s'appelle Galtières.

— C'est-là son nom! murmura misé Brun avec une émotion inexprimable:

— Je vois d'ici l'endroit en question, continua Madeloun, qui, ayant, quelque trente ans auparavant, suivi le vieux Brun quand il allait vendre son orfévrerie dans les foires importantes du pays, se vantait d'avoir une grande connaissance de la géographie locale ; Galtières est un gros bourg près des bords du Var, sur la frontière du comté de Nice.

— Monsieur de Galtières !.. dit misé Brun en articulant avec un accent ineffable de tendresse et de joie ce mot, qui, pour la première fois, venait de s'échapper de ses lèvres et de résonner dans son cœur ; mais, se repentant presque aussitôt de ce mouvement involontaire, elle imposa silence à Madeloun, en lui montrant du doigt la tante Marianne, dont la maigre silhouette se dessinait derrière le vitrage de la fenêtre ; et, pour échapper à la tentation de poursuivre ce dange-

reux sujet d'entretien, elle alla courageusement trouver la vieille fille, qui arrosait les plantes chétives semées autour du puits.

A dater de cette époque, misé Brun eut deux existences distinctes : l'une, monotone, immobile et toute machinale; l'autre, troublée, violente, pleine de larmes, d'amères douleurs et de mélancoliques félicités. Le monde extérieur n'avait sur elle aucune action; elle était absorbée entièrement dans cette vie intérieure, dont les agitations ne se manifestaient chez elle par aucun signe visible. Elle parcourait, sans s'en apercevoir, le cercle étroit des occupations domestiques, et se soumettait, avec la plus inaltérable patience, à l'autorité tracassière de la tante Marianne. Dès le matin, elle prenait sa quenouille, et, s'asseyant devant l'étroite fenêtre, elle filait pour augmenter le beau linge enfermé dans

ses armoires, véritable trésor de ménagère, amassé laborieusement, et auquel elle devait contribuer pour sa part. Les vitres opaques laissaient tomber sur sa tête inclinée un rayon terne et affaibli qui s'éteignait graduellement et ne pénétrait pas jusqu'au fond de l'arrière-boutique, dans laquelle, même en plein midi, régnait une demi-obscurité. La jeune femme, assise sur un siége élevé, le corps penché légèrement et ses petits pieds posés sur un tabouret de paille, tournait du matin au soir ses fuseaux avec une activité machinale. Quiconque l'eût vue ainsi, avec sa quenouille chargée d'un chanvre fin et blond, les yeux baissés sur le fil léger qui s'allongeait sous ses doigts transparents, l'eût volontiers prise pour la sainte bergère, la blanche fileuse, patronne de Paris. Raide sur sa chaise devant l'autre

fenêtre et son tricot à la main, misé Marianne faisait pendant à cette douce et ravissante figure. Par intervalles, les deux femmes échangeaient une phrase banale : il n'y avait entre elles aucun échange d'idées possible pour défrayer la conversation, qui se réduisait à quelque remarque profonde de la vieille fille sur la pluie et le beau temps, ou sur la manière dont Madeloun avait conduit la dernière lessive. L'orfèvre n'interrompait guère ce tête-à-tête par sa présence : il passait sa journée entière dans sa boutique, à attendre les chalands, qui ne se présentaient pas en foule.

Misé Brun s'était tout à coup habituée à la figure et à la manière d'être de son mari, ou, pour mieux dire, elle n'y prenait plus garde. Bruno Brun avait une de ces organisations flegmatiques et sombres aux-

quelles plaisent les lugubres émotions. Naturellement silencieux et triste, il ne parlait volontiers que des choses qui agissaient sur sa lourde imagination, et les bonnes œuvres de la confrérie des pénitents bleus étaient pour lui un sujet d'entretien inépuisable. Il n'y avait pourtant ni cruauté dans ses instincts ni méchanceté dans son caractère : c'était tout simplement un besoin d'émotion qu'il satisfaisait à sa manière et avec des intentions tout à fait charitables et pieuses. La jeune femme, qui avait si longtemps entendu ses sinistres récits avec un invincible sentiment de dégoût et d'horreur, les écoutait maintenant sans frayeur comme sans intérêt. Le soir, après souper, lorsque l'orfêvre, accoudé sur la table, discourait avec misé Marianne de potence et d'enterrement, la jeune femme allait vers la fenêtre et avançait la tête pour

regarder le ciel. En contemplant de l'étroit espace où elle était enfermée cette immensité, ces splendeurs éternelles, elle se prenait à rêver et souvent à pleurer. Parfois, — c'étaient ses moments de félicité, — elle s'asseyait à la fenêtre, le front penché sur sa main, et respirait avec amour le parfum de quelques fleurs précieusement arrangées dans une tasse de faïence ; elle effleurait de ses lèvres fraîches et pures le calice empourpré des roses, les pâles jasmins, et caressait de son souffle leurs pétales embaumés. Ordinairement, de longues heures d'abattement et de douloureux ennui succédaient à ces moments d'ivresse mélancolique, et la jeune femme succombait à un accablement intérieur plus mortel que les douleurs violentes de l'âme. Par moment aussi, les idées religieuses reprenaient sur elle leur empire.

Alors, elle se tournait vers Dieu d'un cœur fervent et repenti, en formant contre elle-même des résolutions qu'elle n'avait jamai la force de tenir.

Le père Théotiste visitait souvent la famille ; lorsqu'il se trouvait seul avec misé Brun, il n'essayait pas de l'interroger sur la situation de son âme, il se bornait à lui demander compte de ses actions, et quand la jeune femme lui avait répondu que son temps s'était passé à travailler et à prier Dieu, sans sortir du logis, il lui disait avec satisfaction :

— C'est bien ; continuez ainsi, ma chère fille, et souvenez-vous que Dieu garde du péché celle qui se garde de l'occasion.

— Qu'il me préserve de l'offenser involontairement par de mauvaises pensées ! disait misé Brun d'une voix triste et timide.

Alors le père Théotiste hochait la tête d'un

air de reproche indulgent, et répondait avec la simplicité d'une âme qui n'avait jamais nourri aucun coupable désir ni éprouvé les secrètes ardeurs d'une passion défendue :

— Ma fille, on pêche non pas contre Dieu, mais contre soi-même, quand on s'abandonne à des scrupules exagérés et qu'on se tourmente de fautes imaginaires.

Une fois cependant, misé Brun, effrayée des passions emportées et rebelles qu'elle sentait gronder dans son cœur, supplia le père Théotiste de l'entendre en confession.

— Mon père, dit-elle en versant des larmes de honte et de douleur, il faut que Dieu m'ait abandonnée ; j'ai perdu le discernement du bien et du mal. Non-seulement je n'ai plus la force de résister, mais je ne me sens même plus la volonté de vaincre mes mauvais penchants. Mon âme est saisie du

dégoût de toutes les choses qu'il faut aimer et respecter. Je ne puis plus prier Dieu, et mon esprit s'égare dans des pensées qui devraient me faire horreur.

— C'est-à-dire que vous vous laissez aller à ces rêveries dont vous m'avez déjà parlé ? dit doucement le vieux moine ; eh bien ! voyons, ma fille, vers quel but êtes-vous entraînée malgré vous ? Quel est le secret désir que vous vous reprochez ?

— Mon père, répondit-elle à voix basse, une horrible tentation m'assiége nuit et jour ; je voudrais sortir d'ici... revoir cet homme, et, si je le revoyais, ce serait fini, je le suivrais.

— Non, ma fille, vous ne le suivriez pas, dit le père Théotiste avec une énergie mêlée d'onction ; non, vous ne tomberiez pas ainsi dans les derniers abîmes de l'infamie et du

péché. Vous ne voudriez pas, pour satisfaire votre passion, renoncer à ce beau titre d'honnête femme qui accompagne votre nom, et auquel personne dans votre famille n'a jamais failli. Vous songeriez à votre mère, qui vous garde une place à son côté dans le ciel, et dont le regard vous suit sur la terre ; vous vous souviendriez des exemples qu'elle vous a laissés, et vous seriez sauvée.

Ces paroles firent une grande impression sur misé Brun ; elles raffermirent son âme et tranquillisèrent son esprit ; il lui sembla qu'en effet elle pouvait souffrir et mourir, mais non se déshonorer en ce monde et renoncer à son salut dans l'autre. Peu à peu les violences de son cœur s'apaisèrent ; elle tomba dans un état de langueur et de mélancolie auquel une tranquillité résignée aurait peut-être succédé pour toujours, si de nouveaux

incidents n'étaient venus troubler le repos matériel de sa vie et rompre les calmes habitudes dans lesquelles l'activité de son caractère, l'ardeur de son imagination et la sensibilité de son âme s'éteignaient lentement.

IV.

Deux mois environ s'étaient écoulés, on était à la fin de septembre, époque des vacances du Parlement et de l'Université. La noblesse de robe était dans ses terres, la haute bourgeoisie habitait ses maisons de

campagne, et les étudiants des trois facultés se délassaient aussi, aux champs, des travaux de l'année scolaire. La ville d'Aix, à peu près déserte, attendait dans une morne inaction que novembre lui ramenât sa magistrature, ses riches bourgeois et la jeunesse tout à la fois studieuse et turbulente qui fréquentait ses écoles. Aussi le jour de la rentrée du parlement était-il vivement désiré par les gens de boutique et les petits bourgeois que les hautes classes faisaient vivre, et dont l'industrie chômait pendant les vacances.

Pendant cette morte saison, le vieux Brun qui, depuis le mariage de son fils, n'était pas retourné à la ville, entra inopinément, un matin, dans la boutique de Bruno Brun. C'était un petit vieillard sec et sentencieux, fort pénétré de la bonne renommée qu'il

avait acquise par soixante ans d'une vie exemplaire et d'une irréprochable probité. Intelligent, laborieux et doué de l'esprit d'ordre qui répare les mauvaises affaires et fait fructifier les bonnes ; il avait nourri et élevé une famille nombreuse, dont le dernier enfant, qui était Bruno Brun, avait survécu seul, et, après avoir amassé un petit bien qui suffisait à le faire vivre, il s'était retiré, laissant son fils en voie de prospérité et lui abandonnant tout à fait la direction du commerce d'orfèvrerie que la famille Brun exploitait depuis quatre générations.

— Eh bien ! Bruno, dit le vieillard après avoir embrassé sa sœur et sa belle-fille, serré la main de son fils et reçu l'accolade de Madeloun, eh bien ! comment vont les affaires ?

— Tout doucement, mon père, répondit

l'orfèvre ; on ne vend rien pour le moment.

— Çà ne m'étonne pas ; depuis le jour de Saint Lazare jusqu'à celui de la rentrée du parlement, on pourrait fermer boutique ; mais après la messe du Saint-Esprit les bénéfices recommencent. En attendant, on se contente des petits profits. Gagnes-tu quelque chose sur la fonte des galons?

— Je n'en sais rien, mon père; je verrai à la fin de l'année, répondit tranquillement Bruno Brun.

Le vieil orfèvre fit un geste de mécontentement à ce mot, et, se levant en silence, il alla dans la boutique où son fils le suivit. Madeloun qui, pour le moment gardait le comptoir, revint trouver les deux femmes dans l'arrière-boutique.

— Bonne sainte Vierge ! dit-elle, mon maître a ouvert le coffre de la belle orfè-

vrerie, le tiroir des montres, l'armoire des ornements d'église, et il n'a pas l'air content.

— Depuis trois ans, Bruno n'a point fait d'inventaire, dit Misé Marianne; je ne suis pas fâchée que son père mette ordre à cela.

Un moment après le vieux Bruno rentra dans l'arrière-boutique, le visage pâle et bouleversé; l'orfèvre le suivait tout tremblant.

— Je te dis que je n'ai pas besoin de visiter tes livres pour voir où en sont tes affaires, dit le vieillard en s'asseyant. Madeloun, va pousser le loquet de la boutique et reste au comptoir. — Ma sœur, ma fille, ajouta-t-il en se tournant vers les deux femmes qui le regardaient d'un air effrayé, il faut que vous sachiez la vérité : les affaires

de Bruno, qui sont aussi les vôtres vont mal. Il n'y a pas trois cents livres chez lui, et du 1er au 15 du mois prochain il doit payer près de deux mille livres.

— Je ferai d'autres billets, dit l'orfèvre; j'ai du crédit...

— Par les cornes du diable, voilà une grande idée! interrompit le vieux Brun, hors de lui à ce mot : c'est de l'argent qu'il faut faire, et non pas des billets, de l'argent! entends-tu bien?

— Oui, mon père; mais pour cela il faut vendre, et, à moins que j'aille trouver les juifs...

—Tais-toi, interrompit encore le vieillard, tais-toi; tu n'as ni prudence, ni jugement, ni ressources dans l'esprit, ni résolution dans l'âme. Comment! tu ne vois pas d'autre

moyen de te tirer d'affaire? tu ne trouves aucun expédient, rien absolument?

Et comme Bruno Brun hochait la tête d'un air confus et semblait réfléchir, le vieux Brun ajouta en haussant les épaules :

— Tiens, voilà Madeloun qui te dira comment on peut vendre en vingt-quatre heures pour deux ou trois mille livres de montres et de joyaux, sans avoir affaire à cette postérité de Judas qui donne son argent au poids de l'or.

— Oui, je le sais, s'écria la servante en se redressant comme un invalide au souvenir de ses campagnes; une fois, à la foire d'Apt, nous avons vendu dans une après-midi pour douze cents écus de marchandises.

— C'est cela même. Quand le chaland ne vient pas, il faut l'aller trouver, reprit le vieux Brun d'un ton de décision et d'autorité.

Le jour de saint Michel, il y a une grande foire à Grasse; Bruno, tu feras deux caisses, l'une d'horlogerie, l'autre d'orfévrerie et de bijoux, et tu iras tenir boutique là-bas pendant trois jours. Ta femme t'accompagnera pour t'aider à la vente. Moi, je resterai ici et garderai la maison avec ma sœur et Madeloun; les vieilles gens ne sont plus bons qu'à cela.

— Et à tirer d'affaire par leurs conseils ceux qui manquent d'expérience, de sagesse et de jugement, ajouta d'un air rogue la tante Marianne.

— Il s'agit d'emballer aujourd'hui même la marchandise et de partir après-demain, continua le vieil orfèvre; nous n'avons pas de temps à perdre. Allons, Bruno, à la besogne!

L'orfèvre obéit sans observations; mais on

voyait clairement, à son air inquiet et effaré, que l'idée de ce voyage lui plaisait fort peu, et qu'il l'entreprenait avec toutes sortes de craintes et de mauvais pressentiments. Il n'osa rien manifester à son père ; mais, en allant et venant, il dit à la tante Marianne :

— Je devrais faire mon testament et me mettre en état de grâce avant de partir; les chemins ne sont pas sûrs du côté où nous allons; on n'entend parler que des vols et des assassinats commis sur cette route par la bande de Gaspard de Besse.

— Ce n'est pas ta faute, mais tu es poltron comme une poule aveugle, répliqua dédaigneusement la vieille fille ; va, sois tranquille, ton père a parcouru vingt ans les grands chemins sans faire jamais aucune mauvaise rencontre.

— Et Rose? qu'en ferai-je là-bas, bonté

du ciel ! Une femme qui ne peut pas se montrer sans que tout le monde la regarde ! C'est gênant, et sur un champ de foire sur tout, au milieu de tous ces fainéants, de tous ces débauchés qui fréquentent ces endroits-là. Si j'avais épousé la fille de misé Magnan, je ne me verrais pas dans de tels embarras.

De son côté, la jeune femme était dans une agitation extrême ; la seule pensée de sortir encore une fois de son immobilité, de revoir les champs, de respirer le grand air, faisait bondir son cœur de joie. Madeloun aidait, en soupirant, l'orfèvre, et considérait d'un œil attristé ces préparatifs de départ qui lui rappelaient ses anciennes caravanes.

— Nous avons été deux fois à Grasse, dit-elle avec emphase ; c'est un paradis terrestre ; on ne voit que fruits et que fleurs. Les

bourgeois y sont riches, et ils paient comptant, sans marchander.

— Est-ce bien loin d'ici? demanda misé Brun.

— A trente-cinq lieues environ, sur la route d'Italie et touchant à la frontière.

— Du côté de Nice? près les bords du Var?

— A une demi-journée de marche, tout au plus.

— Ah! pensa misé Brun, c'est du côté de Galtières que nous allons!

Le vieux Brun et son fils se mirent à disposer dans des coffres solides les montres d'or et d'argent, les joyaux, les pièces d'orfèvrerie, la meilleure partie, enfin, du fond de boutique qui faisait toute leur fortune, car la dot de la jeune femme y avait été employée.

— Bruno, je t'enverrai tantôt quelque part, dit tout à coup le vieux Brun; il faudra que tu ailles chez M. le marquis de Nieuselle.

— Oh! oh! fit l'orfèvre d'un air ébahi.

— C'est un homme des plus affables; comme je suis à un petit quart de lieue de Nieuselle, je me promène parfois dans la grande allée du château; à plusieurs reprises, j'ai rencontré M. le marquis, et il m'a fait toute sorte de politesses. Ce matin même, comme je me mettais en route, il s'est trouvé par hasard sur le chemin, et il m'a arrêté pour me demander où j'allais. Lui ayant répondu que je me rendais à Aix pour visiter mon fils, lequel tenait une des belles boutiques d'orfévrerie de la ville, il m'a fait l'honneur de me dire : Parbleu! cela se trouve bien; j'ai quelques emplettes à faire, j'irai vous voir demain. Or, tu sens que je ne veux pas qu'il

vienne pour trouver la boutique dégarnie ; tu iras le prier d'attendre ton retour.

— Tout de suite, mon père, répondit Bruno Brun, qui savait vaguement que le marquis avait une détestable réputation et des créanciers qu'il ne payait point, bien qu'il fût fort riche. Mais il n'eut pas le temps de faire cette prudente démarche, car au moment où il prenait son chapeau, Nieuselle entra dans la boutique, l'air suffisant, la tête haute, comme il avait coutume de se présenter partout.

— Bonjour, mon voisin, dit-il en donnant familièrement la main au vieux Brun, qui se confondait en témoignages de respect et se hâtait d'avancer une chaise; bonjour. Vous voyez que je suis homme de parole ; au lieu d'attendre à demain, je viens aujourd'hui même.

— C'est bien de l'honneur pour moi, mon-

sieur le marquis, répondit le digne homme ; mais je suis mortifié de vous montrer la boutique dégarnie comme vous la voyez. Nous venons d'emballer ce que nous avons de plus beau.

— Ah! ah ! est-ce que vous quittez le pays? vous ne m'aviez pas parlé de cela, ce matin.

— Si vous aviez le temps de m'écouter, monsieur le marquis, je prendrais la liberté de vous expliquer la chose, répondit le vieux Brun.

— Parlez, parlez, dit Nieuselle en s'installant d'un air aisé et en affectant un ton de protection familière ; vous êtes un brave homme, mon voisin, et je m'intéresse à tout ce qui vous regarde.

Alors l'ancien orfèvre raconta comment son fils et sa bru devaient aller à Grasse te-

nir la foire de Saint-Michel. Nieuselle écouta cette explication avec beaucoup d'attention et de patience. Il conserva le plus parfait sang-froid à l'aspect de Madeloun, qui, l'apercevant tranquillement assis au coin du comptoir, recula de trois pas avec une figure irritée. Ce qu'il venait d'apprendre modifiait le projet qui l'avait amené chez l'orfèvre. Quand il fut suffisamment renseigné, il se retira fort content de sa visite et l'esprit préoccupé d'un nouveau plan non moins hardi ni moins ingénieux que celui qui avait si déplorablement échoué à l'auberge du *Cheval rouge*.

Depuis près d'une année, le marquis de Nieuselle nourrissait pour misé Brun un de ces féroces caprices que conçoivent les hommes corrompus et blasés, lorsque des obstacles à peu près insurmontables aiguillonnent

leur convoitise. Cette fantaisie avait pris, chez lui, les formes d'une passion. Tous ses mauvais instincts s'étaient irrités à la poursuite d'un succès si difficile, et il avait depuis longtemps résolu de tout entreprendre, de tout risquer pour venir à bout de son dessein. Il fallait cependant l'audace, la folle et méprisable témérité d'un roué pour recourir aux moyens que méditait Nieuselle. Les privilèges de la noblesse n'allaient pas jusquà assurer de l'impunité celui de ses membres qui commettait un crime. Tous les coupables étaient égaux devant la loi, et le parlement de Provence avait récemment appliqué ce principe en condamnant à mort un grand seigneur dont le nom a encore, dans le pays, une horrible célébrité. A la vérité, il y avait beaucoup de chances d'échapper à la justice par l'incurie de ses agents subalternes ; sou-

vent les plus audacieux méfaits demeuraient sans châtiment, parce qu'on n'en découvrait pas les auteurs. Certaines localités isolées avaient acquis un triste renom par les attentats fréquents et toujours impunis qui s'y commettaient. C'était ce qui enhardissait Nieuselle. Il résolut de recommencer la tentative qui avait si mal réussi une première fois. Le hasard semblait amener des circonstances plus favorables ; il y avait sur la route d'Aix à Grasse plusieurs défilés semblables aux environs de l'auberge du *Cheval rouge*, et des campagnes désertes où l'on ne risquait guère de rencontrer la maréchaussée. Le marquis eut la précaution de dire à tout le monde qu'il s'en retournait à Nieuselle, et vers le soir il prit avec ses deux confidents la route d'Italie.

V.

Le lendemain, au petit jour, une espèce de carriole, garnie en dedans avec un vieux lez de tapisserie et recouverte d'une toile cirée posée sur des cerceaux, était arrêtée à la porte de l'orfèvre. Le père Brun, aidé de

Madeloun, achevait d'arranger les coffres sous la banquette où devaient s'asseoir les voyageurs. Misé Marianne, debout au seuil de la boutique, adressait ses dernières admonestations à la jeune femme, laquelle considérait d'un œil impatient et ravi le modeste équipage qui allait l'emmener. Bruno Brun regardait autour de lui d'un air de tristesse effarée et semblait dire adieu, à son grand regret, aux tranquilles habitudes du logis. Un gros paysan qui devait mener la carriole se tenait à la tête du cheval et sifflotait en faisant claquer son fouet.

— Vous voilà prêts ; allons ! dit le vieux Brun en se rangeant afin de laisser passer Madeloun, qui apportait une chaise pour remplacer le marche-pied, Mais la jeune femme s'élança légèrement à sa place sans s'aider de ce point d'appui, et dit en frap-

pant dans ses mains avec une joie et une vivacité d'enfant : — Allons ! allons, Bruno ! il faut partir.

— Quelle évaporée ! murmura la tante Marianne en présentant sa joue sèche au baiser d'adieu de l'orfèvre ; ah ! mon neveu, je n'eusse pas été de trop là-bas pour surveiller ta femme. Elle va se trouver bien exposée à ton côté. Enfin, à la garde de Dieu !

L'orfèvre fit un grand soupir en serrant une dernière fois la main de sa tante, celle de son père, et prit place près de misé Brun.

— Que Dieu conduise à bon port le marchand et la pacotille ! dit le vieux Brun ; allons, Michel !

Le rustre sauta sur le brancard en fouettant son cheval, la carriole partit au bruit retentissant de ses ferrailles, et traversa au

petit trot les rues désertes. Mais en arrivant à la porte de la ville le cheval prit une allure moins glorieuse et manifesta l'invariable habitude qu'il avait d'aller au pas sur les grands chemins.

Misé Brun, qui avait témoigné au départ une satisfaction si animée, était devenue tout à coup silencieuse : l'aspect des champs au lever du jour, les ineffables harmonies qui résonnaient dans l'air, à mesure que la création entière s'éveillait, la frappaient d'une admiration mêlée d'attendrissement. Elle contemplait, dans une muette extase, les vastes horizons qu'elle avait si souvent rêvés à l'ombre des murailles qui lui laissaient apercevoir à peine un coin du ciel. L'orfèvre renversé en arrière sur la lanière de cuir qui servait de dossier, semblait sommeiller malgré les cahots et le grincement des roues.

Les beautés du paysage le frappaient très peu ; il n'admirait rien dans la nature champêtre, qu'il n'avait guère vue, du reste, et les aspects nouveaux qui se succèdent dans les contrées montagneuses ne le distrayaient pas de l'ennui de la route. Une fois, cependant, comme le chemin côtoyait un riche vignoble, il ouvrit ses yeux à demi comme pour regarder les ceps, qui ployaient sous des grappes semblables aux fruits de la terre promise.

Michel, le conducteur, s'apercevant de ce mouvement, lui dit avec admiration : Voilà du beau raisin de Malvoisie! L'orfèvre hocha la tête et parut réfléchir. Une demi-lieue plus loin, il rompit le silence et répondit : Je crois que c'est du raisin muscat de Frontignan. Et après avoir fait cette profonde observation, il se rendormit.

Misé Brun passa cette première journée

dans une sorte de ravissement ; les ressorts paralysés de son âme se détendaient ; le grand air, le mouvement, la jetaient dans une sorte d'ivresse douce et réfléchie ; elle se sentait vivre avec bonheur dans cette atmosphère pure et lumineuse à laquelle ses regards n'étaient pas habitués. Il y avait dans ses sensations quelque chose de semblable à l'indicible joie du prisonnier qui passe dès ténèbres éternelles de son cachot à la lumière du soleil.

Mais avant la fin du jour des pensées inquiètes se mêlaient déjà aux douces impressions du voyage. Une folle espérance s'emparait peu à peu de son cœur ; il lui semblait qu'elle devait rencontrer encore une fois M. de Galtières, et qu'elle allait au-devant de lui sur ce chemin qui conduisait au lieu de sa naissance. Son cœur palpitait lorsqu'elle

apercevait, sur la ligne blanche et poudreuse qui serpentait au flanc des collines ou s'allongeait dans les vastes plaines un point noir qui grandissait rapidement, en venant à sa rencontre. Lorsqu'elle pouvait reconnaître enfin que celui qu'elle avait pris de loin pour un élégant cavalier était un pauvre colporteur monté sur un maigre roussin, ou bien un lourd villageois qui trottait fièrement sur son jumart, orné de grelots et de pompons de laine comme une mule andalouse, lorsqu'elle voyait combien elle s'était abusée, elle se détournait en souriant et en soupirant à la fois. Chaque nouvelle rencontre lui causait une nouvelle émotion ; son cœur se plaisait à ce jeu, et allait au-devant de cette illusion, dont elle était sitôt détrompée.

Les grandes routes, à cette époque, étaient moins fréquentées et plus mal entretenues

que nos plus humbles chemins vicinaux; il fallait une journée pour faire dix lieues à travers d'effroyables ornières et sur des pentes dangereuses, qu'il eût été imprudent de descendre autrement qu'au petit pas. Le surlendemain de leur départ, les voyageurs arrivaient à Fréjus, l'ancienne cité romaine, et ils avaient encore une forte journée de marche avant de se trouver enfin à Grasse.

Jusqu'alors, Bruno Brun avait poursuivi sa route sans paraître inquiet des mauvaises rencontres auxquelles il était exposé; mais, au moment d'entrer dans les solitudes montagneuses qui séparent les deux villes, il fut assailli tout à coup par des souvenirs peu rassurants. Les bois de l'Esterel avaient une effrayante célébrité; des bandes de malfaiteurs y avaient souvent trouvé, pendant des années entières, un refuge contre la maré-

chaussée. En ce moment même, la bande du fameux Gaspard de Besse s'y était, disait-on, réfugiée, après avoir impunément désolé la Provence par ses brigandages. La célébrité terrible de ces lieux était passée en proverbe, et le peuple, dans son langage énergique et figuré, dit encore de nos jours, d'un homme qui se trouve dans un grand péril : — Il passe le pas de l'Esterel. De loin en loin à la vérité, la justice parvenait à s'emparer de quelque malfaiteur dont elle faisait clouer la tête dans ces dangereux défilés ; mais ces trophées hideux épouvantaient bien plus les voyageurs que les bandits, et chaque exécution était suivie d'affreuses représailles.

Les voyageurs s'étaient arrêtés, pour la couchée, dans une auberge aux portes de Fréjus. Le gîte n'était pas magnifique, et malgré la pancarte, ornée d'une image

fantastique, représentant l'adoration des rois, il était permis de soupçonner que l'hôtellerie des Trois Mages n'offrait pas des appartements mieux décorés que les cabarets voisins auxquels une branche de pin servait simplement d'enseigne. Mais bien que le logis semblât peu achalandé, misé Brun vit avec quelque surprise que tous les fourneaux s'allumaient dans la cuisine, et que l'aubergiste s'agitait de l'air important et affairé d'un homme qui a du monde dans sa maison. L'espèce de bouge qui servait de salle à manger était désert cependant, et rien n'annonçait de nouveaux hôtes. Tandis que l'orfèvre, aidé de Michel, montait dans sa chambre, avec toute sorte de mystère et de précaution, les deux coffres qu'il n'eût pas été prudent de laisser dans la carriole, misé Brun vint s'asseoir timidement au coin de la table et dit à l'aubergiste :

— Voilà bien des préparatifs ; est-ce que vous attendez encore des voyageurs ce soir ?

— Quand même mon propre père viendrait me demander un lit pour cette nuit, je serais obligé de le renvoyer, répondit le rustre en se rengorgeant ; mon auberge est pleine.

— Mais vous n'aviez personne tantôt, quand nous sommes arrivés, puisque vous nous avez ouvert vos trois chambres, observa misé Brun.

— Il est vrai ; mais un gentilhomme qui ne se plaisait pas dans l'auberge où il était descendu vient de prendre son logement chez moi, répliqua glorieusement l'aubergiste ; il a avec lui un domestique et deux chevaux ; ensuite il est venu un autre voyageur de moindre conséquence : j'ai du beau monde, comme vous voyez.

—Tant mieux, dit naïvement misé Brun.

Or, ces nouveaux hôtes, c'était le marquis de Nieuselle et ses deux acolytes.

Les chambres de l'auberge des Trois Mages s'ouvraient sur un étroit corridor dont les murs, barbouillés de toute sorte d'hiérogly-phes au charbon, étaient aussi minces que ceux d'un château de cartes. On pouvait, de cette espèce d'antichambre commune, en-tendre aisément tout ce qui se disait dans les trois galetas mal clos et tapissés de toiles d'araignée que l'aubergiste appelait pom-peusement ses appartements. Tandis que Bruno Brun arrangeait ses coffres, le mar-quis de Nieuselle et Vascongado, qui occu-paient les deux chambres voisines, prêtèrent l'oreille.

— Voilà les coffres en sûreté, dit l'orfèvre; à présent, il s'agit de souper et de se coucher au plus vite, afin de se réveiller demain avant le jour : entends-tu, Michel ?

— Soyez tranquille, répondit le lourdaud; au point du jour, nous mangeons l'avoine; avant le soleil levé, nous partons, et je vous promets qu'à la nuit tombante nous serons sortis depuis long-temps du bois de l'Esterel.

— J'espère que non, murmura Nieuselle en se retirant dans sa chambre, pour tenir conseil avec Vascongado et Siffroi. Ce dernier, déguisé en paysan, était venu se loger à l'auberge des trois Mages sans dire qu'il appartenait au marquis. Il s'était donné pour le valet d'un maquignon qui se rendait à la foire de Grasse, et il avait expliqué ainsi comment on l'avait vu arriver monté sur un beau cheval du Mecklembourg, lequel ne semblait pas fait pour porter un homme de sa sorte. Nieuselle n'eut garde de se montrer; il se fit servir à souper dans sa chambre, et

ne laissa pas non plus paraître Vascongado; misé Brun ne se douta pas qu'elle était sous le même toit que cet homme, dont l'insolence et l'audace lui avaient causé, dans une première rencontre, tant de crainte et de mépris.

Le lendemain, à l'aube, l'orfèvre et sa femme étaient prêts à continuer leur voyage. Tout le monde semblait dormir encore dans l'auberge. La lampe accrochée au mur fumait et s'éteignait en projetant d'incertaines lueurs dans l'étroit passage qui servait de vestibule. Un coq familier, qui perchait dans la cuisine, saluait de son cri perçant les premières clartés du jour et annonçait l'heure, à défaut de l'horloge, depuis long-temps dérangée et muette. Bruno Brun, frappé d'une certaine inquiétude, se hâta de gagner une cour intérieure, sur laquelle donnait l'écurie.

La carriole était devant la porte, les brancards relevés, comme elle avait été laissée la veille, et l'on entendait au fond de l'écurie la voix de Michel, qui remplissait l'air de lamentations et de jurons effroyables : son cheval, étendu sur la litière, refusait de se relever et paraissait agonisant. L'orfèvre, voyant le déplorable contre-temps qui s'opposait à son départ, fit deux fois à grands pas le tour de l'écurie, comme un homme absorbé dans ses pensées, et dont le cerveau travaille à résoudre quelque proposition embarrassante ; puis il s'assit sur une borne, allongea les mains sur ses genoux, et dit avec un grand soupir :

— Il faudrait arriver à Grasse demain au plus tard ; c'est fini, notre voyage est manqué.

— Manqué ! s'écria misé Brun ; non, non,

je vais voir, je vais m'informer s'il serait possible d'avoir un autre conducteur et un autre cheval.

— C'est une bonne idée, répondit Bruno Brun après réflexion.

Tandis que ceci se passait dans la cour, Vascongado montait quatre à quatre les degrès et entrait chez son maitre. — Monsieur le marquis peut se lever et prendre les devants, dit-il en entr'ouvrant les rideaux; il n'y a pas de temps à perdre, la drogue a fait merveille; le cheval est sur le flanc, l'équipage en fourrière, et nos voyageurs dans le dernier embarras. La jeune femme parle de se procurer un autre cheval, et Siffroi va se présenter avec Biscuit.

— C'est bien! s'écria Nieuselle; ah! ah! ils donnent dans le panneau; voyons un peu.

Il se rapprocha de la fenêtre et regarda de-

hors avec précaution, en se cachant derrière le simulacre de rideau qui flottait devant le châssis dépourvu de vitres. — Bon ! reprit-il, voilà Siffroi qui est en pourparler avec misé Brun. Le drôle la rançonne, je crois. Pauvre agnelet ! elle se livre sans la moindre défiance.

— C'est fini, ils sont d'accord, elle lui a donné des arrhes, dit Vascongado triomphant. Monsieur le marquis va les voir partir. Siffroi amène Biscuit ; il le met sous le brancard. Quel honneur pour cette méchante carriole !

— Allons ! s'écria Nieuselle avec un transport de joie, allons ! à cheval ! Il faut que je les devance au logis de l'Esterel.

L'orfèvre n'avait conçu aucune défiance ; il se trouvait au contraire fort heureux d'avoir rencontré si à propos ce grand garçou

qui pour assez peu d'argent lui fournissait un cheval et consentait à conduire son équipage. Mais d'un autre côté, il n'avait pas la même sécurité, et la seule pensée qu'il allait tenter le formidable passage où tant de voyageurs avaient été arrêtés et détroussés lui donnait le frisson de la peur. Le pauvre homme prit ses précautions comme s'il eût été certain de faire quelque mauvaise rencontre. Il se sépara de la grosse montre qui depuis vingt ans peut-être n'avait pas quitté son gousset, et il la cacha, ainsi que tout ce qu'il avait d'argent sur lui, dans le sac de foin où misé Brun appuyait ses pieds. Ensuite il passa bravement dans sa ceinture un grand couteau à gaîne, tout frais émoulu, et boutonna du haut en bas sa veste à la matelotte, ce qui était chez lui un signe manifeste de parti pris et de résolution.

Au soleil levant, les voyageurs entraient dans les montagnes de l'Esterel. Un tableau de la plus sombre magnificence s'offrit alors aux regards de misé Brun. Le chemin qu'elle allait suivre montait toujours en serpentant entre les collines confusément amoncelées autour de la montagne, qui est le point culminant de cette région sauvage. Au-dessous de cette rampe, les vallées formaient d'immenses gouffres de verdure au fond desquels s'écoulaient d'invisible torrents et surgissaient des sources dont les ondes glacées arrosaient des prairies où aucun pâtre n'avait jamais conduit son troupeau. Ce paysage n'avait que deux teintes uniformes et pures, l'azur limpide du ciel et le vert foncé des bois, baignés par la rosée et les froides ombres du matin. Mais lorsque le soleil s'éleva sur l'horizon, les monts et les vallées se

diaprèrent de plus vives nuances, et de légers nuages, voilant les profondeurs bleuâtres de l'éther, présagèrent une matinée tiède et nébuleuse.

A mesure que les voyageurs avançaient, de plus fraîches émanations s'élevaient de la forêt et tempéraient l'haleine enflammée du vent, qui, après avoir passé sur les plages brûlantes du golfe de Fréjus, venait s'éteindre au fond des humides vallées de l'Esterel. Cette température suave, ces calmes perspectives, le silence et la paix de ces solitudes; jetaient l'âme de misé Brun dans un attendrissement mélancolique. Recueillie dans une muette contemplation, le cœur gonflé de langueur et d'amour, elle mêlait aux impressions présentes le souvenir des émomotions passées, et amenait à travers ces poétiques paysages l'image de M. de Galtières. Pour Bruno Brun, il se souciait peu de

regarder autour de lui, et restait enfoncé dans la carriole les yeux fermés, la tête penchée sur sa poitrine, comme un homme décidé à s'endormir bravement au milieu du danger.

La jeune femme descendit de la carriole et se mit à gravir légèrement l'âpre montée tracée dans la forêt. Au-dessus de sa tête, les pins balançaient avec un doux bruissement leur verte couronne, et les chênes étendaient d'un côté à l'autre du chemin leur feuillage immobile. Parfois une clairière s'ouvrait entre les arbres, semblable à l'agreste jardin d'un ermite. Là s'épanouissaient dans toute leur beauté native les fleurs cultivées dans nos parterres; les corymbes dorés de l'immortelle, les croisettes roses de l'œillet sauvage, s'y mêlaient à la noire scabieuse et livraient aux vents leurs exquises sen-

teurs. Plus loin, dans les ravins, le myrte mariait ses tiges élégantes et ses bouquets blancs aux rameaux vigoureux de l'arbousier, dont les fruits d'un rouge éclatant ressmblent de loin à d'énormes perles de corail.

Misé Brun avançait hardiment et explorait du regard tous les sites. Elle avait tout-à-fait oublié de quels évènements sinistres ces lieux furent témoins, et elle ne se souvenait guère non plus de Gaspard de Besse et de sa bande. Au lieu d'avoir peur comme son mari, à chaque détour de la route, à chaque massif d'arbres, elle s'écriait ravie : — Que cet endroit est beau ! qu'il ferait bon vivre ici, mon Dieu !

— Oui, en compagnie des voleurs et des loups, murmurait l'orfèvre en haussant les épaules ; sainte Vierge ! qu'il me tarde d'être loin de ces affreuses montagnes, et de ces

arbres, et de ces fleurs, et de tout ce qu'on voit dans ces parages maudits !

Cependant, après deux heures de marche environ, Bruno Brun eut une légère diversion à ses frayeurs et à ses pénibles réflexions. Au moment où la carriole atteignait un des plateaux qui formaient comme les degrès du gigantesque escalier dont le sommet apparaissait dans l'éloignement, les voyageurs aperçurent deux têtes plantées sur des poteaux au bord du chemin, devant une de ces clairières embaumées où s'épanouissait une si riche moisson de fleurs. Misé Brun, qui allait un peu en avant, se détourna avec un cri d'horreur et continua rapidement sa marche, tandis que Bruno Brun arrêtait la carriole et disait d'un air de satisfaction : — Je suis bien charmé de voir là-haut ces deux figures ; cela prouve qu'il y a une justice

pour les malfaiteurs. Ah ! ah ! ceux-ci font une piètre grimace maintenant; leurs camarades pourront les revoir en passant et se dire que leur tour viendra aussi de faire peur aux oiseaux. Mais regarde donc, mon garçon; ils ne bougent plus à présent, et les honnêtes gens passent devant eux en toute sécurité.

— J'aurais presque autant aimé me trouver face à face avec quelqu'un de leurs camarades, murmura Siffroi, qui, bien qu'un déterminé scélérat, n'était pas exempt de certaines répugnances; je ne puis pas voir ces masques-là; le cœur me tourne...

— Si je les regardais de plus près je les reconnaîtrais peut-être, reprit l'orfèvre en clignant les yeux pour mieux voir; ils sont certainement de la bande des six qui furent roués dernièrement. L'arrêt portait qu'on en

mettrait deux à Bonpas, deux au bois des Taillades, et deux à l'Esterel. Aussi le bourreau arrangea les têtes dans un panier et ne nous remit que les corps.

— On vous a remis les corps? s'écria Siffroi.

— Oui, et j'ai de mes mains aidé à les ensevelir par charité, répondit l'orfèvre d'un air d'humilité glorieuse; je suis de la confrérie des pénitents bleus qui enterre les suppliciés. Messieurs du parlement nous ont taillé beaucoup de besogne cette année.

— Pouah! j'aimerais mieux tuer un homme que de mettre la main sur ces corps qu'a maniés le bourreau, dit Siffroi en fouettant son cheval avec un juron énergique.

Après six heures d'une marche interrompue par de courtes, mais fréquentes haltes, les voyageurs arrivèrent au point le plus

élevé du passage. La route, en cet endroit, devenait presque impraticable, et ressemblait au lit desséché d'un torrent. Les monts au pied desquels elle tournait étaient couverts d'un manteau de verdure que trouait çà et là quelque roc chauve et dentelé. De minces filets d'eau murmuraient sur ces pentes rapides, dont ils entretenaient la fraîche végétation, et formaient de petites cascades qui bondissaient dans la mousse et baignaient les touffes de capillaires éparses entre les rochers. De tous côtés, la vue se perdait dans les verts horizons de la forêt, et nul autre bruit que celui du vent et des eaux ne troublait le silence de ces lieux sauvages. Pourtant une colonne de fumée qui s'élevait derrière les arbres annonçait le voisinage de quelque habitation.

— Il y a du monde ici! s'écria l'orfèvre

en considérant avec une satisfaction mêlée d'inquiétude la spirale de fumée que misé Brun venait de lui faire apercevoir. Mon brave garçon, ajouta-t-il en s'adressant à Siffroi, sais-tu bien où nous sommes?

— Certainement; nous allons arriver au logis de l'Esterel; c'est un endroit que je connais comme la maison de mon père, et où je suis sûr d'être bien reçu, répondit froidement l'audacieux coquin.

— Nous y voilà, dit misé Brun en montrant une assez grande maison que l'on apercevait tout à coup en tournant un bouquet de chênes verts qui l'abritait contre les vents du nord.

Le logis de l'Esterel était un bâtiment à deux étages, élevé au bord du chemin, sur un monticule isolé. Au premier coup d'œil, cette habitation ressemblait à celles des pay-

sans de la plaine. La façade, irrégulièrement percée d'étroites fenêtres, n'avait jamais été crépie, et le toit, presque plat, était couvert de tuiles rouges, grossièrement assujetties par des pierres qui menaçaient de rouler sur la tête des passants; de misérables lucarnes donnaient seules du jour aux chambres de l'étage supérieur, et le rez-de-chaussée avait tout-à-fait l'aspect extérieur d'une écurie. Mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait que ces grossières constructions étaient d'une solidité que n'avaient pas les maisons du bas pays. Les murs épais, les fenêtres garnies de barres de fer, la porte à doubles vantaux de chêne, témoignaient des précautions qu'on avait prises contre les gens suspects qui fréquentaient cette route. La maison s'élevait isolée entre le chemin et la forêt Un guichet, pratiqué

dans la porte même, permettait de reconnaître sans danger les hôtes qui se présentaient. D'étroites ouvertures donnaient obliquement sur l'embrasure de la porte et offraient un moyen commode de faire le coup de fusil contre les gens qui se seraient annoncés d'une manière hostile. A moins d'un siége en règle, il eût été impossible de pénétrer dans le logis de l'Esterel une fois que les portes et les fenêtres étaient closes.

Siffroi arrêta la carriole, et, montrant avec le manche de son fouet l'écriteau sur lequel on lisait en grosses lettres noires : *A l'auberge de l'Esterel, on loge à pied et à cheval*, il dit à l'orfèvre d'un air de bonhomie :

— Si vous voulez m'en croire, vous entrerez là un moment pour vous rafraîchir tandis que je donnerai l'avoine à mon cheval, et que je le laisserai souffler un peu.

La proposition ne parut pas déraisonnable à Bruno Brun, bien qu'il eût été résolu, avant de partir, qu'on franchirait sans s'arrêter ces passages dangereux.

— Nous n'avons rien pris depuis le coup de l'étrier, et je ne serais pas fâché de déjeûner, dit-il à sa femme; ici nous trouverons peut-être une omelette et une tasse de café. Entrons. Qu'en dis tu?

— Moi, je le veux bien, répondit-elle par complaisance, car elle aurait mieux aimé déjeûner en chemin avec les fruits et le pain bis qu'elle avait dans son panier.

Siffroi avait déjà frappé à la porte, qui restait fermée à toute heure. Une petite servante noire et déguenillée se présenta aussitôt, et invita d'un geste assez brusque les voyageurs à entrer. Il pouvait être alors environ midi.

L'aspect intérieur du logis rappela tout-à-fait à misé Brun l'auberge du *Cheval rouge*. La grande chambre du rez-de-chaussée avait la même destination, et offrait le même coup d'œil que la salle enfumée où elle avait passé la soirée près de M. de Galtières, tandis que les cavaliers de la maréchaussée étaient attablés autour d'un broc de vin cuit, et que le marquis de Nieuselle soupait seul dans sa chambre. Elle s'assit pensive au coin de la table, et l'orfèvre, tandis qu'on lui servait à déjeûner, se mit à questionner la servante.

— Est-ce que beaucoup de voyageurs s'arrêtent ici ? lui demanda-t-il.

— C'est selon le temps, lui répondit-elle d'un ton bref et farouche.

— Aujourd'hui vous n'avez personne, ce me semble ?

— Plus tard il peut nous venir du monde.

— Comment ! sur le soir ?

— Oui pour la couchée.

— Dieu du ciel ! il y a des gens qui osent dormir au milieu du bois de l'Esterel ? s'écria l'orfèvre.

— Pourquoi pas ? répliqua la maritorne provençale ; ma maîtresse et moi, nous y dormons bien toutes les nuits de notre vie.

— Ta maîtresse et toi, dis-tu ? Vous êtes donc toutes deux seules ici ?

— Tout-à-fait seules.

— Dieu du ciel ! Et vous n'avez pas peur ?

— Non, répondit laconiquement la servante en lui tournant le dos.

Un moment après, l'hôtesse entra. C'était une vielle femme sèche et robuste, à l'air peu prévenant, au parler rude ; elle essaya pourtant de prendre un visage agréable et d'adoucir le son de sa voix pour aborder les

nouveaux venus, et se mit à les servir avec empressement.

Siffroi ne reparaissait pas cependant, et, au bout de vingt minutes, l'orfèvre, impatient de repartir, sortit pour le chercher. Le drôle était tranquillement assis dehors, sur le brancard de la carriole, tandis que Biscuit mangeait sa ration dans l'écurie.

— Tu as dételé! s'écria l'orfèvre avec un mouvement de surprise et d'inquiétude ; ce n'était pas la peine. Allons, il faut partir.

— Dans un moment, s'il vous plaît, répondit flegmatiquement Siffroi; je viens de m'apercevoir d'un accident.

— Un accident qui nous arrête ici? interrompit Bruno Brun avec une impatience mêlée d'effroi.

— Pour une demi-heure encore, pas davantage; mon cheval à laissé deux fers en

chemin. Pauvre bête! C'est, sauf votre respect, comme si vous aviez perdu vos souliers: vous ne sauriez marcher ainsi.

— Ah! mon Dieu! et qui va ferrer cet animal à présent?

— Moi-même, dès que la petite servante aura trouvé ce qu'il me faut pour cela.

L'orfèvre fut complètement dupe de cette excuse; il recommanda à Siffroy de faire diligence, et alla retrouver sa femme, laquelle apprit sans défiance et sans inquiétude l'accident qui l'empêchait de repartir, et sortit tranquillement pour se promener aux environs de la maison.

Tandis que ceci se passait en bas, l'hôtesse était furtivement montée à l'étage supérieur, où Nieuselle l'attendait. Le marquis, arrivé depuis environ deux heures, s'était installé, avec Vascongado,

dans une espèce de grenier dont la lucarne, placée à un angle du bâtiment, offrait un moyen commode de faire le guet sans être aperçu. En ce moment, il observait Bruno Brun, qui rôdait autour de l'auberge d'un pas inquiet et s'arrêtait de temps en temps devant la façade pour tâcher de voir l'heure à une montre solaire dont la pluie avait depuis bien des années effacé le cadran.

L'hôtesse entra familièrement, car elle ne savait ni le nom ni la condition de son hôte, et pensait peut-être avoir affaire à un roturier. — Eh bien! dit-elle avec un sang-froid qui prouvait qu'elle n'était pas femme à embarrasser Nieuselle par ses scrupules, ces gens-là sont ici, que voulez-vous faire maintenant?

— Rien, lui répondit-il; il s'agit seulement de les retenir jusqu'à ce soir avec des prétextes capables de les tranquilliser.

— Et ce soir? demanda l'hôtesse.

Nieuselle la regarda avec une espèce de sourire, et dit en se balançant sur l'escabeau qui lui servait de siège :

— Ce soir, tu iras te coucher de bonne heure, ainsi que ta servante, et tu ne bougeras plus, à moins que je ne t'appelle.

— C'est entendu, répondit-elle après un moment de réflexion et de silence; mais vous savez ce que je vous ai dit: s'il vient des voyageurs pour la couchée, je ne peux pas les renvoyer, cela me ferait une mauvaise affaire.

— Au diable tes chalands! Mais qui donc peut venir sans une absolue nécessité dans cette taupinière?

— Des gens comme vous, qui ne se soucient pas que la justice puisse mettre le nez dans leurs affaires et qui cherchent les endroits

où la maréchaussée ne passe pas souvent, répondit audacieusement la vieille.

Nieuselle fronça le sourcil et réfléchit à son tour. — Écoute, dit-il, je vois à peu près quelle espèce de gens tu héberges et qui tu attends peut-être ce soir. Or, je t'avertis qu'il n'y aurait pas le moindre profit à m'égorger cette nuit. Sauf l'argent que je t'ai compté après nos accords, je n'avais pas pris sur moi un petit écu, et ma défroque ni celle de mes gens ne valent la peine qu'on nous tue pour s'en emparer.

— C'est clair, répondit l'hôtesse toujours avec le même sang-froid; mais il ne s'agit pas de cela. On se figure que les gens faisant métier de prendre par force le bien d'autrui tuent par plaisir ceux qui tombent entre leurs mains. Point du tout; ils ne demandent pas mieux que de laisser aller la bête après avoir

pris le harnais, et si parfois il y a quelqu'un de mort, ce n'est pas leur faute.

— Je n'en doute pas, répliqua Nieuselle ; mais où veux-tu en venir ?

— Dans ce que vous allez faire, il ne s'agit que d'une amourette ? dit l'hôtesse en changeant brsquuement de propos.

— Parbleu ! certainement ; ne t'avise pas de soupçonner autre chose, répondit le marquis avec une susceptibilité cynique ; je ne suis pas homme à aller sur les brisées de l'honorable compagnie qui fréquente ta maison.

— Notre homme s'impatiente, dit l'hôtesse en observant par la lucarne Bruno Brun, qui courait çà et là en appelant Siffroi et revenait d'un air désespéré vers la carriole, dont il soulevait et secouait le brancard comme s'il eût voulu s'y atteler lui-même.

— Descends et tâche de le calmer, dit Niéuselle; invente toutes les excuses possibles pour lui faire prendre patience. Que Siffroi, afin de le contenter, fasse semblant de mettre le cheval en état de repartir et brise une des roues de la carriole.

— On pourrait au besoin les laisser se remettre en route et verser la carriole au fond du premier ravin, à deux pas d'ici, dit l'infernale vieille.

— Il ne sera pas besoin de chercher tant de prétextes, dit Vascongado, qui depuis un moment observait l'état du ciel; dans une heure peut-être, il fera un temps à ne pas risquer un chien sur le chemin de l'Esterel.

En effet, une longue barre de nuages montait rapidement sur l'horizon; les brumes opaques qui depuis le matin flottaient aux cimes de la forêt se déchiraient brusquement,

et à travers ces trouées lumineuses passaient d'humides rayons qui s'éteignaient presque aussitôt dans l'immense nuée, dont les flancs s'abaissaient et semblaient balayer la croupe des montagnes, Le vent était tout à coup tombé, et un morne silence enveloppait toute la création, comme si elle se fût préparée par ce moment de repos aux assauts furieux de l'orage prêt à éclater.

— Voilà un beau temps pour nous, s'écria Nieuselle. Au premier coup de tonnerre notre homme se résignera à rester ici. Tout vient à point pour mon entreprise. Dieu me confonde si elle échoue cette fois!

L'hôtesse secoua la tête d'un air soucieux.

— Ce mauvais temps peut nous contrarier plus que vous ne pensez, dit-elle ; si quelque voyageur est maintenant dans la montagne, il ne rebroussera pas chemin en voyant

venir l'orage ; il ne tentera pas non plus de gagner l'autre côté du passage, il viendra se remiser ici pour le reste de la journée et peut-être pour la nuit. Que feriez-vous alors?

Ceux que j'attends ne sont pas gens à se mêler malgré vous de vos affaires. La maison est grande d'ailleurs, et j'aurai soin de les mettre dans un endroit où ils ne gêneront personne ; mais je ne réponds pas de même des voyageurs que le hasard peut amener et que je ne connais pas.

— Diable ! fit Nieuselle entre ses dents, si le mauvais temps amenait un détachement de la maréchaussée comme à l'auberge du *Cheval Rouge*. — Écoute, reprit-il en se tournant vers l'hôtesse après un moment de réflexion, je ne te demande pas l'impossible. En cas d'événement, arrange les choses de ton mieux ; mais retiens bien ce que je vais

te dire : si rien ne m'empêche d'accomplir le dessein pour lequel je suis venu chez toi, tu recevras avant huit jours un rouleau de beaux écus de six francs, pareil à celui que je t'ai déjà donné ; je t'en donne ma parole, ma parole de gentilhomme.

A ce dernier mot, la vieille s'inclina machinalement, un peu éblouie par le ton et les grandes manières de Nieuselle.

— Soyez tranquille, monsieur, lui dit-elle avec un geste solennel, quoi qu'il arrive, vous serez content.

Là-dessus, elle se retira.

— La vieille masque! dit Vascongado, je suis sûr que sa maison est une caverne de voleurs. Bruno Brun est tombé dans un double guet-à-pens : monsieur le marquis lui prendra sa femme, et les gens qui s'hébergent ici, ses bagages.

— Tant mieux ! cela m'arrangerait fort, s'écria Nieuselle ; de cette manière, tout ce qui arrivera peut leur être attribué. Ne serait-il pas plaisant que cette aventure-ci passât aussi sur le compte de Gaspard de Besse ? Dieu me damne ! je rirais bien en me l'entendant raconter.

Pendant ce colloque, misé Brun attendait patiemment que son mari l'appelât pour repartir. Après avoir un peu marché, elle était revenue s'asseoir près de la maison, dans le jardinet que cultivait l'hôtesse, vrai parterre de cabaret où le tournesol et l'œillet d'Inde fleurissaient orgueilleusement au milieu des salades. La petite servante l'avait suivie et la regardait de loin à la dérobée avec une sorte d'étonnement. La pauvre créature accoutumée à la grossière laideur de l'hôtesse, ainsi qu'aux traits rudes et basanés des gens

qui fréquentaient le logis de l'Esterel, contemplait le gracieux et frais visage de misé Brun avec le même étonnement et le même plaisir qu'elle aurait ressenti à l'aspect de quelque fleur miraculeuse ou de quelque oiseau d'un plumage merveilleux. La modeste toilette de la belle voyageuse lui plaisait beaucoup aussi ; elle ne se lassait pas d'admirer son casaquin à grandes raies, et le ruban rose vif noué sur sa coiffe de linon brodé. Misé Brun l'aperçut et devina peut-être ses impressions.

— Approche donc, petite ; est-ce que je te fais peur ? lui dit-elle en souriant.

La servante vint s'asseoir familièrement à ses pieds, et continua de la regarder en dessous avec un petit rire qui marquait son contentement.

Cette enfant, qui pouvait avoir quinze ans

environ, eût été jolie, si la plus rude existence n'eût flétri et détruit sa beauté avant même qu'elle fût en sa fleur. L'ardeur du soleil, les intempéries de l'air, avaient donné à sa peau des tons calcinés; son teint, comme ses cheveux et ses yeux, étaient d'un brun fauve. Son vêtement répondait à sa figure : une jupe de drap, semblable à un lambeau d'amadou, flottait sur ses hanches grêles, et les mèches rebelles de sa chevelure s'échappaient d'un bonnet d'indienne, rattaché sous le menton par des cordons de fil écru.

— Tu te reposes volontiers un moment, n'est-ce pas? lui dit misé Brun; ici, comme partout, on a bien du mal à gagner sa vie, ma pauvre petite. Tu travailles beaucoup?

— Comme çà, répondit-elle avec insouciance. Je balaie la cuisine, j'aide à l'écurie, et, quand je n'ai rien à faire dans la maison,

je vais au bois. — Et vous? ajouta-t-elle en regardant les mains fines et blanches de misé Brun ; vous êtes une dame de la ville, vous ne faites rien?

— Je ne suis pas une dame, et je travaille du matin au soir comme toi, mais sans jamais bouger de place, répondit la voyageuse, que son imagination ramena en ce moment dans l'obscure arrière-boutique où l'attendaient son siége vide et sa quenouille, debout entre la fenêtre et le mur. Va, tu es bienheureuse de vivre au grand air dans ces montagnes, et je voudrais de tout mon cœur être à ta place....

— Bah! fit la jeune fille avec un mouvement d'incrédulité et en jetant un coup d'œil dédaigneux sur sa propre personne, vous voudriez être comme moi? Eh bien! moi, je voudrais, de toute mon âme, être comme vous.

— Tu ne sais pas ce que tu désires, dit tristement misé Brun.

— Je serais bien blanche, bien belle, bien habillée, continua la fillette, et je me plairais tant à moi-même, que je ne ferais que me regarder du matin au soir.

Ce naïf compliment fit sourire la jeune femme; elle passa la main sur les cheveux incultes de la petite paysanne comme pour les lisser et les arranger.

— Simplette que tu es! dit-elle; tu ne te figures rien de plus beau que mon ajustement. Que serait-ce, bonté divine! si tu voyais de grandes dames avec leurs chaînes d'or, leurs perles et leurs pierreries!

— Tout ça ne me plaît pas beaucoup, répondit la servante avec un sérieux comique et un geste de dédain qui fit rire misé Brun.

— Ah! tu n'aimes pas ces belles choses?

dit-elle d'un ton d'ironie enjouée ; mais, en fait de joyaux, tu n'as sans doute jamais vu que les bagues de laiton et les croix d'étain que vendent les colporteurs?

La petite servante hocha la tête avec un imperceptible sourire, et dit en regardant le nœud rose attaché sur le bonnet de misé Brun :

— Les rubans me semblent bien plus jolis que l'or et l'argent.

— Cela se trouve bien, dit la jeune femme avec une adorable bonne grâce ; je n'ai ni or ni argent à te donner, mais je puis te faire présent de ce beau ruban rose qui te plaît si fort.

A ces mots, elle détacha le nœud de sa coiffe et le plaça sur les cheveux de l'enfant, qui la laissa faire d'un air glorieux et ravi.

Cette petite scène fut interrompue par

l'arrivée de Bruno Brun, lequel, depuis un moment, observait avec épouvante les signes précurseurs de l'orage.

— Ma femme! s'écria-t-il, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous devenir? Voilà un mauvais temps qui se prépare.

— Eh bien! nous attendrons qu'il soit passé, répondit-elle avec une calme résignation.

— Mais nous sommes dans le bois de l'Esterel!

— C'est un endroit plus terrible de loin que de près.

— Dieu du ciel! un coupe-gorge où l'on ose à peine passer en plein jour! Nous sommes menacés d'y rester jusqu'à la nuit tombante, et peut-être jusqu'à demain matin.

— Patience! cela vaudrait mieux que de s'aventurer dans des chemins noyés par la

pluie, et où nous resterions peut-être au fond de quelque ornière.

La tranquillité de la jeune femme finit par rassurer un peu Bruno Brun. Il était d'ailleurs dans une de ces situations qui donnent de l'énergie aux plus faibles ; ne pouvant avancer ni reculer, il prit le parti de rester résolument en place.

— Rentrons, dit-il à sa femme ; s'il plaît à Dieu, nous en serons quittes pour arriver à Grasse tout juste pour l'ouverture de la foire.

En ce moment le tonnerre gronda, et bien que l'air fût si calme qu'on n'entendait plus frémir le feuillage sonore des pins, un bruit semblable à celui des vents en furie s'élevait des profondeurs de la forêt : de livides éclairs jaillissaient incessamment de l'obscure nuée suspendue au-dessus de la montagne ; on sentait de toutes parts les forces aveugles d s

éléments prêts à se heurter et à briser la création dans leur épouvantable choc. La jeune femme s'était arrêtée. Immobile, le visage tourné vers les régions d'où venait la tempête, elle frémissait d'admiration et de terreur en écoutant les voix formidables qui résonnaient autour d'elle. Le cœur pénétré d'une émotion religieuse, l'imagination saisie par la poésie sublime de cette grande scène, elle ne pouvait trouver des paroles pour formuler les impressions de son âme, et murmurait, les yeux levés au ciel : —Mon Dieu ! mon Dieu! que vos œuvres sont belles! que vous êtes puissant !

—Ma femme! cria l'orfèvre arrêté au seuil de l'auberge, j'ai senti une goutte d'eau; dépêche-toi de rentrer.

Elle revint lentement vers lui et le suivit en silence dans la chambre où il avait déjà

transporté son bagage. Cette pièce, située au rez-de-chaussée, ressemblait plutôt à une cave qu'à un lieu d'habitation. La fenêtre, pareille à un soupirail, s'ouvrait à hauteur d'homme et était défendue par deux barres de fer en croix. Une couchette sans rideaux, un grand coffre qui pouvait au besoin servir de siége, une table grossière, formaient tout l'ameublement. L'aspect de cette espèce de prison réjouit pourtant Bruno Brun. — Nous serons bien ici, dit-il à sa femme. La pièce étant voûtée et close de tous côtés, nous n'entendrons guère le bruit du tonnerre. La porte est munie en dedans d'un bon verrou, et, quand elle sera fermée, nous pourrons être tranquilles.

Misé Brun s'assit en silence sur le coffre, et, tirant son tricot de sa poche, elle se mit à travailler. L'orfèvre s'étendit sur la couchette,

le visage tourné vers la muraille et les yeux fermés, pour ne pas voir les éclairs. Au dehors, l'orage éclatait avec furie : la pluie ne tombait encore que par rares ondées; mais le tonnerre grondait sans intervalle, et les régions inférieures de l'atmosphère étaient traversées par des tourbillons de vent qui renversaient les arbres et s'engouffraient dans les gorges de la montagne avec un bruit rauque et affreux.

Chaque fois qu'une raie de feu éblouissait les regards de misé Brun, elle faisait le signe de la croix en murmurant quelque prière; puis elle reprenait son travail.

Bruno Brun s'agitait, se retournait sur sa couchette, et de temps en temps s'écriait d'une voix entrecoupée de profonds soupirs :

— Si je pouvais faire un somme! Qui sait l'heure qu'il est?... Dieu fasse que le temps

se relève!.. Bonté du ciel! je donnerais bien vingt-cinq louis, si je les avais, pour être maintenant dans la rue des Orfèvres, tranquillement assis à mon établi... Maudits soient les voyages! on y perd le repos et la santé. Que je revienne sain et sauf de celui-ci, et, par le saint suaire! je promets de ne plus perdre de vue les remparts de la ville d'Aix!....

Pendant un de ces soliloques, misé Brun crut entendre dans le chemin le trot d'un cheval; elle prêta l'oreille et reconnut que quelqu'un arrivait en effet au logis de l'Esterel; mais la présence de ce nouvel hôte n'occasionna aucun tumulte dans la maison. La jeune femme entendit seulement grincer la porte qui se refermait. Un moment après, il lui sembla qu'un bruit de pas retentissait dans le long corridor, à l'entrée duquel sa chambre était située. Cette circonstance ne

la frappa point: elle ne jugea pas à propos de faire part à l'orfèvre de ses remarques, et continua de travailler en écoutant les voix de l'orage qui s'élevaient toujours plus lamentables et plus furieuses.

La nuit approchait cependant; un froid crépuscule se répandait dans la chambre, qui s'assombrit promptement. De rares éclairs déchiraient maintenant les nuages, qui fuyaient emportés par le vent d'ouest. La jeune femme avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, et s'abandonnait aux tristes et chères pensées qu'elle emportait partout dans son cœur. Bruno Brun s'était assoupi enfin, et rêvait probablement qu'il disait les vêpres dans la chapelle des pénitents bleus, car il remuait les lèvres par moment, en faisant entendre une sorte de psalmodie sourde et nasillarde.

Au milieu de ces ténèbres et de ce silence, misé Brun fut tout à coup saisie d'un mouvement de puérile frayeur ; elle se leva vivement pour aller demander de la lumière ; comme elle ouvrait sa porte, l'hôtesse se présenta une lampe à la main.

— Je venais voir à quelle heure vous voulez souper, lui dit-elle ; car c'est fini, vous passerez la nuit ici. S'il vous plaisait, en attendant, de passer dans la salle, vous y trouveriez bon feu : la soirée est fraîche.

Misé Brun allait se rendre à cette invitation lorsqu'elle aperçut derrière l'hôtesse la petite servante, qui d'un geste inquiet et rapide lui dit de refuser. Il y avait dans le visage de l'enfant une expression d'effroi et de sollicitude si étrange, que misé Brun, surprise et troublée se hâta de rentrer dans sa chambre en disant à l'hôtesse qu'il lui fallait

attendre le réveil de son mari. Un instant après, on gratta doucement à la porte : c'était la petite servante qui revenait; cette fois, elle était seule. Elle prit misé Brun par la main et l'emmena dans le corridor.

— Que me veux-tu, mon enfant? lui dit la jeune femme étonnée.

— Je veux vous avertir, lui répondit-elle d'une voix brève. Vous ne vous doutez de rien, n'est-ce pas? Eh bien! on veut vous enlever à votre mari... Les gens qui ont ce dessein sont ici depuis ce matin. Ils s'étaient cachés; mais à présent ils sont là dedans..... Tenez, les voyez-vous?

En parlant ainsi, elle avait entraîné misé Brun jusqu'à l'extrémité du corridor, en face d'une porte entr'ouverte. La jeune femme ne jeta qu'un coup d'œil dans la salle et recula, tremblante, stupéfaite : elle venait de

reconnaître Nieuselle assis près de la cheminée, et donnant ses ordres comme à l'auberge du *Cheval-Rouge*.

— Ce n'est pas tout, réprit la petite servante; ce soir, dans un moment peut-être, il viendra encore du monde, des gens qui prendront votre argent, vos effets, tout ce que vous possédez, et qui tueront votre mari, s'il veut faire résistance.

— Nous sommes perdus! murmura misé Brun avec le morne sang-froid que les êtres les plus faibles manifestent parfois dans un péril soudain, inévitable.

— Je ne vous aurais pas avertie, si je ne savais un moyen de vous sauver peut-être, dit l'enfant en ramenant misé Brun à l'autre extrémité du corridor. Écoutez-moi bien : là-bas, dans une chambre, au fond de ce passage, il y a quelqu'un qui pourrait prendre votre défense...

— Le voyageur qui est arrivé cette après midi ? interrompit misé Brun.

— Oui. Ceux que vous avez vus là, dans cette salle, ignorent qu'il est ici. Allez le trouver, jetez-vous à ses pieds, dites-lui ce que veulent ces méchantes gens. Vous êtes si belle, qu'il n'aura pas le cœur de vous voir pleurer. Il vous prendra sous sa protection, et alors... C'est un lion ; il se battra, il vous sauvera, j'en réponds... Venez.

— Tu connais donc cet homme? demanda misé Brun en se laissant conduire au milieu des ténèbres.

— Oui, je le connais. Vous voici à sa porte : entrez... Il n'y a pas un moment à perdre. On m'appelle en bas : entendez-vous?

En effet, la voix de l'hôtessse retentissait dans l'éloignement. — Écoutez, reprit la petite servante en serrant fortement les mains

de misé Brun, quoi qu'il arrive, ne dites pas que c'est moi qui vous ai avertie ; ne le dites pas, on me tuerait. Elle s'en alla à ces mots avec l'agilité prudente d'un chat qui cherche sa route dans l'obscurité. La jeune femme resta environnée de ténèbres. Seulement, une ligne lumineuse tracée sur le sol lui indiquait la porte où elle devait frapper. Dans cette situation extrême, il n'y avait pas à hésiter. Elle heurta un léger coup contre le panneau, et entra toute tremblante, sans pouvoir articuler un mot et sans oser lever les yeux. Au bruit qu'elle fit en s'avançant, l'homme dont elle venait implorer le secours se retourna à demi et dit sans la regarder :

— Eh bien ! le courrier d'Italie et son escorte ont-ils passé enfin ?

En entendant cette voix, misé Brun jeta un cri et se précipita les mains jointes, le visage

inondé de larmes, devant celui qu'elle venait de reconnaître. — C'est vous, c'est vous, dit-elle ; ah ! béni soit le ciel !...

L'excès de son émotion l'empêcha de continuer ; elle s'appuya défaillante contre le siége que l'étranger venait de quitter, et tendit les mains vers lui avec un mouvement inexprimable d'espoir, de confiance et de joie. A l'aspect de misé Brun, il s'était levé pâle d'étonnement, et, debout, en face d'elle, il la considérait dans une silencieuse stupéfaction, comme s'il eût douté de ce qu'il voyait et hésité à croire que c'était bien elle qu'il retrouvait en ces lieux.

— Oui, c'est bien moi, reprit-elle en souriant au milieu de ses larmes ; est-ce que vous ne remettez pas ma figure ?

Il porta la main sur sa poitrine avec un geste énergique, comme s'il eût voulu lui

dire, en montrant son cœur, que son image était là ; puis, tâchant de dominer la violence de sa propre émotion, il força doucement misé Brun à s'asseoir, et resta devant elle, une main appuyée sur la table où il écrivait quelques instants auparavant. Il y avait sur cette table des papiers, les restes d'une légère collation et des armes.

—Est-il possible que je vous rencontre ici? dit-il d'une voix altérée; comment y êtes-vous venue? pourquoi vous y êtes-vous arrêtée?

Cette question rappela tout à coup à misé Brun le danger qu'elle venait d'oublier un moment. Elle se tourna vers la porte avec un geste de terreur, et répondit en baissant la voix : —Mon mari se rend à Grasse pour ses affaires, il a voulu m'emmener. Aujourd'hui un accident nous a fait entrer ici, et le mau-

vais temps nous a forcés d'y rester. Je n'avais ni crainte ni défiance. Je me croyais en sûreté, lorsque par hasard j'ai su... j'ai vu... Oh! quelle iniquité! quelle honte! On nous a attirés dans un piège. Nous ne sommes pas seuls ici, Un homme, dont j'ai repoussé les insolentes galanteries, est venu m'y attendre. Il a gagné l'hôtesse sans doute, et je suis à sa merci dans ce coupe-gorge.

Tandis qu'elle parlait, une secrète fureur éclatait dans le regard de l'étranger et faisait pâlir sa lèvre hautaine; mais aucun autre signe ne manifesta les violences intérieures auxquelles il était en proie. — Ah! c'est le marquis de Nieuselle qui est là! murmura-t-il comme se parlant à lui-même et en saisissant ses armes.

Il allait sortir; misé Brun se jeta au-devant de lui, les mains jointes et comme égarée.

— Où allez-vous ? s'écria-t-elle ; que voulez-vous faire ? Cet homme n'est pas seul ; il doit avoir aussi des armes. Vous exposeriez votre vie en voulant me défendre. Non, non, je ne le veux pas ! Vous seul contre tous ! ils vous tueraient peut-être !

Il secoua la tête avec un geste inexprimable de défi, d'assurance, de mépris du danger.

— Ne craignez rien, laissez-moi faire, répondit-il ; il faut que je vous délivre de cet homme. Qu'importe qu'il ne soit pas seul ! Je viendrai à bout de lui et des siens. Restez ici tranquille ; bientôt tout sera fini.

A ces mots, il repoussa doucement la jeune femme, et l'obligea de se rasseoir devant le foyer où brûlait un feu clair ; puis il sortit rapidement, en refermant la porte derrière lui. Misé Brun resta affaissée sur son siège.

Ses forces l'abandonnaient, une mortelle pâleur couvrait son visage, ses tempes étaient baignées d'une sueur froide, un souffle lent et pénible soulevait sa poitrine oppressée. Pourtant elle avait conservé toute la netteté de ses perceptions ; elle entendait battre son cœur au milieu du silence lugubre qui l'environnait, et elle distinguait dans leurs moindres détails les objets sur lesquels son regard errait machinalement. Par un singulier phénomène de mémoire locale, l'image de ces lieux, qu'elle parcourait des yeux sans les voir, resta gravée dans son souvenir, et elle fut frappée, en se les rappelant plus tard, d'un étonnement qu'elle n'avait point éprouvé à leur aspect. Elle ne prit pas garde en ce moment au contraste étrange que faisait l'ameublement élégant de cette chambre avec le reste du logis ; elle ne s'aperçut pas

qu'elle était assise sur un fauteuil en brocatelle, près d'une table dont les pieds sculptés ressortaient entre les franges d'un magnifique tapis. Elle ne remarqua pas non plus que la cheminée était ornée d'une pendule, et que deux médaillons enchassés dans une riche garniture étaient suspendus aux côtés de la glace. Dans ce trouble affreux, elle ne pouvait même plus prier. Deux ou trois fois elle essaya de se relever, mais ses genoux fléchirent, elle ne put avancer : elle n'eut que la force d'attendre.

Heureusement cette situation terrible ne se prolongea pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure environ, des pas rapides se firent entendre dans le corridor : c'était l'étranger qui revenait. Misé Brun leva les mains au ciel avec un élan de reconnaissance et s'écria d'une voix éteinte :

— Eh bien ! M. de Nieuselle ?...

— Vous n'avez plus rien à craindre de lui, répondit-il du ton le plus calme, — et après un moment de silence il ajouta : — Vous n'avez rien entendu ?

— Rien, murmura-t-elle en frissonnant.

Un long silence suivit ces paroles ; l'étranger s'assit en face de misé Brun et déposa sur la table ses pistolets. Il était très pâle, mais aucun trouble dans sa physionomie, aucun désordre dans ses vêtements, n'annonçaient une lutte récente. La jeune femme, pénétrée d'une indéfinissable crainte, n'osait l'interroger encore. Son premier mouvement avait été de croire qu'une catastrophe venait d'arriver, mais bientôt cette supposition lui parut absurde. Elle se tranquillisa, convaincue que Nieuselle, après s'être rendu à merci, allait passer la nuit sous clef dans

quelque cave de l'auberge. L'étranger paraissait avoir oublié déjà ce qui venait de se passer; accoudé sur la table et le front penché sur sa main, il regardait la jeune femme avec une joie pensive et comme recueilli dans une impression de bonheur qu'il savourait lentement. La pâleur de misé Brun s'effaça sous ce regard ardent; elle baissa la vue, et dit en soupirant : — Je ne sais comment vous rendre grâces, monsieur, pour le secours que vous m'avez donné. Que Dieu vous récompense... A présent, je passerai la nuit ici sans crainte... Elle s'interrompit tout à coup, frappée d'un souvenir subit, et s'écria en se dressant avec un geste d'épouvante :

— Mais que dis-je, mon Dieu! il y a un autre danger plus grand.

— Lequel? interrompit l'étranger.

— Cette maison est un repaire de bandits,

répondit-elle d'une voix étouffée; cette nuit, dans un moment peut-être, l'hôtesse, d'accord avec eux, nous livrera...

— Vous en avez été avertie? demanda l'étranger sans paraître ému de cette révélation.

Elle fit un geste affirmatif, et reprit avec véhémence:

— Ne songez pas à résister, ce serait une tentative folle et inutile. Il ne s'agit plus d'un lâche qui tremble et s'humilie à la première menace d'un homme de cœur, il s'agit d'une troupe de bandits résolus et accoutumés au meurtre, Ils vous tueront si vous essayez de vous défendre; mais vous ne vous défendrez pas; vous leur laisserez prendre tout ce que nous possédons. Eh! qu'importe, pourvu que la vie soit sauve?

Tandis qu'elle parlait ainsi, l'étranger la

considérait d'un air calme et attendri qui contrastait étrangement avec l'effroi qu'elle manifestait, — Vous ne me croyez pas! dit-elle désolée; il vous semble que la peur me tourne l'esprit; plût à Dieu que cela fût ainsi! Mais vous le verrez: cette nuit, nous serons dépouillés par la bande de Gaspard de Besse.

— Il faudrait alors que je lui ouvrisse moi-même la porte de cette maison, répondit l'étranger, car en voici les clefs, et il n'y a pas moyen d'y pénétrer sans mon consentement.

— Ah! nous sommes sauvés! murmura la jeune femme avec un élan de reconnaissance et de joie. Puis ses yeux se remplirent de larmes, et elle demeura un moment immobile, le visage appuyé sur ses mains jointes. — je vais donc passer ici cette nuit sous

votre sauve-garde, dit-elle enfin; demain je partirai, certaine de ne plus vous revoir, mais je n'oublierai jamais votre nom dans mes prières.

— Mon nom ? dit-il étonné.

— Le nom de M. de Galtière, répondit misé Brun.

— Qui vous l'a appris ? s'écria-t-il en tressaillant.

Elle lui raconta alors tout ce que lui avait dit Madeloun, ainsi que la triste fin de la Monarde. Il l'écouta, concentré dans une pénible attention, et après il lui dit avec un sourire amer : — Oui, tels ont été les tristes commencements de ma vie, des fautes et des malheurs !

— Et à présent ? demanda la jeune femme avec un accent ineffable et en arrêtant sur lui son regard pénétrant et doux.

— A présent, répondit-il en baissant la voix, mon existence est celle d'un homme condamné à passer et à repasser sans trêve ni repos sur un abîme où il doit tomber et périr enfin.

— La miséricorde de Dieu ne permettra pas qu'un pareil malheur s'accomplisse, murmura misé Brun en levant les yeux au ciel.

— Une autre existence serait possible, reprit-il après un silence; j'y avais songé; je m'y préparais. — J'allais quitter pour toujours le royaume lorsque je vous ai rencontrée.

Elle le regarda fixement à ce mot, et lui dit avec une altération dans la voix qui démentait le calme et la fermeté de ses paroles : — Vous devez accomplir ce projet; si je croyais avoir quelque empire sur votre

esprit, je vous supplierais de quitter pour toujours ce pays, où votre vie n'est pas en sûreté, et dans lequel aucun des motifs qui attachent le cœur de l'homme aux lieux où il est né ne peut vous retenir.

— Il est vrai, répondit-il; j'ai perdu tout ce qui fait le bonheur et l'orgueil des autres hommes : ma place au foyer paternel, mon rang dans le monde; je ne rentrerai plus dans la demeure où j'ai passé les tranquilles années de mon enfance et de ma première jeunesse, mon nom a été rayé du livre de famille, et je suis mort pour tous les miens. Pourtant je suis resté..... je suis resté dans l'espoir incertain de vous revoir.

Elle se leva en pâlissant et voulut fuir, car elle sentait que les voix auxquelles elle avait coutume d'obéir se taisaient en elle, et que la religion, le devoir, l'honneur, étaient

vaincus, sinon trahis. Mais M. de Galtières la retint avec une sorte de violence suppliante : — Écoutez, lui dit-il, c'est ma vie, mon salut et votre propre bonheur qui sont entre vos mains... Sais-tu ce que j'ose te proposer ? de t'abandonner à moi, de me suivre ! — Que laisserais-tu derrière toi ? Qui pourrais-tu regretter ? Ta jeunesse se flétrit et se consume dans un horrible ennui, dans un cruel isolement. — Tu n'as point de famille non plus, car ton cœur n'a pas adopté celle où tu es entrée. Peut-être es-tu arrêtée par la crainte de laisser après toi un nom déshonoré ? Mais si tu disparaissais cette nuit, on croirait que tu as péri dans le bois de l'Esterel, et ta mémoire resterait sans tache. Considère ce qu'a fait le sort en nous réunissant ici. Ne semble-t-il pas qu'il ait voulu nous donner l'un à l'autre, tant les cir-

constances qui nous environnent sont propices? La nuit commence à peine; demain matin, nous pourrions avoir passé la frontière; une fois à Nice, la mer est devant nous, et peut nous porter jusqu'à l'autre extrémité du monde. Veux-tu que je t'emmène si loin, que tu n'entendras jamais parler du pays que tu auras quitté pour me suivre! Ou bien préfères-tu rester sur la côte d'Italie, au bord de quelque plage d'où tu puisses encore apercevoir les montagnes de la Provence? Décide, ordonne; en quel lieu de la terre que je te conduise, va! nous serons heureux!....

Tandis qu'il parlait ainsi, la jeune femme, droite devant lui, le regard fixe et les mains serrées contre sa poitrine, semblait livrée à quelque lutte intérieure, dans laquelle ses forces s'épuisaient de moment en moment.

Entraînée, vaincue à demi, elle comprit qu'il fallait fuir, qu'elle était perdue, si elle écoutait encore une seule de ces paroles qui subjuguaient sa volonté; et, faisant un suprême effort, elle dit, sans ostentation de vertu, de fermeté, mais d'une voix suppliante, brisée, et les yeux baignés de larmes : — N'essayez pas de me détourner de mon devoir. Ayez pitié de moi; au nom du ciel, ne me retenez plus, car si je restais, je serais perdue, perdue en cette vie et dans l'éternité!... Il n'y a point de refuge contre les reproches d'une conscience tourmentée. ni de bonheur dans une vie coupable. Quand même je pourrais cacher ma faute aux yeux des hommes, Dieu me verrait... Je vous en supplie, ne me parlez plus, ne me regardez plus, laissez-moi vous quitter!

Il se détourna, vaincu par cette humble

résistance, et misé Brun, après lui avoir fait de la main un signe d'adieu, s'éloigna lentement.

L'orfèvre sommeillait encore. Au bruit que fit sa femme en rentrant dans la chambre, il se souleva sur le coude et promena autour de lui un regard étonné.

— Oh! oh! fit-il, j'ai un peu dormi, je crois. — Ma femme!

— Je suis là, répondit-elle sans s'avancer.

— Quelle heure est-il!

— Je ne sais pas; il fa... nuit depuis assez long-temps.

Bruno Brun se prit à r...léchir; puis il dit d'un air convaincu :

— Mieux vaut passer la nuit ici qu'au ...ilieu des bois; nous ferons bien d'y re...r jusqu'à demain matin. Je ne me sens pas ... moindre appétit : qui dort dîne, dit le pro...

verbe. Ma femme, verrouille bien la porte et viens te coucher.

Elle obéit machinalement. Toutes ses facultés étaient dans une sorte d'engourdissement et de stupeur. C'était l'anéantissement et non le repos qui succédait aux émotions violentes qu'elle venait d'éprouver; elle passa la nuit immobile, les yeux ouverts à côté de son mari, qui de temps en temps s'éveillait en sursaut pour lui demander si elle n'avait pas entendu quelque bruit et s'il pleuvait toujours

Un peu avant l'aube, elle ouit marcher le long du corridor; il se fit un certain mouvement dans la maison; puis le pas d'un cheval battit le sol au dehors. Elle comprit que c'était M. de Galtière qui partait, et, cachant son visage sur l'oreiller, elle pleura silencieusement. Quand le jour parut, Bruno

Brun se leva et ouvrit sa porte en appelant à haute voix. La petite servante accourut, fatiguée, défaite, et pâle sous sa peau bronzée.

— La carriole est attelée ; tout est prêt, dit-elle ; il ne reste plus qu'à charger vos bagages.

— Où est le drôle qui nous conduit? demanda l'orfèvre.

— Qui le sait ? répondit-elle froidement ; mais ne vous inquiétez pas : vous avez là un autre cheval et un autre conducteur.

— Comment ! s'écria-t-il, quel conducteur?

— Soyez tranquille ; on vous répond de lui. L'autre est un ivrogne qui a disparu après le souper ; et Dieu sait quand on le retrouvera !

En disant ces mots, elle fit un signe d'intelligence à misé Brun, qui murmura :

— Oui, c'est un misérable, et nous sommes heureux d'en être délivrés.

L'orfèvre était trop pressé de partir pour chercher de plus amples explications; il se contenta de celle qu'on lui donnait, et se hâta de tout disposer pour se remettre en route. Tandis qu'il arrangeait ses coffres, la servante, qui était restée un peu en arrière avec misé Brun, dit à voix basse, et en lui glissant entre les doigts un très petit paquet cacheté :

— On m'a chargé de vous remettre ceci. Sainte Vierge ! quelle nuit terrible nous avons passée ! Je savais bien ce qui arriverait...... Vous pouvez aller tranquille à présent.

— Ma femme, en route ! cria l'orfèvre.

Misé Brun n'eut que le temps de serrer la main de la petite servante et de lui dire :

— Que le ciel te récompense du service

que tu m'as rendu hier soir !... Mon enfant, quitte au plus tôt cette maison... Crains Dieu, et ne sers que d'honnêtes gens !

Un léger vent d'ouest avait balayé les nuages ; la matinée était fraîche et sereine ; déjà le soleil levant dardait ses clartés vermeilles sur la façade du logis de l'Esterel. Misé Brun avait repris sa place dans l'humble équipage qui allait l'emmener. Au moment de partir, elle tourna une dernière fois les yeux vers ces lieux d'où elle emportait des souvenirs qui devaient préoccuper et remplir le reste de sa vie. Alors, son regard plongeant à travers une des fenêtres grillées de l'étage inférieur, elle entrevit dans la pénombre d'un rayon de soleil qui traversait obliquement la salle obscure, comme une forme humaine étendue la face contre terre. La jeune femme frémit sans être sûre cepen-

dant qu'elle venait d'apercevoir un cadavre; puis, se souvenant de ce qu'avait dit la petite servante, elle pensa que c'était Siffroi qui peut-être dormait couché sur le sol, près de l'endroit où M. de Galtière avait enfermé le marquis. Cet incident cessa bientôt de la préoccuper, et elle demeura plongée dans la morne agitation de ses souvenirs et de ses réflexions. Elle tenait toujours dans sa main le paquet que lui avait remis la petite servante; parfois effrayée de posséder cette preuve, ce gage d'amour que lui avait laissé M. de Galtière, elle s'imaginait que Bruno Brun allait surprendre son secret, et elle cachait sa main en frissonnant; mais l'orfèvre était bien loin de soupçonner le trouble, les angoisses de sa femme, et, joyeux d'avancer rapidement vers le but de son voyage, il disait de temps en temps à son nouveau con-

ducteur, qui poussait le cheval au grand trot sur les pentes de la montagne :

— Nous allons un train de poste ! Voilà comment on doit voyager ! Tu auras un bon pour-boire, mon garçon.

Au bas de la dernière descente, après avoir franchi entièrement le passage de l'Esterel, il fallut pourtant s'arrêter un moment. Il y avait en cet endroit quelques maisons et un poste de la maréchaussée. Tandis que Bruno Brun exhibait ses papiers, la jeune femme s'assit à l'écart sous un bouquet de châtaigniers qui ombrageait le chemin, et elle décacheta d'une main tremblante le mystérieux paquet. L'enveloppe cachait un médaillon que la jeune femme se rappela aussitôt avoir vu suspendu à la cheminée de cette chambre où elle avait passé, le soir précédent, les moments les plus terribles et les plus doux de sa

vie. Le cercle d'or guilloché du médaillon contenait d'un côté des lettres initiales tracées délicatement sur vélin, et de l'autre un portrait en miniature de la plus admirable ressemblance. Par un mouvement spontané, involontaire, misé Brun pressa ce portrait sur ses lèvres, puis elle le cacha dans son sein. Quelques heures plus tard, les voyageurs arrivaient à Grasse. Bruno Brun, en mettant pied à terre, dit avec satisfaction :

— Dieu soit loué ! nous avons fait le voyage sans aucune mauvaise rencontre, et nous arrivons à temps pour l'ouverture de la foire.

VI.

Huit jours plus tard, la famille Brun, réunie de nouveau dans la maison de la rue des Orfèvres, faisait la veillée autour de la table que Madeloun achevait de desservir. Bientôt misé Brun, prétextant une extrême

lassitude, monta dans sa chambre, et l'orfèvre resta seul vis-à-vis de son père et de la tante Marianne.

— La foire a été bonne, et j'ai bien mené mes affaires là-bas, dit-il d'un air capable ; de toutes manières, j'ai sujet d'être content.

— Ta femme me paraît triste, observa le vieux Brun.

— Ce n'est rien ; c'est le voyage qui l'a fatiguée. En partant elle était ravie ; il lui semblait qu'il n'y avait rien au monde de si agréable que de courir les grands chemins, mais elle a été bientôt lasse de tout cela. Au retour, quand nous avons passé dans le bois de l'Esterel, elle n'a plus mis pied à terre pour recueillir des fleurs et s'arrêter devant chaque buisson à entendre chanter les oiseaux ; elle est restée tranquillement au fond de la carriole. Quand nous avons été au logis de l'Es-

terel, elle a un peu avancé la tête pourtant, afin de demander des nouvelles de ce grand coquin de conducteur que nous y avions laissé ; mais l'hôtesse et la servante avaient abandonné la maison : il n'y avait plus personne. Pendant le reste du voyage, elle n'a plus manifesté la moindre curiosité, et je crois qu'elle s'est sentie fort soulagée en se retrouvant ici ce matin.

— Et à Grasse, comment les choses se sont-elles passées demanda la tante Marianne.

— Eh ! eh ! c'est à cette question que je vous attendais, répondit-il en se frottant les mains ; figurez-vous que j'avais la plus belle boutique de la foire, et que les gens faisaient foule à l'entour. C'était comme une fureur pour voir Rose ; le monde se battait, afin d'aborder jusqu'à elle. Chacun la célébrait :

on a fait des chansons à sa louange ; mais je dois déclarer qu'elle ne s'est guère souciée des compliments et des propos aimables de tous les freluquets qui assiégeaient notre étalage. Au lieu de les écouter d'un air agréable, elle semblait toute contristée, et plus d'une fois elle avait les larmes aux yeux.

Il ne faut pas trop se fier à ces apparences, murmura la tante Marianne en secouant la tête ; les femmes qui n'ont aucune inclination cachée ne sont ni gaies ni tristes, et l'humeur mélancolique de la tienne me donnne beaucoup à penser.

Le dimanche suivant, l'orfèvre, qui était allé faire ses dévotions à la chapelle des pénitents bleus, rentra son tricorne avancé sur les yeux et les mains au fond de ses poches, ce qui était chez lui le signe d'une grande agitation d'esprit.

— Vous me voyez saisi. dit-il en abordant sa femme et la tante Marianne; savez-vous la nouvelle qui court dans la ville? Un jeune homme qui m'avait fait dernièrement l'honneur d'entrer dans ma boutique, le marquis de Nieuselle, a été assassiné au logis d l'Esterel...

— Il est mort! s'écria misé Brun en pâlissant.

— A mauvais sujet, mauvaise fin, murmura Madeloun.

— Il s'était apparemment arrêté dans ce coupe-gorge, reprit l'orfèvre; son corps à été retrouvé au fond d'une salle basse, le visage contre terre. Il avait une balle dans la tête. On ne met pas en doute qu'il n'ait été assassiné par Gaspard de Besse ou par quelqu'un de sa bande. Grand Dieu du ciel! la nuit que nous étions au logis de l'Esterel, nous pouvions avoir le même sort!

— Tu peux brûler un cierge à l'autel de la sainte vierge Marie, dit la tante Marianne frappée de l'impression profonde que la nouvelle de ce malheur produisait sur misé Brun ; va, Bruno, tu as peut-être plus de bonheur encore que tu ne crois !

Ce fut ainsi que la jeune femme apprit la terrible preuve de dévouement que lui avait donnée M. de Galtières. Elle en ressentit une impression étrange; mêlée de reconnaissance et d'horreur. Son esprit revenait sans cesse sur toutes les circonstances de cette nuit fatale et les commentait avec une horrible et involontaire persévérance. Elle s'expliqua alors pourquoi M. de Galtières avait quitté le logis de l'Esterel avant le jour, et elle comprit les dernières paroles de la petite servante. Elle se rappela en frissonnant ce qu'elle avait vu, lorsque, prête à re-

partir, elle avait encore une fois tourné ses regards vers ces lieux funestes. Au milieu de ces angoisses, elle remerciait pourtant le ciel, qui permettait qu'on imputât le meurtre de Nieuselle aux bandits embusqués dans les défilés de l'Esterel.

Ces affreux souvenirs s'affaiblirent enfin. La jeune femme tomba dans une sorte d'engourdissement moral qui ressemblait au repos. Un jour que le père Théotise l'interrogeait, inquiet de l'anéantissement où il la voyait, elle lui répondit doucement. — Il me semble que je suis tranquille, mon père ; mais je n'ose regarder au dedans de moi-même, ni réfléchir sur ma situation. J'ai peur de toucher à mon mal... Pourtant il faudra que j'aie le courage de vous parler un jour.

— Quand vous le pourrez sans peine et sans

effort, ma chère fille, répondit le bon moine.

Mais après cette période d'affaissement, les facultés de la jeune femme se réveillèrent plus puissantes ; les passions fougueuses et rebelles recommencèrent à gronder dans son cœur, et elle s'abandonna, dans le secret de son âme et de sa pensée, aux ardeurs qui la dévoraient. Il y avait une heure dans la journée où l'horrible contrainte que lui imposait son entourage cessait pendant quelques instants ; c'était l'heure à laquelle misé Marianne passait dans la boutique pour aider Bruno Brun à arranger l'étalage. Alors elle tirait furtivement, de l'endroit où elle le tenait caché, le médaillon de M. de Galtières, et le contemplait en versant des larmes silencieuses. Ce portrait rendait admirablement les traits de l'original. Le front haut et légèrement fuyant avait un caractère singulier de courage et d'audace. Déjà

les rides qu'une pensée inquiète semblait y avoir laissées creusaient entre les sourcils deux traits ineffaçables. Le nez était finement accusé, et les lèvres, minces et vermeilles, ressortaient comme une ligne de carmin sur les tons pâles et mats de la peau. Ce front hautain, ce teint bilieux, cette bouche dont les commissures s'abaissaient effacées, auraient décélé une nature violente, impitoyable, si l'expression n'en eût été tempérée par un de ces contrastes qui mettent en défaut la physiognomonie et défient la science des plus habiles disciples de Lavater : les plus beaux yeux s'ouvraient sous ce front austère, le plus doux regard éclairait ce sombre visage. L'orbite, très saillant, était couronné de blonds sourcils; la paupière, large et mollement prononcée, comme dans le portrait de Joconde, était bordée de longs

cils, et les yeux, d'un noir de velours, avaient l'expression d'exquise finesse, de riante sérénité qu'on trouve aux yeux divins de Mona Lisa.

Misé Brun adora cette image avec les mystiques transports d'une âme pure et exaltée. Elle s'abandonna au vain et dangereux bonheur d'aimer pour le seul bonheur d'aimer, et bientôt elle retomba dans les abîmes de l'abattement et du désespoir. Sa chimère ne lui suffisait plus; elle avait horreur de l'existence immobile et murée qu'elle était venue reprendre pour toujours; elle faillit intérieurement à toutes ses résolutions : un jour enfin, elle regretta de n'avoir pas suivi M. de Galtières. Quand elle en fut venue là, elle n'osa déclarer au père Théotiste de quels sentiments, de quelles pensées elle était coupable, et séduite peut-être par quelque es-

pérance éloignée, elle dissimula ses douleurs et attendit vaguement sa délivrance.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. L'hiver passa, la belle saison revint et ramena l'époque des cérémonies qui attiraient de si loin les étrangers dans la ville d'Aix. Misé Brun vit approcher la veille de la Fête-Dieu avec des agitations inexprimables ; tantôt elle avait le pressentiment que M. de Galtières ne manquerait pas à cette espèce de rendez-vous, tantôt elle se figurait qu'il avait cédé à ses conseils et quitté le royaume. D'abord elle avait cru fermement qu'il viendrait, mais à mesure que le temps avançait, elle sentait sa conviction et son espérance faiblir. La veille de la Fête-Dieu, à l'heure où les trompettes qui précédaient la cavalcade se firent entendre, lorsque Bruno Brun cria à la porte de l'arrière-boutique qu'il était

temps de sortir, la jeune femme s'avança, calme, comme impassible, et prit place entre la tante Marianne et Madeloun. Elle ne comptait plus que M. de Galtières vînt, comme l'année précédente, se mêler à la foule qui se pressait dans la rue des Orfèvres. Pourtant, lorsqu'elle leva les yeux, elle l'aperçut à la lueur des torches. Il était là debout au même endroit que l'année précédente et les yeux fixés sur elle. Quand leurs regards se rencontrèrent, il sourit faiblement et mit une main sur sa poitrine, comme pour attester que chaque fois qu'elle se montrerait ainsi, elle le retrouverait à la même place. Misé Brun imita machinalement ce geste, cette muette promesse ; puis elle baissa la tête, et ses mains retombèrent nertes sur ses genoux.

— Qu'est-ce que vous faites donc ! dit

brusquement la tante Marianne; vous avez l'air de l'effarée de Figaniéres, qui prenait le chapeau de saint Christophe pour le clocher de son village. Tenez-vous tranquille et regardez la cavalcade.

Dix minutes après, le cortège disparaissait au fond de la rue, et Bruno Brun se levait en disant avec un soupir d'admiration et de regret : — C'est fini pour jusqu'à l'an prochain; rentrons, ma femme.

— Dans un an ! murmura misé Brun en repassant le seuil de sa maison.

Quelques mois s'écoulèrent encore. La jeune femme, triste, agitée, le cœur dévoré d'amour, sentait passer avec une morne lenteur chaque jour, chaque heure de sa vie. Pourtant rien dans sa manière d'être ne décelait les secrets désordres de son âme. Elle était impérieusement gouvernée par les ha-

bitudes de son intérieur, et parcourait, sans témoigner ni fatigue ni dégoût, le cercle étroit des occupations domestiques. On la voyait toujours calme, soumise, assidue au travail, et lorsqu'elle s'asseyait, le matin, devant la fenêtre de l'arrière-boutique, pour recommencer la tâche accoutumée, misé Marianne elle-même lui trouvait un visage tranquille et ne s'apercevait pas qu'elle avait passé la nuit dans l'insomnie et dans les larmes.

Un dimanche, l'orfèvre, qui était sorti dès le matin, rentra radieux : — Je vous annonce une grande nouvelle, s'écria-t-il ; l'assassin du marquis de Nieuselle est arrêté !

J'en suis bien aise, dit tranquillement la tante Marianne.

Misé Brun releva la tête et regarda son mari fixement, en remuant les lèvres comme

si elle parlait, mais sans faire entendre aucun son. Il y avait dans ce regard, dans ce mouvement muet de la bouche, une telle expression de désespoir et d'horreur, que l'orfèvre en fut effrayé.

— Eh bien! s'écria-t-il, est-ce que tu n'es pas contente qu'on ait arrêté Gaspard de Besse?

A ce mot, qui la rassurait tout à coup si complètement, misé Brun ne put dominer la violence de son émotion, et, cachant son visage dans ses mains, elle fondit en larmes. La tante Marianne arrêta sur elle son regard clignotant, et dit à l'orfèvre, qui se taisait tout étonné de l'effet que produisait ses paroles: — Bruno, j'ai dans l'idée qu'on regrette ici ce mauvais sujet qui s'appelait de son vivant le marquis de Nieuselle.

— Je n'ai guère souci d'un galant qui est

à trois pieds sous terre, répliqua-t-il en haussant les épaules.

Misé Brun, revenue déjà de son premier mouvement, essuya ses yeux, et dit avec douceur à la vieille fille : — Dieu nous garde de mal parler des morts !

— Toute la ville est en émoi, reprit Bruno Brun, les rues sont pleines de monde comme un jour de grande fête; c'est cette après-midi qu'on amène Gaspard de Besse et deux scélérats de sa bande qui ont été pris avec lui; je vais les voir arriver, cela me récréera.

— Oh! murmura la jeune femme, des malheureux si chargés de crimes, et qui vont en subir leur châtiment!

— Leur procès ne sera pas long, ajouta l'orfèvre bientôt nous aurons de la besogne à la confrérie.

Huit jours plus tard, une certaine agitation régnait dès le matin dans la maison de l'orfèvre. Bruno Brun était sorti de bonne heure pour se rendre à la chapelle des pénitents bleus, et les trois femmes, réunies dans l'arrière-boutique, prêtaient une morne attention aux clameurs qui, de temps en temps, s'élevaient au dehors.

— Il est inutile d'arranger l'étalage, dit la tante Marianne à Madeloun; on ne vendra rien aujourd'hui; entr'ouvre seulement les vantaux, afin qu'on puisse voir ce qui se passe dans la rue. Il y a foule déjà, j'en suis sûre.

Un moment après, Madeloun revint. —Entendez-vous les cloches? Gaspard de Besse monte à Saint-Sauveur pour faire amende honorable avant de mourir. Dans un instant, il va passer. Tout le monde court pour le voir, on s'étouffe dans la rue.

— Sortons un moment sur la porte, dit la tante Marianne en se tournant vers misé Brun.

— Oh ciel! pour voir ce malheureux! répondit la jeune femme d'une voix altérée, non, non, le cœur me manque rien que d'entendre les cloches qui sonnent son agonie. Je vais prier Dieu pour lui.

— Allons, venez, insista Madeloun, quand ce ne serait que pour voir le monde qu'il y a dehors, et rentrer tout de suite. C'est un coup d'œil comme la veille de la Fête-Dieu.

A ce mot, la pensée que M. de Galtières était peut-être parmi cette foule s'offrit subitement à l'esprit de misé Brun, et, par un mouvement spontané, elle suivit la servante, qui l'entraînait par le bras.

Une multitude compacte remplissait la rue, et précédait le triste cortège qui s'avan-

çait lentement. Un morne silence régnait dans cette foule, mais çà et là des voix enrouées, qui devaient parvenir jusqu'à l'oreille du patient, criaient une complainte sur la mort de Gaspard de Besse. Lorsque les baïonnettes de la maréchaussée parurent au fond de la rue, une rumeur sourde circula parmi les spectateurs pressés en haies contre les maisons, et de tous côtés on entendit : — Le voilà ! le voilà ! — Le condamné s'avançait d'un pas ferme, presque rapide. A sa droite, et le crucifix à la main, marchait le père Théotiste; à sa gauche, un peu en arrière était le bourreau. Après venaient les pénitents bleus, qui devaient entourer l'échafaud et porter sur leurs épaules la bière du supplicié.

Misé Brun cherchait toujours M. de Galtières dans un groupe nombreux arrêté en

face de sa maison ; mais, lorsque le condamné ne fut plus qu'à quelques pas, elle tourna involontairement les yeux sur lui. Ses yeux se fermèrent aussitôt ; elle ne le vit pas, elle le reconnut pourtant, car ses genoux fléchirent, et elle se retint au bras de Madeloun, qui pâle, éperdue, murmura :

— M. de Galtières !... c'est lui !...

Comme elle disait ces mots, le fatal cortége avait déjà passé. Misé Brun rentra dans la maison, et alla machinalement s'asseoir à sa place accoutumée. La tante Marianne se mit devant l'autre fenêtre, et, ouvrant son livre de messe, commença les prières pour les morts ; ensuite les deux femmes prirent leur travail, et la journée s'acheva comme les autres journées.

L'orfèvre, en rentrant dans l'après-midi, se hâta d'ouvrir sa boutique et de se remettre à son travail ; mais le soir, à la veillée, il eut

le temps de raconter les bonnes œuvres auxquelles il avait participé ce jour-là.

— Je puis rendre témoignage des derniers moments du fameux Gaspard de Besse, dit-il avec satisfaction; il est mort très courageusement. La torture ne lui avait rien fait avouer : il n'a déclaré devant la justice ni son origine ni sa vie ; mais, avant de se remettre entre les mains du bourreau, il a fait sa confession au père Théotiste, qui lui a donné l'absolution et n'a cessé de le consoler et de l'exhorter jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier souffle.

Misé Brun écouta ces détails d'un air triste et calme ; son mari remarqua seulement qu'elle était plus pâle que de coutume.

Le lendemain, elle se sentit tout à coup malade. La tante Marianne et Madeloun la mirent au lit. Le soir, elle était à l'agonie ; mais le ciel ne permit pas qu'elle fut sitôt délivrée : elle vécut quelques années encore

dans les pratiques d'une austère dévotion. Ce ne fut que longtemps après le supplice de Gaspard de Besse qu'elle reçut des mains du père Théotiste le missel qu'elle avait donné dans le cloître de l'église de Saint-Sauveur, et dans lequel le condamné avait fait ses dernières prières.

— Ma fille, dit le bon moine en le lui rendant, Dieu nous appelle à lui par des voies différentes; le repentir et la vertu mènent également au ciel.

LES LAMBERT.

I.

Le château de Saint-Guily est un ancien fief, avec titre de baronnie, situé sur le versant méridional des Alpines. Une forêt de chênes et de mélèzes l'enserre de toutes parts ; ces masses de verdures sombres et

compactes sont coupées çà et là par de petites clairières dont l'herbe menue est parsemée d'orchis et d'anémones simples. De nombreux ruisseaux roulent impétueusement sous les arbres séculaires, et remplissent ces solitudes de bruits confus et incessants. L'aspect du paysage est d'une beauté sauvage et grandiose; mais le sol ingrat ne nourrit aucune des cultures qui enrichissent la Basse-Provence: la vigne et l'olivier ne peuvent y croître, et à peine si quelques chétives récoltes de blé y végètent à la lisière du bois.

Les distributions intérieures du château datent du siècle dernier; au dehors il offre le même aspect qu'au temps où les barons de Saint-Guily se liguaient avec la maison des Baux et faisaient la guerre au comte de Provence, leur seigneur suzerain. Les tours, les remparts, les bastions sont encore debout

et entourés de fossés, au fond desquels les joncs et les pariétaires forment une sorte de prairie dont les eaux pluviales entretiennnet la fraîcheur. L'entrée principale est encore munie de sa herse. et si le pont-levis retombait devant la porte, le château de Saint-Guily serait, comme au temps des anciens barons, une forteresse imprenable. Un misérable village s'abrite sous ce nid d'aigle: il n'est habité que par de pauvres paysans. C'est là que se passa, il y a quarante ans environ, l'histoire suivante.

La révolution était accomplie, les proscriptions finissaient, et les émigrés rentrés en France ramassaient les débris de leur fortune. La terre de Saint-Guily, n'ayant pas été aliénée comme la plupart des biens du domaine national, fut restituée au jeune baron de Saint-Guily, dont le père était mort dans l'émigration. Après dix ans d'exil,

M. de Saint Guily revint habiter son château et reprendre possession de l'héritage, que, contre toutes les probabilités, il recouvrait intact. Pas une parcelle de terre n'avait été séparée de la baronnie ; seulement quelques abus étaient nés de la négligence avec laquelle la nation avait, pendant tant d'années, géré sa propriété. Les gens du village avaient fini par considérer la forêt comme un bien commun où tout le monde pouvait mettre la main selon ses besoins. Ils chassaient, ils coupaient du bois ; les plus industrieux faisaient du charbon qu'ils allaient vendre à Avignon ou à Aix, et ils vivaient ainsi dans une espèce d'aisance qu'ils n'auraient jamais obtenue en cultivant avec les plus dures fatigues le sol maigre et stérile qui bordait la forêt. M. de Saint-Guily était l'homme du monde le moins capable de tolérer un pareil état de choses ou de le faire cesser par voie

de conciliation. La violence, l'âpre énergie de son caractère s'étaient développées dans les circonstances difficiles où il avait passé sa première jeunesse. Il était revenu de l'émigration l'âme pleine de ressentiments, de regrets, et possédée d'un secret désir de vengeance. Le souvenir des misères qu'il avait supportées le rendait sans pitié pour celles d'autrui. Aucune considération n'était capable de l'arrêter dans ce qu'il regardait comme l'exercice de son droit, et les abus d'autorité les plus iniques ne lui semblaient que de justes représailles contre ceux qui, pendant dix ans, avaient eu leur part de sa fortune. En arrivant à Saint-Guily, il défendit la chasse dans toute l'étendue de son domaine, et promit de faire un procès à quiconque couperait un seul arbre dans la forêt.

Malgré ces avertissements et ces menaces,

les déprédations continuèrent; le baron tint parole; tous les jours on dressait des procès-verbaux; les braconniers et les bûcherons étaient cités, condamnés par-devant le tribunal du chef-lieu. Presque tous les paysans du village furent ainsi mis à l'amende jusqu'à concurrence de leur dernier écu. Quelques-uns s'en allèrent vivre ailleurs; la plupart, ceux qui possédaient une maisonnette, un champ, que leur avaient laissé leurs pères, ne voulurent pas quitter le village où ils étaient nés. Ils aimèrent mieux cultiver le sol qui leur appartenait pour manger à grand'peine du pain pendant toute l'année, que de chercher hors du pays d'autres ressources et une aisance proportionnée à leur travail.

Parmi ces derniers, il y avait un vieux paysan nommé Jean-Baptiste Lambert, dont la famille passait, après celle de Saint-Guily,

pour la plus ancienne de la baronnie. Les Lambert, possédaient, depuis quelques cents ans, une lande d'un quart de lieue sur la lisière du bois. Ce vaste terrain ne produisait guère que des gênets et du romarin ; le bétail n'y trouvait qu'une mauvaise pâture. Les endroits où quelques pouces de terre végétale couvraient le rocher donnaient pourtant un peu de blé dans les bonnes années. La maison, située au bas du village, était, comme toutes celles des paysans de cette contrée, basse, mal close, enfumée au dedans, sans ombrage au dehors, et précédée d'une petite cour dont le mur d'enceinte tombait en ruines.

Bien que les Lambert fussent aussi pauvres que les plus pauvres gens du pays, ils avaient une certaine fierté : leurs traditions de famille se rattachaient à toute l'histoire de la baronnie, ils se considéraient comme un

peu au-dessus des autres paysans leurs voisins. Jean-Baptiste Lambert n'aurait pas souffert volontiers qu'on l'appelât par son nom tout court; ce nom était, selon l'usage, une abréviation, et l'on ne manquait pas d'y joindre l'épithète de *mesté*, maître ; on disait en lui parlant : Mesté Tiste. Le vieux paysan avait deux fils qui cultivaient avec lui l'héritage des Lambert : mais pendant longues années ils avaient été habitués à considérer la forêt comme un domaine plus lucratif à exploiter, et, à l'exemple de tous les gens de la baronnie, ils s'étaient faits bûcherons et chasseurs.

Au retour du baron et après les défenses qu'il avait si vigoureusement promulguées, mesté Tiste ne voulut plus que ses enfants allassent couper du bois et braconner dans la forêt ; c'était renoncer complètement au peu d'aisance dont jouissait la famille, et s'expo-

ser à manquer souvent du nécessaire. Les jeunes gens obéirent pourtant, et ils étaient les seuls habitants du village dont le nom n'eût pas figuré sur les procès-verbaux des gendarmes ou des gardes champêtres.

Un matin, au point du jour, mesté Tiste sortit comme de coutume avec ses fils pour aller aux champs ; le vieux paysan marchait appuyé sur son bâton de coudrier, un bissac passé au cou et sa bêche sur l'épaule. Une morne préoccupation assombrissait encore sa physionomie naturellement triste et sévère; ses fils le suivaient d'un air soucieux. Les jeunes Lambert étaient deux robustes paysans qui passaient pour les plus beaux garçons de la baronnie; Flourian l'aîné, avait des traits d'une régularité commune, la tête petite et couverte d'une abondante chevelure, les épaules puissantes et la taille carrée; c'était le type de la force matérielle,

c'était le Samson de l'Écriture ou l'Hercule antique. Jigé, le plus jeune, l'enfant de prédilection du vieux Lambert, était d'une beauté moins virile; son front large, l'expression de ses yeux abrités sous l'arête mince et mobile de ses sourcils noirs, annonçaient la simplicité intelligente d'un enfant unie à l'énergie, au courage physique d'un homme.

Un orage avait éclaté pendant la nuit, mais avant l'aube le ciel s'était rasséréné, le soleil s'élevait radieux, un vent tiède et plein de parfums printaniers caressait la terre; la nature entière s'éveillait belle et rajeunie sous l'haleine du riant mois de mai. Le chant des oiseaux, le bruit lointain des torrents remplissaient la forêt de vagues harmonies; le feuillage encore trempé de pluie frémissait à chaque rafale et secouait sur la terre de passagères ondées. Mais le magnifique spectacle de cette matinée de printemps touchait peu

mesté Tiste et ses fils; cette saison si belle était pour eux une époque de misère et de soucis. La récolte n'était encore qu'en espoir et ils avaient épuisé toutes leurs ressources pendant l'hiver, maudit des pauvres. En arrivant à la lisière du bois , en face de leur champ, les trois paysans s'arrêtèrent avec un geste de désolation: la grêle avait tout dévasté, les blés en fleur étaient couchés dans les sillons noyés par la pluie ; en certains endroits, la violence des eaux avait balayé toute la terre végétale et laissé le rocher à nu.

A l'aspect de ce désastre, mesté Tiste baissa la tête en disant :

— La grêle a moissonné pour nous cette nuit ; voilà la récolte faite !

Puis il reprit le chemin du village; ses deux fils silencieux et consternés, le suivaient à distance. Quant ils rentrèrent à la maison, mesté Tiste s'était déjà retiré dans une petite pièce

qui lui servait de chambre. Ses enfants s'assirent machinalement devant le foyer où il n'y avait que des cendres froides.

— Voici une mauvaise année, dit l'aîné ; comment allons-nous faire? Mon père comptait emprunter un sac de blé au voisin Bayol, mais c'est impossible à présent : qui sait quand on pourrait le lui rendre! De quel côté nous tourner pour gagner la vie? Nous n'aurions pas été en peine l'autre année, nous serions allés au bois ; alors rien ne manquait dans la maison, et, si un pauvre passait devant la porte, on avait un morceau de pain à lui donner; mais la famine est entrée ici en même temps que M. le baron est rentré au château.

— Je ne sais qu'un moyen de l'en faire sortir, dit froidement Jigé en prenant un fusil accroché au manteau de la cheminée et

soigneusement enveloppé dans un fourreau de serge.

— Qu'est-ce que tu veux faire? s'écria Flourian.

— Tu le vois bien : je veux aller faire un tour dans le bois; c'est demain jour de marché à Bonnieux; j'irai vendre ma chasse et je reviendrai avec un couple de petits écus ou au moins mon bissac rempli de pain.

— Et si tu rencontres les gardes dans le bois? On a arrêté avant-hier le grand Tounin, qui a bon œil et bonne jambe pourtant, sans compter que son chien Pied-Blanc flaire les gardes champêtres d'une lieue.

— Sois tranquille, ils ne m'auront pas, moi; je cours encore mieux que le grand Tounin.

— Mais que dira mon père?

— Que veux-tu qu'il dise? Il s'agit de l'empêcher de mourir de faim et nous aussi :

c'est une raison, çà, pour lui désobéir.

— Ecoute, reprit Flourian après un moment de réflexion et en prenant au ratelier une vieille escopette ; je vais t'accompagner.

— Non, non, interrompit Jigé, j'ai une autre idée. Pendant que je serai dans le bois, tu devrais monter au château.

— Au château, moi !

— Oui, pour demander du travail. On va faire une coupe, et M. le baron fait venir des hommes de dix lieues d'ici. Qu'il nous mette à l'ouvrage avec eux, et il verra s'ils ont de meilleurs bras que nous. On dit qu'il n'aime pas à employer les gens de la baronnie ; mais c'est égal, il nous prendra, nous, j'en suis sûr, quand il verra que nous faisons deux fois autant de besogne que les autres. Va, monte tout de suite au château, c'est à toi de porter la parole ; tu es l'aîné.

— Mon père ne sera pas content quand il saura la chose.

— Je sais bien. Les Lambert n'ont jamais travaillé pour personne autrement que d'amitié, et dans la famille on n'a jamais rien gagné au service de qui que ce soit. Enfin, ce n'est pas une honte de recevoir une pièce de trente sous quand on a eu la cognée à la main depuis l'aube jusqu'au soleil couchant. Fais ce que je te dis, Flourian, monte là-haut et présente-toi. Il me vient encore une autre idée : si tu t'adressais à madame la baronne ?

— Quoi ? moi ! que j'aille parler à une dame ! Est-ce que je saurais ! Çà ne m'est jamais arrivé, çà ne m'arrivera jamais, s'écria le paysan effarouché.

— C'est plus facile de parler à une dame qu'à un monsieur comme M. le baron, tu verras. Les femmes ne sont pas si fières que

les hommes; elles ont meilleur cœur, surtout les jeunes femmes. J'ai bonne idée de madame la baronne.

Flourian finit par se laisser convaincre. Tandis que le vieux Lambert était encore retiré dans sa chambre, les deux frères sortirent; l'un fit un détour et gagna le bois, l'autre prit le chemin du château. C'était l'heure où les paysans sont aux champs; pourtant il y avait du monde sur la petite place du village; les hommes parlaient d'un air animé, les femmes pleuraient. Flourian s'avança; on lui apprit que plusieurs braconniers venaient d'être arrêtés et emmenés par les gendarmes. La consternation était extrême. Les gens des campagnes n'ont, en général, nulle idée de leurs droits, et un triste préjugé fait qu'ils se croient toujours condamnés d'avance par la loi. Ils se figurent qu'avec de l'argent on gagne tous

les procès, et que tout recours de leur part est inutile devant les tribunaux. Aussi détestent-ils les juges autant qu'ils les craignent, et parfois, dans des cas extrêmes, ont-ils osé se faire une prompte et violente justice. Le baron de Saint-Guily n'aurait peut-être pas dormi en sûreté cette nuit-là, sans le pont-levis qui, une fois levé, laissait un abîme ouvert entre la porte et l'esplanade du château.

Flourian poursuivit néamoins son chemin; il avait assez judicieusement pensé que, puisqu'on traquait d'une façon si rigoureuse les pauvres braconniers, il fallait renoncer au plus tôt à cette dangereuse ressource et trouver un autre moyen d'existence. Ce fut avec une émotion de crainte qu'il pénétra dans la grande cour du château; il n'y était pas rentré depuis le retour du baron. et il se souvenait avec une secrète frayeur de

quelques déprédations commises par lui en ces lieux jadis abandonnés, et où venaient jouer les enfants du village.

L'aspect de la cour était encore le même ; les bâtiments qui l'entouraient semblaient déserts; les fenêtres, à moitié dégarnies de leurs vitrages, étaient fermées, et des plantes parasites croissaient sur les corniches délabrées. Flourian traversa le vestibule qui était à l'un des angles de la cour et monta l'escalier sans rencontrer personne. La livrée du baron de Saint-Guily n'était pas nombreuse; ce ne fut qu'au premier étage que Flourian rencontra enfin un laquais qui, après lui avoir demandé son nom, l'annonça à sa maîtresse.

— Faites-le entrer, et qu'il attende, répondit-elle sans se retourner et en continuant d'écrire.

Le laquais introduisit Flourian dans le sa-

lon et se retira en refermant la porte. Le jeune paysan resta là, les deux mains appuyées sur son bâton, son chapeau troué sous le bras, n'osant faire un pas de crainte de rayer avec ses gros souliers le parquet sonore et luisant comme une glace.

Le salon était vaste, sombre, plein de silence. Des tentures de soie couvraient les murs, contre lesquels étaient rangés de vastes fauteuils à clous dorés; la cheminée était ornée de candélabres et d'une pendule en rocailles, mais ce luxe vieilli avait quelque chose de triste : les meubles étaient dépareillés; l'humidité avait moisi leur dorure et terni les merveilleux ouvrages de tapisserie auxquels avaient travaillé jadis les dames châtelaines de Saint-Guily. Tous ces débris réunis, qui attestaient une splendeur passée, faisaient songer aussi à des désastres récents.

Flourian jeta autour de lui un regard ra-

pide et ébahi ; en ce moment il se repentait fort d'être venu. — Jésus-Dieu ! pensa-t-il ; j'aimerais mieux être dans le bois avec dix gendarmes à mes trousses qu'à l'endroit où je suis !

La baronne écrivait toujours ; peut-être avait-elle déjà oublié qu'il y avait là quelqu'un qui attendait. Madame de Saint-Guily était une jeune femme ; il y avait un an à peine qu'elle avait épousé le baron et que, bien malgré elle ,avec toute sorte de regrets, elle l'avait suivi dans son château. Comme tant d'autres demoiselles nobles de cette époque, elle avait grandi au milieu des misères de l'émigration ; mais sa famille l'avait élevée dans les traditions d'un autre temps ; elle était élégante et frivole comme si elle avait toujours vécu dans l'opulence et dans les grandeurs où elle était née. Il y avait dans son maintien, dans toute sa personne, une

sorte de nonchalance aristocratique, un air de fierté froide et dédaigneuse qui tenait les petites gens à cent lieues de distance. Flourian serait peut-être resté-là jusqu'au soir sans oser parler ni faire un mouvement, si la baronne ne se fût tout à coup souvenue qu'il attendait :

— Approchez, dit-elle sans se déranger ni tourner la tête : approchez monsieur Lambert.

— Lambert ! elle me connaît ! pensa Flourian tout stupéfait : et il s'avança en bénissant au fond de son cœur la belle dame qui lui faisait si bon accueil. Mais la baronne n'eut pas plutôt levé les yeux sur lui qu'elle s'écria :

— Qu'est-ce ? qui êtes-vous ?

— Madame, vous le savez bien, balbutia-t-il ; je suis Flourian Lambert, le fils de mesté Tiste Lambert.

— Cet imbécille de Dominique ! interrompit brusquement la baronne ; il n'en fait pas d'autres ! On m'annonce Lambert, je crois que c'est Lambert le colporteur, Lambert le marchand de rubans, le seul visage à peu près humain qui se soit montré jamais ici. Point du tout, je me trouve en face de je ne sais qui.

Le pauvre Flourian restait muet ; la baronne sonna.

— Dominique, reprit-elle avec véhémence, je vous ai dit vingt fois que je ne voulais pas recevoir les paysans du village : en voilà un qui vient sans doute me demander grâce pour lui ou pour quelqu'un des siens, se jeter à mes pieds, comme ils disent tous. C'est ennuyeux. Allons, renvoyez cet homme.

A ces mots Flourian se redressa et regarda la baronne en face. La première impression de crainte et de timidité s'était évanouie, le vieux sang des Lambert bouillonnait en lui,

et il dit avec une calme assurance : Je ne suis qu'un pauvre paysan, et vous êtes une dame; mais, fussiez-vous une reine, je ne me jetterais pas à vos pieds, quand même il s'agirait de ma vie. Je venais ici demander du travail; mais, à présent, quand même M. le baron me donnerait un louis-d'or par jour, je ne voudrais rien faire pour lui. Oh ! il ne faut pas mépriser les pauvres gens, madame !

— C'est bien, allez-vous-en, interrompit la baronne avec un geste de dédain et d'autorité. Puis elle ajouta avec amertume, tandis que Flourian s'éloignait : Ce manant prétendait, je crois, me donner une leçon ! Voilà pourtant ce que nous devions retrouver chez nous, dans nos propres domaines ! des décombres, des ruines, et des paysans insolents qui ne reconnaissent plus leurs maîtres.

Tandis que ceci se passait au château, Jigé battait le bois. Des volées d'oiseaux fuyaient à son approche; mais il n'avait garde de brûler sa poudre pour ce petit gibier qui ne valait pas le coup de fusil. Il avait au bras une vieille canardière, arme héréditaire dans la famille Lambert, et une calebasse suspendue à son cou contenait ses munitions de chasse. Après avoir inutilement exploré la forêt pendant plusieurs heures, Jigé gagna un sombre fourré où il était souvent venu, au clair de lune, se mettre à l'affût et attendre les lapins qui sortaient la nuit de leur terrier pour brouter dans la clairière. Ce lieu solitaire et caché entre deux collines était sur les limites de la baronnie. Au moment où Jigé pénétrait dans le fourré, un lièvre partit presque à ses pieds; le chasseur lâcha son coup et l'abattit ; il rechargea aussitôt son fusil, et courut ramas-

ser la bête. — Voilà une belle pièce! s'écria-t-il un genou en terre et en retournant sa proie encore palpitante, j'ai gagné ma journée.

Comme il achevait ces mots, il vit à dix pas devant lui le baron de Saint-Guily, qui avait mis son fusil en joue. — Si tu bouges, tu es mort! cria le baron. Qui es-tu? Ton nom?

Jigé ne répondit pas, et étendit la main vers son fusil. — Jette ton fusil, et déclare qui tu es, sinon je t'étends raide mort! cria encore le baron.

— Holà! Flourian! dit le braconnier en dirigeant son regard derrière M. de Saint-Guily, comme s'il se fût adressé à quelqu'un caché dans le fourré; eh bien! qu'attends-tu pour envoyer une demi-livre de plomb dans la tête de M. le baron?

M. de Saint-Guily se retourna. Par un mou-

vement prompt comme la parole, Jigé s'était relevé et avait aussi mis son fusil en joue. Le baron comprit sur-le-champ qu'il venait d'être dupe d'une ruse, et qu'il n'y avait personne dans le fourré. — Bas les armes, scélérat! s'écria-t-il avec rage.

— Non pas, répondit le paysan, j'ai votre vie comme vous avez la mienne. Si vous tirez, je ne vous manquerai pas, moi. Il y a du gros plomb dans ma canardière. — Puis après un silence, il ajouta : Si vous m'en croyez, Monsieur le baron, ceci finira autrement, nous mettrons tous deux bas les armes, et chacun s'en ira de son côté.

Le baron fit un mouvement; il était pâle de colère, peut-être de frayeur. — Ce bandit m'assassinerait! murmura-til les lèvres tremblantes; puis il laissa retomber son fusil; Jigé abaissa aussitôt le sien, et, ramassant le lièvre, il le mit dans son sac.

— Voilà ton chemin, dit le baron en lui montrant un sentier qui bordait le fourré.

Jigé le regarda avec quelque défiance; puis, honteux de paraître douter et craindre, il mit la main à son chapeau, salua le baron et s'en alla lentement. Il avait à peine fait quelques pas, qu'un coup de fusil partit derrière lui.

— Ah! Jésus! mon Dieu! s'écria-t-il en chancelant et en étendant les bras comme pour chercher à se retenir dans sa chute, je suis mort...

II.

La nuit vint, et Jigé ne reparut pas chez son père. Avant l'aube, mesté Tiste et son fils aîné parcouraient la forêt. Quand ils furent près du fourré, Flourian appela son frère à haute voix :

— Jigé n'est pas ici, dit-il consterné ; les gardes champêtres auront mis la main sur lui.

— Tais-toi! interrompit le père; j'entends comme quelqu'un qui se plaint.

Il y eut un moment de profond silence ; puis un faible gémissement se fit encore entendre.

— C'est là-bas, là-bas, derrière ce buisson, dit Flourian avec terreur. Donnez-moi le fusil, mon père ; peut-être est-ce un loup qui a traîné là quelque brebis ; avançons doucement,

Ils firent un circuit et tournèrent le buisson.

— Oh ! bonne Vierge! s'écria mesté Tiste, c'est Jigé !... Mon fils, qui t'a mis ainsi?

Le malheureux, tout pâle, tout sanglant et trop affaibli pour pouvoir parler, était étendu en travers du sentier. Il mit son doigt à sa

bouche pour faire entendre qu'il avait soif. Flourian lui fit boire un peu de vin de sa gourde.

— Ah ! dit Jigé tout à coup ranimé, cela va mieux. Mais voyez un peu.., je suis blessé...

— Oh ! Dieu du ciel ! interrompit le père avec un mouvement de désespoir et d'horreur, le coup a traversé la poitrine ! Le scélérat qui l'a tiré n'était pas venu dans ce bois pour tuer des lapins. Il avait chargé son fusil à balle.

— Et il ne m'a pas manqué, dit Jigé ; je crois pourtant que je n'en mourrai pas..

— Mais qui t'a mis ainsi ? demanda encore le père.

— C'est M. le baron, murmura Jigé en mettant la main sur la blessure par laquelle tout son sang s'écoulait.

Le père et le frère ne dirent rien, mais ils

échangèrent un regard mille fois plus significatif que des paroles de haine et de vengeance.

— Mon enfant, dit mesté Tiste, nous allons te transporter chez nous, puis nous verrons...

— Non.... attendez.... dit-il avec effort.: je pourrais mourir en chemin.... Avant je veux vous dire comment tout ceci s'est passé...

Alors il raconta d'une voix faible, mais avec une parfaite lucidité d'esprit, sa rencontre avec le baron, et comment il avait été blessé.

— Le traître ! le brigand ! il t'a assassiné! s'écria mesté Tiste.

— Et quand il m'a vu par terre, il est venu s'assurer qu'il ne m'avait pas manqué, continua Jigé; il m'a donné un coup de crosse dans le dos..,. Comme je n'ai pas bougé, il m'a cru mort.... Quand il a été parti, j'ai voulu me

relever, mais je n'ai pas pu... Il me semblait que les arbres dansaient autour de moi... J'avais espoir que quelque bûcheron traverserait le bois; mais personne n'est venu... Cette nuit j'avais peur des loups... Je me sentais très mal, et j'ai cru que j'allais mourir... J'ai dit toutes mes prières... et puis je crois que je me suis endormi... J'avais froid... Oh! quelle mauvaise nuit, mon père!..

Mesté Tiste et Flourian coupèrent des branches d'arbres et arrangèrent une espèce de civière pour transporter le blessé. Au moment de partir, Jigé leur demanda de faire dire, s'il mourait en chemin, quelques messes pour le repos de son âme.

— Je le promets, dit Mesté Tiste en essuyant de grosses larmes, les premières qu'il eût versées de sa vie; puis, se découvrant et la main étendue sur la tête de son

fils, il ajouta : — Mon Dieu, si cet enfant revient de sa blessure, je fais vœu de lui faire porter un an le cordon violet, et de réciter le rosaire tous les jours pendant le reste de ma vie !

III.

Plusieurs mois s'étaient écoulés ; l'automne avait jauni les cimes de la forêt ; les feuilles commençaient à tomber, et les oiseaux voyageurs, qui, à l'approche de l'hiver, s'envolent vers de plus chaudes régions, traver-

saient le ciel par bandes nombreuses. Cette époque est la plus heureuse de l'année pour ceux qui vivent des fruits de la terre; ils ont recueilli le produit de leurs pénibles travaux; les récoltes, qu'un mauvais temps pouvait détruire, sont à couvert. Il n'y a plus ni soucis ni rudes labeurs; la vie est assurée pour quelques mois. Mais le pauvre, obligé de chercher sa subsistance sur un sol stérile et qui ne peut le nourrir, voit arriver avec effroi les jours sans soleil et les longues nuits d'hiver. Pendant l'été, la nature est pour lui une bonne mère; mais, quand elle ferme sa main généreuse, quand il n'y a plus rien à glaner dans les champs, le pauvre, qui n'a rien amassé pour la mauvaise saison, souffre du tourment des loups : il a faim. Les habitants du village de Saint-Guily étaient presque tous réduits à cette profonde misère; l'année avait été mauvaise, et la guerre im-

pitoyable que M. de Saint-Guily leur faisait devant les tribunaux avait achevé de les ruiner. Le baron savait bien que tous les gens de la baronnie l'avaient en exécration, et qu'on ne prononçait son nom qu'avec des malédictions et des menaces; mais il s'inquiétait peu de cette situation, et il ne craignait pas la haine de ses paysans. Madame de Saint-Guily n'était pas sans influence sur l'esprit de son mari, et elle aurait pu peut-être essayer de faire quelque bien pour réparer tant de mal; mais, dans la hauteur et l'égoïsme de son âme, elle n'y songea même pas. D'ailleurs, elle aussi était aigrie par les souvenirs de l'émigration et par l'ennui qui la dévorait au fond de ce vieux château, dans cet appartement sombre, triste et meublé avec une magnificence si délabrée.

Un matin, par un de ces temps d'automne froids et nébuleux qui emportent les derniè-

res feuilles des arbres, mesté Tiste et son fils aîné étaient assis dans leur maison, devant un feu de broussailles. Flourian, le front baissé, ses larges mains appuyées sur ses genoux, semblait la vivante personnification de la force physique domptée par la souffrance morale. Son buste puissant s'affaissait dans une attitude pleine d'accablement, et il avait des larmes dans les yeux. Le père roulait machinalement entre ses doigts les grains d'un rosaire, et tournait à chaque instant la vue vers une espèce d'alcôve pratiquée dans le mur, et devant laquelle était baissé, en manière de rideau, un lambeau de serge. Le vent soufflait dans la cheminée et dispersait les cendres du foyer; il faisait froid dans cette chambre, dont l'unique fenêtre n'était fermée que par des ais mal joints.

Une toux convulsive et profonde se fit entendre derrière le rideau; mesté Tiste fris-

sonna, et, rejetant son rosaire, il murmura avec une sombre douleur :

— Cet enfant n'est pas guéri !

— Pourtant sa blessure est fermée, dit Flourian; il ne se plaint plus, il ne sent point de mal. — Tenez, le voilà qui s'éveille, ajouta-il après avoir écouté un moment avec angoisse la respiration inégale du malade.

Jigé écarta le rideau et avança la tête hors de l'alcôve. Quiconque l'eût vu quelques mois auparavant, n'aurait pu maintenant le reconnaître. Son teint, jadis brun et animé, était d'une pâleur livide. Une horrible maigreur avait détruit la beauté de ses traits. La force et la vie semblaient près de s'éteindre en lui. En effet, bien que sa blessure se fût cicatrisée, il ne pouvait guérir ; la balle avait traversé le poumon. Une maladie de poitrine s'était déclarée, et le malheureux se mourait

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-il ; vous n'avez pas dormi de toute la nuit, vous avez parlé de prison.

— A quoi vas-tu songer? de quoi t'inquiètes-tu? interrompit Flourian.

— Tu es allé au bois! s'écria Jigé en jetant les yeux sur le ratelier, où il n'y avait plus que son fusil ; tu as été pris par les gendarmes?

— Eh bien! oui, dit Flourian en affectant un air calme et dégagé; je n'étais pas seul, Jacques des Palun et Michel le borgne étaient avec moi ; nous irons ensemble en prison.

— Ils iront avec toi tenir compagnie à ceux que la justice y a envoyés déjà, dit mesté Tiste avec une amère ironie. Des pères de famille dont les enfants meurent de faim! Voilà les œuvres de M. le baron.

A ce nom, Jigé rougit légèrement, et ses lèvres contractées laissèrent échapper comme

une plainte farouche. Un moment après, il se leva et vint s'asseoir près du feu. Le sang remontait à ses joues, son regard était plus animé, sa voix plus sonore ; il éprouvait cette surexcitation qui précède souvent les dernières crises et qui donne aux poitrinaires l'apparence d'un subit rétablisssement. — Ils t'ont pris ton fusil, dit-il à Flourian ; mais voilà encore le mien ! — Et, après un silence, il ajouta : — Mon père, il faut que je vous dise quelque chose.

— Parle, mon enfant, répondit le vieux Lambert, en se penchant vers lui, avec un accent indicible de tendresse et de douleur.

— C'est une idée que j'ai, continua Jigé ; mais j'ai peur que vous ne consentiez pas...

— Parle, parle, s'écria mesté Tiste ; est-ce que je peux te refuser quelque chose ! Quelle est ton idée ?

— Eh bien ! répondit-il d'une voix ferme,

je sais que je suis bien malade, je sais que je suis perdu, et, avant de mourir, je veux faire une bonne œuvre, je veux tuer monsieur le baron.

— Non pas, répondit froidement le père ; j'ai résolu qu'il ne mourrait que de ma main.

— Vous y aviez pensé !

— Depuis six mois, je ne pense qu'à cela, répliqua mesté Tiste.

— Moi aussi, dit alors Flourian, et c'est pour cela que je voulais retourner aujourd'hui au bois avec le fusil de Jigé.

— Tu l'aurais peut-être manqué avec un seul coup, dit mesté Tiste, moi j'ai pris mes précautions.

En achevant ces mots, il tira du fond d'une armoire une paire de pistolets longs et de gros calibre, comme on les portait à l'arçon de la selle il y a cent ans.

— M. le baron traversera le bois aujourd'hui, reprit Flourian ; je sais les endroits où il doit passer ; il sera seul.

— Nous irons l'attendre tous les trois, dit Jigé en prenant l'un des pistolets. A chacun son arme !

IV.

Le même soir, les trois Lambert étaient à l'affût dans le fourré, à l'entrée de la clairière où six mois auparavant Jigé avait été laissé pour mort. Le feuillage toujours vert des genèvriers qui croissaient en cet endroit

les cachait entièrement. Attentifs et immobiles, ils échangeaient de loin en loin quelques mots à voix basse. Nulle hésitation, nul remords, ne s'éleva dans l'âme de ces hommes; ils n'avaient aucune conscience de leurs droits; ils ne croyaient pas à l'équité, à la puissance souveraine de la loi; ils ignoraient qu'elle les eût défendus et vengés du baron de Saint-Guily, s'ils l'eussent dénoncé comme un assassin. Selon leurs idées, ils allaient, en tuant cet homme, accomplir, au péril de leur vie, un grand acte de justice.

— Il ne vient pas, dit mesté Tiste avec une horrible impatience. Le jour tombe; dans un moment il fera nuit.

Il y eut un silence. Jigé, assis par terre et la tête appuyée au tronc d'un arbre, ressemblait à un cadavre. Ses forces s'épuisaient rapidement; il semblait près de suc-

comber aux émotions terribles de cette situation.

— Voilà André le charbonnier qui passe; il nous a vus, dit Flourian.

— Qu'importe! répliqua brusquement le père; bien d'autres aussi nous ont vus. Tout le village sait que nous sommes ici.

— Taisez-vous! murmura Jigé en se soulevant; on a sifflé là-bas.

— C'est lui! dirent à voix basse Flourian et mesté Tiste.

Tous trois prirent leurs armes; le vieux paysan avança la tête hors du fourré. Un homme paraissait au fond d'un des layons étroits qui coupaient la forêt. Mesté Tiste reconnut le baron à son feutre blanc et à sa haute taille serrée dans un habit de chasse dont les boutons de métal reluisaient par moments aux derniers feux du soleil. Jigé et

son frère se glissèrent alors jusqu'au bord du sentier.

— Le voilà qui s'arrête, dit Flourian, il a parlé.

—Non,non, répondit le père; il est seul... Le voici..... Attendez qu'il soit droit devant nous.

Il y eut un moment de terrible silence; puis une triple explosion ébranla les airs et retentit une minute d'écho en écho dans les profondeurs du bois.

Le baron chancela et tomba la face contre terre; une balle l'avait frappé dans la tête : il était mort. Au même instant un cri aigu se fit entendre derrière lui, et madame de Saint-Guily parut entre les arbres. Son premier mouvement fut de se précipiter vers son mari; mais, en apercevant ces trois hommes qui étaient restés immobiles et frappés d'épouvante à son aspect, elle se laissa aller sur

ses genoux et appela à son secours avec des cris de terreur.

— Il faut qu'elle se taise! dit mesté Tiste en rechargeant son pistolet. Puis il ajouta en allant à elle : Madame, faites votre prière, et mettez votre âme entre les mains de Dieu !

Madame de Saint-Guily voulut parler; mais ses lèvres blêmes et tremblantes n'articulèrent aucun son. Elle resta à genoux, la tête baissée sur ses mains, défaillantes, à demi morte. Les deux frères voulaient la sauver; mais le père, plus prudent et plus endurci, leur imposa silence.

— Tais-toi ! dit-il en écartant violemment Flourian; elle nous ferait monter tous les trois sur l'échafaud !

En disant ces mots il tira à bout portant sur la baronne. La malheureuse femme se

rejeta en arrière, blessée à mort. Elle eut une minute d'horrible agonie, puis elle expira.

— Nous pouvons partir à présent, s'écria le vieux paysan, en brandissant son arme avec une sorte de frénésie; tout est fini!

Ils s'éloignèrent alors. Flourian soutenait son frère qui se traînait à peine. En arrivant à la lisière du bois, Jigé se trouva plus mal. Une sueur glacée couvrait son visage, sa respiration était faible et inégale. Il se coucha au pied d'un arbre.

— Je veux me reposer, dit-il, je veux dormir.

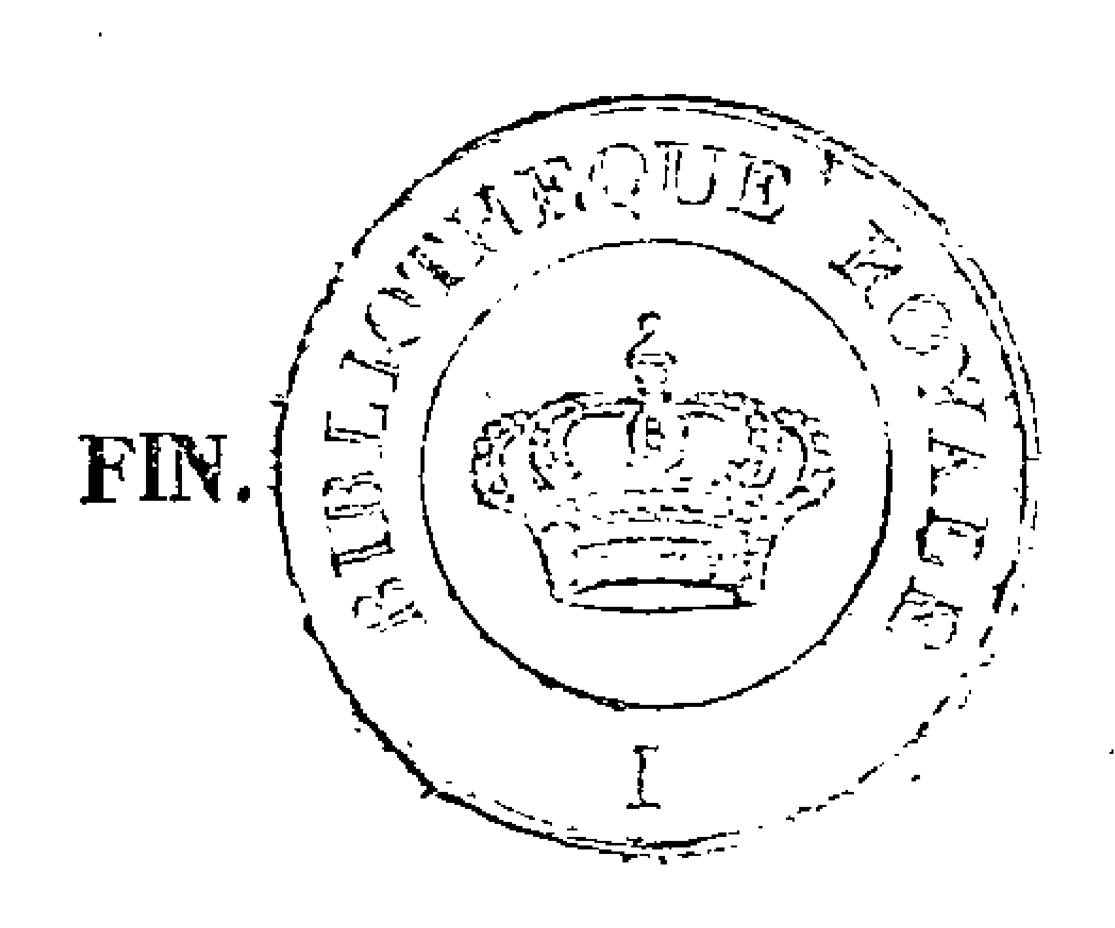
Son père et son frère se mirent à genoux près de lui; ils essayèrent de le ranimer, mais il s'affaiblissait de moment en moment, et bientôt la vie ne se manifesta plus en lui que par un faible râle.

Vers le milieu de la nuit, mesté Tiste et Flourian rapportèrent dans leur maison le corps sans vie du pauvre Jigé. Quand ils l'eurent couvert de son linceul, le père joignit les mains, et, s'inclinant vers ces tristes restes, il dit avec une douleur farouche :—Te voilà mort, mon enfant, mais celui qui t'a tué est là-bas sans vie comme toi. Son âme est en enfer, et la tienne est avec le bon Dieu!

Quelques jours plus tard, la justice informait sur le double crime commis dans la forêt de Saint-Guily; mais l'enquête la plus minutieuse ne put en faire découvrir les auteurs. Tous les gens du village savaient que les Lambert étaient allés armés dans le bois, qu'ils y avaient attendu le baron, qu'ils l'avaient tué, qu'ils avaient tué sa femme; pourtant personne ne les dénonça. Le corps du délit seul était constaté; il fut impossible d'établir l'accusation.

Mesté Tiste mourut dans l'année. et Flourian abandonna l'héritage des Lambert. L'empire commençait, il se fit soldat; peut-être aurait-il eu comme tant d'autres une brillante carrière, car il avait ce rare sang-froid, cette aveugle intrépidité, ce mépris de la mort qui font les grandes fortunes militaires; mais il ne savait ni lire ni écrire, et son intelligence était trop bornée pour qu'il pût refaire sa première éducation. Il n'était que sergent quand il fut tué, en 1814, à la bataille du pont de Montereau.

FIN.



vente, à la Librairie de Dumont.

	in-8.	F.	C.
Caliste, par madame Camille Bodin.	2 vol.	15	»
Acté, par Alexandre Dumas, 2e édition.	2 vol.	15	»
Jacques Callot, par madame Elise Voïart	2 vol.	15	»
Aventures de John Davys, par Alexandre Dumas	4 vol.	30	»
Un Rêve d'Amour, par Frédéric Soulié	1 vol.	7	50
Les Stuarts, par Alexandre Dumas	2 vol.	15	»
Le Colporteur et la Croix de l'Affût, par Elie Berthet	2 vol.	15	»
Praxède, par Alexandre Dumas.	1 vol.	7	50
Ida, par le vicomte d'Arlincourt	2 vol.	15	»
Nouvelles Impressions de Voyage (midi de la France), par Alexandre Dumas	3 vol.	22	»
Lucie, par Jules Lacroix.	2 vol.	15	»
Une Année à Florence, par Alexandre Dumas	2 vol.	15	»
Manette, par Hippolyte Bonnelier	2 vol.	15	»
Le Capitaine Pamphile, par Alexandre Dumas.	2 vol.	15	»
La Fille d'Honneur, par madame de Bawr, 2e édition	2 vol.	15	»
Mme de Rieux et la petite Reine, p. H. Arnaut (mad Reybaud)	2 vol.	15	»
Excursions sur les bords du Rhin, par Alexandre Dumas	3 vol.	22	50
La comtesse de Choiseul-Praslin, par P.-L. Jacob, bibliophile	2 vol.	15	»
Le Pauvre de Montlhéry, par Charles Rabou	1 vol.	7	50
Scènes de la Ville et de la Campagne, par Henri Monnier.	2 vol.	15	»
Les quatre sœurs, par Frédéric Soulié	4 vol.	30	»
La Lescombat, par Roger de Beauvoir	2 vol.	15	»
La marquise de Contades, par A. de Lavergne	1 vol.	7	50
Un Amour dans l'avenir, par Méry	2 vol.	15	»
La Pension bourgeoise, par A. de Lavergne.	1 vol.	7	50
Le chevalier d'Harmental, par Alexandre Dumas	4 vol.	30	»
Gabrielle et Lucie, par madame Charles Reybaud	2 vol.	15	»
Un Mirage, par H. de Latouche	1 vol.	7	50
Laurence, par madame C. Bodin	2 vol.	15	»
Le Pèlerin, par le vicomte d'Arlincourt	3 vol.	22	50
Aventures de Lyderic, par Alexandre Dumas.	1 vol.	7	50
Marceline, par madame Camille Bodin	2 vol.	15	»
Justin et l'Andorre, par Elie Berthet	2 vol.	15	»
Robertine, par madame de Bawr	1 vol.	7	50
Marie-Louise d'Orléans, par madame Sophie Gay	2 vol.	15	»
L'Honneur d'une Femme, par Jules Lacroix.	2 vol.	15	»
La duchesse de Mazarin, par Alexandre de Lavergne.	2 vol.	15	»
Le Speronare, par Alexandre Dumas	4 vol.	30	»
Les trois Rohan, par Roger de Beauvoir	2 vol.	15	»
Le Singe, par P.-L. Jacob (bibliophile)	2 vol.	15	»
Le capitaine Lambert, par Charles Rabou.	2 vol.	15	»
Le château des Atrides, par Jules Lacroix.	2 vol.	15	»
Bouquets et Prières, par madame Desbordes-Valmore	1 vol.	7	50
Philippe, par madame Camille Bodin	1 vol.	15	»
Héva, Anglais et Chinois, par Méry	2 vol.	15	»
Le Moine de Chaalis, par madame Charles Reybaud	2 vol.	15	»
L'Etoile polaire, par le vicomte d'Arlincourt	2 vol.	15	»
Georges, par Alexandre Dumas	3 vol.	22	50
Le Siége d'Orléans, par madame la princesse de Craon.	4 vol.	30	»
Un Duel sans Témoins, par Paul-L. Jacob (bibliophile)	2 vol.	15	»
La Recherche de l'Inconnue, par A. de Lavergne.	2 vol.	15	»
Sylvandire, par Alexandre Dumas.	3 vol.	22	50
Un Début dans la Vie, par H. de Balzac.	2 vol.	15	»
La Porte du Soleil, par Roger de Beauvoir	4 vol.	30	»
Le Fils du Notaire, par Paul-L. Jacob (bibliophile)	1 vol.	7	50
Une bonne fortune de Racine, par le même	1 vol.	7	50
Ellénore, par madame Sophie Gay	1 vol.	7	50
Les Janissaires, par Alphonse Royer	2 vol.	15	»
David Séchard, par H. de Balzac.	2 vol.	15	»
Les trois Royaumes, par le vicomte d'Arlincourt	2 vol.	15	»
Cécile, par Alexandre Dumas	2 vol.	15	»

SOUS PRESSE :

Etienne, par J.-B.-P. Lafite.
Un rêve d'artiste, par Madame Desbordes-Valmore.
Feu Bressier, par Alphonse Karr.
Esther, par H. de Balzac.
Fernande, par Alexandre Dumas.
Voyage autour de mon Jardin, par Alphonse Karr
Severine, par madame Camille Bodin.
L'île des Cygnes, par Roger de Beauvoir.
La princesse des Ursins, par Alexandre de Lavergne.
André Raynal, par le même
Le quartier des Juifs, par Paul-L. Jacob (bibliophile.)
Les Hussards de la Mort, par le même.
Les mémoires d'un Confesseur, par madame Camille Bodin.

Imp. Hydraulique de Giroux et Vialat, St-Denis-du-Port, près Lagny.

